



3 1761 04369 6137



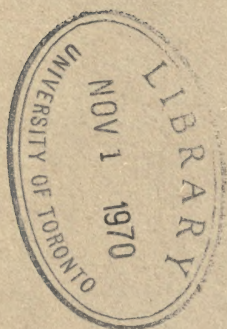


CHEFS-D'ŒUVRE
COMIQUES DES SUCCESSEURS
DE MOLIERE

I. - BARON ET DUFRESNY



Bibliothèque Larousse



LP.C
R845e

CHEFS-D'ŒUVRE COMIQUES DES SUCCESSEURS DE MOLIERE;

I. - *BARON ET DUFRESNY*

Notices et annotations
par Georges ROTH
Agrége de l'Université.



TROIS GRAVURES
HORS TEXTE

330761
26. 8. 36.

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS



PQ

1229

R6

t.1



LA COMÉDIE

APRÈS MOLIERE (1673-1715).

L'ÉVOLUTION de notre théâtre comique jusqu'au XVII^e siècle aboutit à Molière.

Le génie de cet homme sut mener à sa perfection la formule de trois genres : farce, comédie de caractère et comédie de mœurs qui, d'ailleurs, s'interpénètrent dans ses œuvres. Rien ne combla le vide laissé par la disparition de l'auteur du *Tartufe*. Lui mort (1673), tout dégénéra, et ce qui subsista vécut de l'imitation de ses modèles, ou d'une dilution, ou d'un mélange gradué de la sève essentielle qu'il avait infusée à la comédie.

La farce retombe dans la licence quasi tabarinique avec *Crispin médecin* (1674), le *Deuil* (1680) ou le *Cocher supposé* (1685) de Hauteroche, l'un des amuseurs les moins méprisables de l'époque.

Ce n'est point sans doute que les héritiers de Molière ne se soient évertués à perpétuer la tradition ; et depuis le *Grondeur* de Brueys et Palaprat (1691) ou le *Distrait* de Regnard (1697), jusqu'au *Glorieux* de Destouches (1732) ou à la *Métromanie* de Piron (1738), la comédie psychologique fait de louables efforts pour continuer de vivre. Mais tous ces prétendus caractères sont construits, en dehors de l'observation directe, par une accumulation forcée et souvent monotone de détails, et les

personnages un peu falots qui en résultent, types littéraires et conventionnels, sont plutôt des héros abstraits, nés du grossissement de légers travers, que des êtres réels appréhendés dans le monde extérieur et traduits devant les spectateurs.

Après le *Misanthrope*, la comédie de caractère tomba dans le superficiel, et, selon le mot de D. Nisard, « recula modestement jusqu'à l'*Etourdi* ».

On peut caractériser la production théâtrale jusqu'à la fin du règne de Louis XIV en disant que, d'une façon générale, elle substitue peu à peu la *comédie de mœurs* à la comédie psychologique, justifiant ainsi, par avance, la constatation de La Harpe : « Le meilleur cadre pour la satire est la forme dramatique. »

Par un phénomène connexe de réalisme dans la technique, la comédie de cette période voit se généraliser l'emploi de la prose aux dépens du vers, comme moyen d'expression.

Et, tout d'abord, on ne se fera pas faute de « donner la chasse au vieux gibier de comédie » (E. Lintilhac) : barbons caducs, fillettes délurées, amoureux entreprenants, marquis ridicules, prudes sur le retour, servantes effrontées, valets inventifs, notaires et médecins. A ce fonds traditionnel d'une valeur permanente, les auteurs trouveront tout naturellement à ajouter quelques croquis saisis dans l'ambiance où ils se meuvent. La peinture des milieux bourgeois se complète de l'esquisse des milieux de la Régence — et la comédie devient, comme on l'a dit spirituellement, une « comédie de mauvaises mœurs ».

La fureur du jeu qui s'accroît vers la fin du règne, le goût effréné de la jouissance, poussent en pleine lumière un personnage effacé jusqu'alors dans une discrète pénombre : le financier arrogant et véreux, avec ses satellites, complices ou victimes, aventurières qui servent de rabatteuses et freluquets à la mode qui sont des dupes aisées et dont les écus paient l'entretien de quelque chevalier mieux en cour auprès de la dame. Valets et banquiers pillent à qui mieux mieux ; le jeune homme spéculé sur la dot de sa fiancée, le fils escompte la mort du père ; et cette société foncièrement immorale de

fripons joyeux vivants finit par s'imposer comme la plus naturelle du monde...

Passons brièvement en revue les noms principaux de la liste.

Le premier en date est celui de Michel Baron, pupille et confrère en Thespis de Molière, son meilleur élève et — qui plus est — son fidèle ami. Les circonstances le favorisèrent. Il réussit presque, mais presque seulement, à fonder la comédie de mœurs dès 1686 avec son *Homme à bonnes fortunes* qui est, de l'avis de Petit de Julleville, « la meilleure comédie qui ait paru sur le théâtre français entre le *Malade imaginaire* (1673), et le *Joueur* de Regnard (1696) ». L'intrigue de la pièce est ingénieusement construite; le héros, observé et bien vivant, comique et vrai, méprisable suffisamment, mais sans tomber dans l'odieux; le style enfin est de bonne prose, verveuse et pleine. C'est encore là vraiment la forte comédie, tout à fait dans le sillage du maître. « Baron a droit à un strapontin dans le Panthéon comique du grand siècle. »

Ce fut Dancourt qui, avec son *Chevalier à la mode*, l'année suivante (1687), inaugura réellement le genre que Baron avait tenté de réaliser.

Acteur en même temps qu'auteur, Dancourt a l'instinct de la scène et l'expérience du métier. Il est homme de théâtre jusqu'au bout des ongles, et l'on a dit avec juste raison qu'il était notre plus grand vaudevilliste du XVII^e siècle.

Il écrit un dialogue vif et enjoué, où il y a de la verve et de l'esprit en diable; mais il a le tort d'être spirituel plus qu'il ne faut, et de « courir après un bon mot ». Il sait user au bon moment, tout comme Scribe ou Sardou, des coups de théâtre, quiproquos ou autres ficelles qui tiennent l'intérêt en suspens et divertissent l'auditoire.

Mais Dancourt a d'autres titres, et plus solides, à notre estime. Il a su voir et noter habilement — sans toutefois prétendre à les corriger — les travers et les faiblesses de ses contemporains. Il a un talent marqué d'observateur; mais il oublie un peu trop que la morale a le droit de faire sentir sa présence discrète. Dancourt a laissé un tableau fidèle de la société de son temps, en particulier des mœurs d'un certain monde interlope d'aventuriers et de filous, — nous dirions

aujourd'hui de rastaquouères — ; de gentilshommes décavés et sans scrupules excessifs ; de bourgeois parvenus ou arrivistes ; de marchandes à la toilette, entremetteuses et autres comparses du même sac. C'est déjà, avec moins d'âpreté et de vigueur, et non sans une certaine bonhomie nonchalante, une préface à l'œuvre balzacienne que cet auteur nous présente. « Il n'a guère peint que cela, dit Palissot ; mais ce n'est pas un médiocre mérite (ajoute-t-il) que d'avoir peint tous ces personnages d'une manière vraie et naturelle, tels enfin qu'on les voyait dans la société. Dancourt, par ce caractère de vérité qu'il a su lui donner, peut être regardé en quelque sorte comme le Téniers de la comédie. »

Signalons, au passage, deux jumeaux littéraires, Brueys et Palaprat. Ils n'ont apporté à l'histoire du théâtre aucune contribution originale, aucune formule dramatique nouvelle ; mais ils ont laissé parmi plusieurs œuvres aujourd'hui oubliées une pièce agréable : le *Grondeur* (1691), moitié comédie de caractère, — de travers serait plus modeste et plus juste ! — moitié comédie d'intrigue, que l'on relit encore avec plaisir et pour laquelle Voltaire se prenait d'un enthousiasme à coup sûr exagéré.

Dufresny débuta au théâtre en même temps que Regnard dont il fut un moment l'ami. C'était un tempérament de bohème animé de velléités d'indépendance. Il alla jusqu'à protester courageusement, dans le prologue de son *Négligent*, contre l'influence de Molière et l'imitation abusive qu'on faisait de son œuvre. Lui-même essaya de se libérer, et il convient de lui savoir gré de cet effort, pour avorté qu'il soit. Dufresny a fait preuve d'originalité en traitant de préférence, et non sans mérite, les sujets villageois que Molière avait quelque peu dédaignés. Il affirma encore son individualité dans la mise en œuvre et dans sa théorie de la forme ; c'est lui, en effet, qui recommanda l'usage de la prose comme moyen d'expression dramatique. Le vers très souple que lui-même emploie parfois encore, brisé, disloqué, haché ou allongé par des coupes fort libres ou des enjambements nombreux, se rapproche singulièrement du dialogue des conversations familières.

Dufresny avait cent qualités en puissance : il eut l'art de conduire une intrigue ; il trouva des idées amusantes et neuves ; il avait de l'esprit, trop peut-être, ce qui le poussa aux mots d'auteurs ; il sut observer, et offre maints traits de détails excellents, pleins de vérité et de naturel. Et, avec tout cela, il reste secondaire et médiocre. Son tempérament gâcha ses dons ; il ne sut ou ne voulut pas travailler : il lui a manqué la patience ou la conscience. Ses pièces sont étonnamment inégales ; d'une scène à l'autre, on assiste à une chute profonde ou à une ascension brusques et qui déroutent. Dufresny aurait été un amateur de talent remarquable, il ne fut jamais qu'un professionnel manqué.

Son ami Regnard, avec qui il se brouilla sottement, a tellement de talent et a conservé une telle popularité en dépit de son infériorité manifeste à Molière, qu'il méritait à lui seul, et qu'on lui a consacré une niche spéciale dans cette collection de rééditions (1). Par sa bouffonnerie étincelante, par son intarissable brio, par son entente de la scène, ce « cadet de Molière » sut éblouir le public et entretenir l'illusion qu'il était véritablement de la famille du maître. Il est cocasse et drôle et spirituel autant qu'on peut l'être ; mais, hélas ! qu'il demeure donc superficiel et sans portée ! Sa verve magique, son merveilleux diable au corps masquent de splendides oripeaux le vide de sa pensée et l'insuffisance de son observation. Son théâtre est l'issue du *Mariage de Carnaval et de la Folie*. Ce n'est déjà plus de la comédie de caractère ; à peine, et par accident, est-ce de la comédie de mœurs ; mais c'est du théâtre où l'on rit à gorge déployée, et souvent aux larmes ; et cela reste toujours infiniment plaisant.

Lesage, lui, sut observer la Régence et ses friponneries d'un regard plus sévère. *Turcaret* (1709) marque une date dans l'histoire de notre théâtre : c'est, sans conteste, la plus vigoureuse peinture de mœurs qui ait été écrite entre le *Tartufe* et la mort de Louis XIV. Lesage — et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui — renoue la tradition de Molière avant qu'ait disparu le souverain qui l'avait applaudi.

1. Voir *Théâtre choisi de Regnard*, 2 vol. BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE.

Turcaret, tout en restant une comédie, est de plus une satire d'une amère ironie. L'indignation gronde derrière le rire un peu pincé qu'elle veut faire naître. Cette courageuse étude du monde de la basse finance des époques démoralisées a chance de demeurer le chef-d'œuvre du réalisme dramatique au XVIII^e siècle. Lesage est le premier qui, après Molière, ait réussi à camper et à faire vivre un type nouveau sur notre scène; il a légué un personnage à l'histoire des mœurs et de la littérature, ce qui est le suprême honneur pour un dramaturge ou un romancier. Par la technique, par les modèles dont il s'inspire — on retrouve du *Bourgeois gentilhomme* et de la *Comtesse d'Escarbagnas* dans son œuvre — Lesage est inséparable de Regnard, de Dancourt, de toute la série des successeurs de Molière. Avec lui se prolonge, et glorieusement, la tradition comique du grand siècle.

Du moins, en s'achevant, avait-elle établi sur une base solide un genre appelé à lui survivre et à faire fortune : la *comédie de mœurs*, dont notre théâtre subsiste aujourd'hui encore. Grâce à l'honnête et laborieux Lesage, la comédie du siècle de Louis XIV ne disparaissait pas sans avoir légué un modèle à l'art dramatique et assuré l'avenir du théâtre français.

GEORGES ROTH.

BARON ET SON ŒUVRE

(1653-1729)

« **M**OLIERE éleva et forma un homme qui, par la supériorité de ses talents et par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. Il en prit soin comme de son propre fils. »

C'est Voltaire qui parle ainsi, et l'homme sur le compte de qui il s'exprime en ces termes élogieux « c'était le comédien Baron, qui a été unique dans la tragédie et la comédie et dont le mérite était dans la perfection de son art, perfection qui n'appartient qu'à lui ».

Michel Boyron, dit Baron, auteur dramatique et acteur, était un enfant de la balle. Il naquit à Paris, le 8 octobre 1653, dit-on généralement, mais plus probablement en 1647. Son père et sa mère étaient tous deux comédiens de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Il fut élevé, pour ainsi dire, dans les coulisses. Il débuta fort jeune parmi les *Petits Comédiens* du Dauphin. Le bruit de son succès parvint aux oreilles de Molière qui alla le voir et l'engagea (1665).

Une querelle avec mademoiselle Molière se termine, l'année suivante (décembre 1666), par le départ du jeune acteur qui s'en va faire une longue tournée dans les provinces. La nostalgie de Paris le prend, il demande l'autorisation de revenir à Molière qui lui ouvre les bras, et Baron rentre dans la troupe en 1670. Il fut l'élève favori et l'ami intime de son maître, l'accompagnant dans ses sorties, et assistant le pauvre Argante le jour fatal où le *Malade imaginaire* fit le mort pour tout de bon (17 février 1673). Il endossa une semaine plus tard, quand le théâtre rouvrit ses portes, l'habit aux rubans verts d'Alceste. Son ami disparu, Baron crut pouvoir céder aux sollicitations de l'Hôtel de Bourgogne et accepta de se joindre à la célèbre troupe. Sa réputation, déjà grande, s'y accrut

encore. C'était un acteur de tout premier ordre, au jeu naturel, intelligent et sobre. Dès 1680, lors de la réunion des trois troupes (Hôtel de Bourgogne, troupes du Marais et du Palais-Royal), Baron passait pour le meilleur des artistes de la *Comédie française* dans les premiers rôles tragiques et comiques.

Racine lui a rendu le plus bel hommage lorsque, au cours d'une répétition, il lui adressa ces mots : « Pour vous, M. Baron, je n'ai point d'instructions à vous donner ; votre âme et votre génie vous en diront plus que mes instructions n'en pourraient faire entendre. »

A son talent dramatique s'ajoutaient tous les dons de la nature ; il avait une belle prestance, l'expression noble, la figure imposante, le geste élégant et la voix sonore. L'homme fit des conquêtes autant que l'artiste, et connut d'aussi nombreuses « bonnes fortunes » que son héros Moncade, lequel est bien un peu son frère.

Il avait de l'esprit et de l'orgueil ; on cite de lui maintes répliques impertinentes dont il sut à propos souffleter ses pairs, son auditoire, ou même de plus grands que lui. Citons au moins cette fière riposte — authentique ou non, mais qui caractérise l'homme. A Louis XIV qui venait de lui dire : « Baron, je vous retirerai jusqu'au souvenir de m'avoir plu », l'acteur répondit : « Et moi, plus puissant que Votre Majesté, je me retire jusqu'à l'espérance de lui plaire encore. »

Suivant, comme tant d'autres, l'exemple de Molière, Baron se mit à écrire pour le théâtre. Il a laissé sept comédies dont une seulement subsiste, mais qui est une œuvre solide et d'un mérite éprouvé : *l'Homme à bonnes fortunes* (1686).

Riche, mondain, choyé du public et des femmes, Baron, dans la plénitude de l'âge, du talent et du succès, se retira de la scène au mois d'octobre 1697. Il vécut pendant vingt-neuf ans dans la retraite. Puis, un beau jour, pour un motif ignoré, peut-être pour donner un modèle aux acteurs de l'époque dont la tradition dégénérait, il remonte sur les planches. Il rejoue *Polyeucte*, *Cinna* (avril 1720), et retrouve avec la vigueur de son talent tout l'éclat de sa gloire. Mais ce comédien septuagénaire pousse la témérité jusqu'à reprendre

des rôles de jeunes gens, et s'expose ainsi aux réflexions narquoises d'un auditoire parisien. Baron lutte et réplique vertement au parterre. L'âge devait châtier cet imprudent qui osait le défier. Un soir, en 1728, Rodrigue qui avait fidèlement répondu et répété à son amante, — malgré les rires d'une salle impitoyable :

Je suis jeune, il est vrai...

Rodrigue, tombé aux genoux de Chimène, ne put se relever qu'avec l'aide du moucheur de chandelles...

Le 3 septembre 1729, comme il jouait le *Venceslas* de Rotrou, Baron, épuisé mais vaillant, tomba évanoui en prononçant ce vers comminatoire :

Si proche du cercueil où je me vois descendre...

Ses camarades l'emportèrent. Trois mois plus tard — cinquante-six ans après son maître — Michel Baron avait cessé de vivre (22 décembre 1729).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Frères Parfaict, *Histoire du Théâtre-Français depuis son origine jusqu'à présent*, tomes IX-XIII, Paris, Le Mercier, 1745-1748. — E. Lintilhac, *Conférences dramatiques*, Paris, Ollendorf, 1898. — *Histoire générale du théâtre en France : la Comédie au XVII^e siècle*, Paris, E. Flammarion (s. d., paru en 1908). — E. Despois, *le Théâtre sous Louis XIV*, Paris, Hachette, 1874. — V. Fournel, *le Théâtre au XVII^e siècle : la Comédie*, Paris, Lecène, 1892. — A. Joannidès, *la Comédie française de 1680 à 1900. Dictionnaire général des pièces et des auteurs*, Paris, Plon-Nourrit, 1901. — A. Maurel, *les Comédiens écrivains d'autrefois, Baron, Dancourt*, « Revue Bleue », 1902. — J. Lemaître, *la Comédie après Molière et le théâtre de Dancourt*, Paris, Hachette, 1882. — *Impressions de théâtre*, passim, 7 vol. — L. Petit de Julleville, *le Théâtre en France*, Paris, A. Colin, 1889. — Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, Paris, Charpentier, 5 vol., 1877. — P. de Saint-Victor, *les Deux masques*, Paris, Calmann-Lévy, 1883, tome III : *le Théâtre moderne*. — La Harpe, *le Lycée*, tomes VI, IX. — Villemain, *Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle*, tomes I et III. — Geoffroy, *Cours de littérature dramatique*, tomes II et III, 1825. — Ch. Lenient, *la Comédie en France au XVIII^e siècle*, tome I, Hachette, 1888. — J. Wogue, *le Théâtre comique des XVII^e et XVIII^e siècles* (introduction et notices), Henry Paulin et C^{ie}, 1905. — H. Parigot, *Théâtre choisi des auteurs comiques du XVII^e et du XVIII^e siècles* (études et analyses), Ch. Delagrave, éditeur.

LISTE DES ŒUVRES DRAMATIQUES DE BARON

Le Rendez-vous des Tuileries ou le Coquet trompé, 3 actes en prose (1685). — *Les Enlèvements*, 1 acte en prose (1685). — *L'Homme à bonnes fortunes*, 5 actes en prose (janvier 1686). — *La Coquette et la Fausse Prude*, 5 actes en prose (décembre 1686). — *Le Jaloux*, 5 actes en vers (1687). — *Les Fontanges maltraitées ou les Vapeurs*, 1 acte en prose (1689). — *La Répétition*, 1 acte en prose (1689). — *Le Débauché*, 5 actes en prose (1689). [Ces trois dernières pièces n'ont jamais été imprimées.] — *L'Andrienne*, 5 actes en vers (1703). — *Les Adelphe ou l'Ecole des pères*, 5 actes en vers (1705), (œuvre posthume) [1]. [Ces deux dernières pièces sont imitées de Térence.]

ÉDITIONS

Théâtre de M. Baron, 2 vol. in-12, P.-J. Ribon (1736). — 3 vol. in-16, 1759 (aux dépens des libraires associés). *L'Homme à bonne fortune*, comédie, Paris, T. Guillain, 1686, réédité en 1697, 1718 (2 fois), 1758. — *Édition de 1759* (la meilleure). Réimprimé dans les *Chefs-d'Œuvre des auteurs comiques*, tome I (Firmin-Didot, 1860). — Texte publié avec préface et notes par Jules Bonnassies (E. Picard, 1870).

OUVRAGES A CONSULTER SUR BARON

Lesage, *Gil Blas* (Don Alonso Carlos de la Ventoleria). — George Wink (abbé d'Allainval), *Lettre à Mylord *** sur Baron et la Demoiselle Le Couvreur*, où l'on trouve plusieurs particularités théâtrales (1730). — Titon du Tillet, *le Parnasse françois* (édition 1732) — Cf. le portrait de Roscius dans les *Caractères* de La Bruyère, chap. des Femmes et la *Seconde lettre du Souffleur de la Comédie de Rouen au Garçon de café* (par Dumas d'Aiguebierre, ou peut-être Mazoyer). Paris, Tabarre, 1730. — J. Bonnassies : Préface à l'édition de *L'Homme à bonnes fortunes*, E. Picard, 1870. — V. Fournel, *le Théâtre au XVIII^e siècle : la Comédie*, Lecène et Oudin, 1892. — Bert Edward Young, *Michel Baron, acteur et auteur dramatique*, 1905.

ICONOGRAPHIE

Portrait à l'huile, par Largillière, au foyer des artistes de la Comédie française (peint vers 1720, lors de la rentrée de Baron). — 8 gravures représentant Baron dans divers rôles, au Cabinet des estampes.

1. L'attribution de cette traduction a été contestée. Certains critiques en rendent responsable un jésuite, le P. de la Rue, ami de Baron.

L'HOMME
A BONNES FORTUNES

Comédie en cinq actes, en prose

*Représentée pour la première fois
par la Comédie française,
le 31 janvier 1686.*

PERSONNAGES

LE MARQUIS DE MONCADE, amant de Léonor.

ERASTE, amant de Lucinde.

PASQUIN, valet de Moncade.

LE PETIT CHEVALIER.

M. MARTIN, marchand.

ERGASTE, homme aposté.

UN LAQUAIS de Lucinde.

UN LAQUAIS d'Araminte.

UN LAQUAIS de Cidalise.

LUCINDE, amante de Moncade.

LEONOR, sœur d'Eraste.

ARAMINTE, amante de Moncade.

CIDALISE, amante de Moncade.

MARTON, suivante de Lucinde.

La scène est à Paris, dans la maison de Lucinde.



NOTICE

La première comédie de *Baron*, le *Rendez-vous des Tuileries* (1685), est comme le prélude de l'œuvre à laquelle s'est attaché son nom. On y trouve déjà les types de courtisans désœuvrés et de jeunes libertins parmi lesquels évoluera *Moncade*. Ce dernier, modèle des hommes à bonnes fortunes qui caractérisent la fin du XVII^e siècle, fut comme une première épreuve du Chevalier à la mode que *Dancourt* produisit l'année suivante (1687). La race, d'ailleurs, a fait souche et sévit aujourd'hui encore — peut-être conviendrait-il d'écrire : plus que jamais (1).

Le héros, c'est en partie l'auteur lui-même ; les victimes se trouvaient sans doute dans la salle et le public substituait des noms connus à ceux de *Lucinde*, de *Cidalise* ou d'*Araminte*. Pour nous, aux yeux de qui cet intérêt de scandale personnel a disparu, cette étude des mœurs du temps n'a perdu ni son agrément, ni sa valeur documentaire.

L'homme à bonnes fortunes, *Moncade*, don Juan au cœur sec et embourgeoisé, libertin à froid, « n'est ni cruel, ni raffiné. Il tire parti de ses avantages ; c'est un artisan de l'amour ». (*H. Parigot*). — C'est l'homme aimé des femmes, et qui le sait, et qui en profite. *Lucinde*, en particulier, l'adore : les efforts que font sa suivante *Marton* et son soupirant *Eraste* pour lui dessiller les yeux restent vains. Elle est férue, et non moins éprises qu'elle sont *Araminte*, *Cidalise*, *Léonor* même, sœur d'*Eraste*. Celle-ci, courtisée par *Moncade*, l'attire dans un piège qui doit prouver à *Lucinde* l'indignité de l'homme qu'elle aime ; et peut s'en faut qu'elle ne se prenne dans ses propres filets. — Pourtant, une manœuvre plus habile met à nu la multiplicité des menées du perfide : *Moncade* se laisse conduire, les yeux bandés, chez une belle inconnue qu'il croit être *Julie*, sa dernière conquête. C'est en réalité *Lucinde* qui, déguisant sa voix, provoque l'opinion de *Moncade* sur elle-même et ses compagnes d'infortune, en

1. Cf. les personnages d'*Alfred* d'*Avimar*, d'*Estrigaud*, *M. Alphonse*, *Paul Astier*, *M. de Couprières*, dans *Em. Augier*, *Alex. Dumas*, *Alphonse Daudet*, *Abel Hermant*.

présence d'Araminte, Cidalise et Léonor. Moncade tombe dans le panneau. Les quatre dames désabusées lui retirent le bandeau et leur confiance, et Lucinde accorde sa main à Eraste qui s'empresse de la recevoir, laissant pour compte l'homme à bonnes fortunes.

Cette comédie, comme on l'aura déjà vu, contient maints souvenirs de Molière. Marton, la suivante de Lucinde, rappelle fort la Dorine du Tartuife. Et Moncade lui-même, qui « subjugue tous les cœurs, sans jamais livrer le sien », ressemble assez exactement à une « Célimène en pourpoint et en justaucorps » (J. Wogue). Il n'est pas jusqu'au dénouement qui n'ait des analogies avec celui du Misanthrope.

Il y a dans cette jolie pièce, grâce à ces
souvenirs, un reflet du génie comi-
que de Molière ; il y passe
un souffle de jeu-
nesse et de
vie.

L'HOMME A BONNES FORTUNES

1686

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : LÉONOR, ÉRASTE, MARTON.

LÉONOR

Oui, mon frère, le dessein d'épouser Lucinde devient un dessein très inutile, si on ne la détrompe de Moncade.

MARTON, *à Eraste.*

Elle l'aime, vous ne l'ignorez pas : elle est veuve, et je sais bien, moi, que si l'on n'y donne ordre, et promptement, elle n'attendra pas qu'elle ait vingt-cinq ans pour épouser Moncade, quoiqu'elle ait peu de temps à attendre. Comptez sur ce que je vous dis ; depuis quelques années que je suis avec elle, je dois la connaître.

LÉONOR, *à Eraste.*

L'intérêt de votre amour à part, que pensera Damis, son oncle et son tuteur, s'il la trouve mariée sans en être averti ? Ne sera-t-il pas en droit de se plaindre de nous, lui qui nous a priés de venir loger avec elle, de veiller à sa conduite, et de lui en rendre compte ?

ÉRASTE

Je vois tout cela comme vous le voyez ; mon amour ne me dit que trop ce que je devrais faire ; mais je crains de déplaire à Lucinde ; et d'ailleurs ces moyens...

MARTON, *l'interrompant.*

Et pendant toutes ces irrésolutions, Moncade peut-être épousera Lucinde.

ÉRASTE, à Léonor.

Que faut-il donc que je fasse?

LÉONOR

Satisfaire à votre promesse, avertir Damis de tout ce qui se passe, lui déclarer votre passion pour sa nièce, n'oublier rien de ce qui peut servir à vous rendre heureux.

ÉRASTE

Je ne pourrai jamais.

MARTON

Eh ! que de fausses délicatesses !

ÉRASTE

Mais, ma sœur, de grâce...

LÉONOR, *l'interrompant.*

Mon frère, en un mot, voulez-vous épouser Lucinde ou non ?

ÉRASTE

Si je le veux !

LÉONOR

Faites donc ce que l'on vous dit, nous aurons soin du reste.

ÉRASTE

Mon bonheur est entre vos mains.

MARTON

Adieu donc.

(Eraste sort.)

SCÈNE II : LÉONOR, MARTON.

LÉONOR

Marton, que fait Lucinde ?

MARTON

Je viens de l'habiller ; elle sera bientôt ici.

LÉONOR

Ne saurions-nous trouver le moyen de faire donner Moncade dans quelque panneau ?

MARTON

Bon ! il donnera le plus aisément du monde dans tous ceux qu'on voudra ; mais je vous avertis qu'il s'en tire encore avec plus de facilité qu'il n'y donne.

LÉONOR

Malgré tout cela, Marton, il faut servir mon frère ; tu me l'as promis.

MARTON

Je n'ai déjà pas mal commencé ; et, pendant ces deux jours que Moncade a été à la campagne, vous croyez bien que je n'ai rien oublié pour jeter des soupçons dans l'esprit de Lucinde.

LÉONOR

La voici.

SCÈNE III : LÉONOR, MARTON, LUCINDE.

LÉONOR

Qu'avez-vous donc, madame ? que vous me paraissez triste !

LUCINDE

Je ne sais, madame ; je n'ai point dormi.

LÉONOR

Les gens qui troublent votre repos ne prennent peut-être pas assez de soin de vous le rendre ?

LUCINDE

Vous êtes trop bonne, madame, de vouloir bien prendre part à ce qui me regarde.

LÉONOR

Je vous avoue que je voudrais vous voir plus tranquille...
(*Lucinde tourne la tête vers l'appartement de Moncade.*) Que vous prêtez peu d'attention à ce que je vous dis ! Il faut être autant de vos amies que j'en suis...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Mais point, madame, il me semble que je vous écoute ; et quand cela ne serait pas, devriez-vous prendre garde à ce que je fais ?

LÉONOR

Si je le dois, madame ! Est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui vous touche ? Croyez-vous que je verrais avec plaisir des gens abuser de votre bonne foi ? Ne me serait-il pas sensible de vous voir faire une injuste préférence, et ne devrais-je point m'efforcer à vous faire connaître la différence des cœurs qui s'attachent à vous ? Croyez-moi, madame, j'en connais, et vous les connaissez comme moi, qui ne vous aiment que pour vous, qui sacrifieraient...

LUCINDE, *à Marton, en tournant la tête du côté de l'appartement de Moncade.*

Marton, avez-vous vu ?...

LÉONOR

Madame, je vois bien que je vous embarrasse...

LUCINDE

Madame, je vous demande pardon. Je vous avoue...

LÉONOR, *l'interrompant et se retirant.*

Je vous laisse...

LUCINDE, *voulant la retenir.*

Eh ! non madame.

(Léonor sort.)

SCÈNE IV : LUCINDE, MARTON.

MARTON

Il est vrai que vous avez quelquefois des distractions...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Marton ?

MARTON

Madame ?

LUCINDE

Est-il sorti ?

MARTON

Qui ?

LUCINDE

Est-il sorti, te dis-je?

MARTON

Éraste?

LUCINDE

Non.

MARTON

Votre laquais?

LUCINDE

Qui te parle de mon laquais? Moncade est-il sorti?

MARTON

Je ne pense pas seulement qu'il soit éveillé. Depuis quelque temps vous devenez si difficile à servir qu'il faudrait une plus grande pénétration et une plus grande patience que la mienne pour pouvoir vous entendre, et pour pouvoir durer avec vous. Suis-je maître, moi, de vos distractions et de vos caprices? et ne dirait-on pas que je suis cause que vous n'êtes pas toujours aimée?

LUCINDE

Marton?

MARTON

Madame?

LUCINDE

Vous plairait-il de vous taire?

MARTON

Non, madame, C'est bien ma faute, vraiment, si Moncade a passé deux jours sans vous voir! Que vous êtes coiffée (1) mal à propos de ce petit vilain-là!

LUCINDE

Marton?

MARTON

Madame?

LUCINDE

Encore une fois, vous plairait-il de vous taire?

(1) Coiffée : amoureuse, entichée.

MARTON

Non, madame. Vous m'avez prise pour parler, et je parle, et je parlerai.

LUCINDE

Eh bien ! Marton, je vous défends de vous taire. Je ne sais plus que ce moyen-là pour vous empêcher de parler.

MARTON

Vous savez bien que le médecin me dit hier, devant vous, que j'avais une réplétion de paroles si excessive, que si je n'y donnais ordre... Voyez-vous, madame, le silence m'est mortel.

LUCINDE

Ah ! parlez, Marton.

MARTON

Ah ! je me sens déjà soulagée. Dites-moi un peu, madame, dans le temps que vous me rompiez tant la tête à force de m'exagérer que le plus heureux état que puisse souhaiter une femme est celui d'être veuve, et que pour rien au monde vous ne vous remarieriez, qui serait venu vous proposer pour mari, ou pour amant (aussi bien en ce temps-ci n'y fait-on guère de différence), un homme toujours inquiet, toujours bizarre, toujours content de lui, jamais content des autres, amoureux aujourd'hui, demain perfide, qu'eussiez-vous dit ?

LUCINDE

On m'aurait vivement offensée.

MARTON

Ah ! pour offensée, non. Si cela était, vous sentiriez l'outrage que vous vous faites, et la honte que vous recevez.

LUCINDE

Moi ?

MARTON

Vous, madame. N'aimez-vous pas Moncade ? C'est son portrait que je viens de faire.

LUCINDE

Comme vous le peignez, Marton !

MARTON

Comme il est, madame, et comme il devrait vous paraître. Tant qu'il n'a eu dessein que de vous plaire, et d'être aimé de

vous, le plus joli homme du monde était Moncade ; mais dès qu'il a vu que vous le vouliez toujours fidèle et toujours amoureux, a-t-il seulement pu se résoudre à conserver les moindres égards pour vous ? Que n'avez-vous pas fait pour lui ? Songez enfin, madame, que vous vous devez quelque chose à vous-même. Vous me pardonnerez bien la liberté que je vais prendre ? Que voulez-vous qu'on pense d'un jeune homme aimable, sans bien, logé chez vous sous le nom de votre parent, et qui n'a jamais été en état de faire de dépense que depuis que vous l'aimez ? Je veux que le dessein de l'épouser puisse justifier votre conduite ; mais, en attendant, vous laissez penser, vous laissez dire, et insensiblement, vous vous faites une réputation qui ne vous fait pas grand honneur. Je crois, j'en jurerais même, que votre passion n'est point allée au delà des regards et de la parole. Mais, madame, est-on obligé de croire ce que Marton croit de vous ? Le monde, qui n'est pas bon, mène souvent la passion des autres plus loin qu'elle n'est allée ; pensez à votre gloire (1), et à votre repos.... Mais, madame, où allez-vous ?

LUCINDE

Je ne sais. Moncade serait-il éveillé?... Mais, non. Vas-y toi-même, examine ses actions, ses discours, et m'en rapporte jusqu'aux moindres paroles.

MARTON

Ce sont des soins bien inutiles ; j'aurai toujours mal entendu si je ne le peins constant, amoureux et fidèle.

SCÈNE V : MARTON, PASQUIN.

MARTON

Ah ! te voilà, Pasquin ! que cherches-tu donc tant ?

PASQUIN

Je cherchais une folle, je t'ai trouvée ; je ne cherche plus rien, comme tu vois.

MARTON

Tu n'es pas mal impertinent ! Puis-je voir ton maître ?

(1) *Gloire* a ici le sens de *bonne réputation, honneur* ; sens fréquent au XVII^e siècle, et courant dans la langue de Corneille en particulier.

PASQUIN

Non, il n'est encore éveillé que pour lui. Avant qu'il ait niaisé (1) tout son saoul dans un fauteuil et à sa toilette, il a, ma foi, encore plus d'une bonne demi-heure à dormir.

MONCADE, *appelant de sa chambre.*

Hé ! hé ! Pasquin ?

PASQUIN, *à haute voix.*

Monsieur ?

MARTON, *voulant s'en aller.*

Je reviendrai dans un moment.

PASQUIN

Tu n'aimes pas les nudités, à ce que je vois. Attends, aide-moi, je te prie, à apporter la toilette ici.

MARTON

Pourquoi ?

PASQUIN

Il dit qu'il fume dans sa chambre.

MARTON

J'ai peur qu'il ne fume dans sa tête beaucoup plus que dans sa chambre.

(Pasquin et Marton prennent une toilette qui est à l'entrée de la chambre de Moncade, et la placent dans un coin du théâtre.)

MONCADE, *appelant encore de sa chambre.*

Allons donc, hé !

PASQUIN, *à haute voix.*

On y va. Comme diable il crie ! ne dirait-on pas qu'il a bien des affaires ?

(Marton s'en va.)

SCÈNE VI : MONCADE, PASQUIN.

MONCADE

Viendras-tu donc ?

PASQUIN

Me voilà.

(1) *Niaiser* : s'amuser à des choses niaises, flâner.

MONCADE

Quel temps fait-il ?

PASQUIN

Il n'en fait point.

MONCADE

Maraud ! N'est-il venu personne me demander ?

PASQUIN

Le grison (1) d'Araminte est dans un cabaret, qui attend que vous soyez éveillé.

MONCADE

Cidalise n'a-t-elle point envoyé ici ?

PASQUIN

Je vous le gardais pour la bonne bouche. (*Tirant une lettre et une montre de sa poche, et les lui présentant.*) Tenez, voilà une lettre et une montre qu'elle vous envoie ; son grison va venir pour prendre la réponse.

MONCADE

Tu n'as qu'à les mettre là.

PASQUIN

Ne lisez-vous pas la lettre ?

MONCADE

Non ; je sais tout ce qu'il y a dedans.

PASQUIN, *entendant du bruit.*

On frappe à la porte : ouvrirai-je ?

MONCADE

Vois ce que c'est. (*Pasquin va ouvrir.*) Ah ! c'est de la part d'Araminte.

SCÈNE VII :

MONCADE, PASQUIN, LE LAQUAIS D'ARAMINTE.

LE LAQUAIS, *donnant une agrafe de pierreries à Moncade.*

Oui, monsieur : voilà ce que madame vous envoie. Faites-vous réponse ?

(1) Grison, laquais vêtu d'une livrée grise. On la faisait mettre aux valets chargés de porter des messages amoureux, afin que les couleurs ne trahissent point leur maître.

MONCADE

Réponse? non.

LE LAQUAIS

Viendrez-vous, monsieur?

MONCADE

Non.

LE LAQUAIS

Démain? n'est-ce pas, monsieur?

MONCADE

Oui... un de ces jours... (*A Pasquin.*) Hé! Pasquin? N'y a-t-il pas là une montre? (*Pasquin lui donne la montre, qu'il fait prendre au laquais.*) Porte cela à ta maîtresse. (*A Pasquin.*) Allons donc! qu'on achève de m'habiller.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE VIII : MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN

Et que dira Cidalise quand elle ne vous verra plus sa montre?

MONCADE

M'habilleras-tu, te dis-je?

PASQUIN

Eh! vous ne vouliez pas sortir?

MONCADE

Je ne sais ce que je ferai. J'ai bien envie de passer ma journée ici. Non, il faut que je sorte. (*Croyant entendre du bruit.*) On frappe : n'est-ce point encore quelque laquais?

PASQUIN

Non, monsieur, personne n'a frappé. Avouez que c'est un fatigant mérite que celui d'être un joli homme, et de ne pouvoir pas faire un pas sans être couru de tout le monde? Il y a quelques chagrins et quelques périls à essayer, oui, quand on est fait comme vous.

MONCADE

Il y a des moments où je voudrais n'être point fait comme je suis, et où je donnerais toutes choses au monde pour être fait comme toi.

PASQUIN

Je le crois (1).

MONCADE

Ne saurais-tu point quelque secret pour me faire haïr?

PASQUIN

Oui, monsieur, et facile même. Vous n'avez qu'à continuer de vivre comme vous vivez, et je vous garantis haï et méprisé de tout le genre humain. / (*Entendant frapper.*) On heurte, ce coup-ci.

MONCADE

Ouvre.

PASQUIN, *après avoir été ouvrir.*

C'est de la part de Cidalise.

SCÈNE IX : MONCADE, PASQUIN, UN LAQUAIS DE CIDALISE.

LE LAQUAIS, *à Moncade.*

Monsieur, j'ai donné une lettre et une montre.

MONCADE, *lui donnant l'agrafe.*

Je sais ce que c'est. Tiens, donne-lui cela.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE X : MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part.*

Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.

MONCADE

Te voilà bien étonné?

PASQUIN

Moi? point ; je trouve cela le mieux du monde : aimer celle-ci aujourd'hui, demain la trahir ; prendre de l'une pour donner à l'autre ; fausses confidences, noirceurs, billets sacrifiés, flatteries, médisances : bagatelles ! me voilà prêt à tout ; nous n'en serons pas plus riches à la fin ; mais nous rirons bien : n'est-ce pas, monsieur?

(1) Cette réplique de Pasquin ne se trouve pas dans l'édition originale.

MONCADE

Ah ! je suis ravi de te voir raisonnable.

PASQUIN

Ah ! monsieur, qu'un diable et un ermite vivent ensemble quelque temps, l'ermite deviendra diable, ou le diable ermite ; j'en suis absolument convaincu. Ça, voyons, qui sera la malheureuse que vous allez mettre en réputation par quelque nouvelle perfidie ? Car aussi bien vois-je clairement que votre tendresse est usée pour la marquise.

MONCADE

Laquelle ?

PASQUIN

Hélas ! celle à qui vous juriez, il n'y a pas longtemps, de n'être jamais infidèle.

MONCADE

Non, je ne l'aime plus.

PASQUIN

Vos feux ne sont guère plus véhéments pour cette bonne dame à qui je portai votre portrait le même jour ?

MONCADE

Ah ! fi ! je ne la puis souffrir : elle met du blanc.

PASQUIN

Et l'autre, sa bonne amie ?

MONCADE

Elle n'a point d'esprit.

PASQUIN

Et la veuve de ce conseiller ?

MONCADE

Elle n'est pas riche.

PASQUIN

Et sa sœur ?

MONCADE

Elle ne peut souffrir l'odeur du tabac.

PASQUIN

L'odeur du tabac? ... Eh! mort de ma vie! de toutes celles-là, il n'y en a pas une dont vous ne m'ayez rompu la tête : « Ah ! « Pasquin, disiez-vous, elle est toute charmante. Je l'aimerai « toute ma vie. Je souffrirais mille morts plutôt que d'avoir « conçu le dessein de changer... » Je vous écoute, je la regarde, je l'examine ; je trouve que vous avez raison. Pour le lendemain, je suis un sot. Elle n'a pas le cœur délicat ; ses manières sont rudes ; elle vous aime trop ; elle est jalouse, ou bien indifférente ; elle ne peut souffrir l'odeur du tabac. Enfin vous leur trouvez toujours quelque défaut pour justifier votre inconstance.

MONCADE

Que t'importe?

PASQUIN

Comment donc ! que m'importe ? Vous ne comptez pour rien mille faux serments que je fais tous les jours?

MONCADE

Pourquoi les fais-tu?

PASQUIN

Pour rétablir votre réputation chancelante.

MONCADE

Qui t'a chargé de ce soin?

PASQUIN

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais : qui m'en a chargé, dites-vous?

MONCADE

Oui.

PASQUIN

Mon honneur.

MONCADE

L'honneur de Pasquin.

PASQUIN

Assurément. Ne voudriez-vous pas que j'aïdasse à confirmer partout que le plus scélérat, le plus vain, le plus infidèle, le moins amoureux homme du monde, c'est vous?

MONCADE

Cela ne me plairait point du tout.

PASQUIN

Eh ! que voulez-vous que je dise à de semblables discours ? Car vous ne voyez là que l'ébauche du portrait qu'on me fait de vous tous les jours. Que faut-il donc que je réponde ?

MONCADE

Rien ; te taire, et commencer dès à présent.

PASQUIN

Oh ! monsieur, qui ne dit mot consent, et je ne veux point qu'on croie dans le monde que je connaisse votre caractère, et que je l'approuve, puisque je reste avec vous ; et d'ailleurs, par ma foi, je ferais bien mes affaires et les vôtres ! car, enfin, voyez-vous, chacun songe à son petit intérêt. Je n'aurais qu'à me taire, vraiment, sur cent questions que l'on me fait : « Mon pauvre « Pasquin, me dit l'une, tiens, voilà une bague, je te prie, « apprends-moi ce que fait ton maître. A quelle heure est-il « revenu. Comment est-il quand il ne me voit pas ? Songe-t-il « à moi ? Te parle-t-il de moi ? Est-il inquiet, joyeux, triste, gai, « mélancolique, content, taciturne, évaporé, chagrin, plaisant, « sage, fou?... » Que diable sais-je, et cent mille autres de semblable nature.

MONCADE

Eh bien, que répons-tu pour lors ?

PASQUIN

Selon la bague.

MONCADE

Ah ! je savais bien que chez toi mon honneur et le tien marchaient bien loin après ton intérêt. Changeons de discours. Sais-tu bien une chose ?

PASQUIN

Qu'est-ce ?

MONCADE

Je crois que je suis amoureux.

PASQUIN

Quoi ! amoureux ? là, ce qu'on appelle amoureux de bonne foi ?

MONCADE

Oui, te dis-je, amoureux.

PASQUIN

Mais, parlez-vous là sérieusement ?

MONCADE

Veux-tu que je me donne au diable pour te le faire croire ?

PASQUIN

Et Lucinde ?

MONCADE

Oh ! Lucinde, Lucinde ! elle n'en saura rien.

PASQUIN

Tant mieux pour vous. Mais dites-moi, combien cela durera-t-il ?

MONCADE

Tu m'en demandes trop ; comme si l'on pouvait répondre de cela !

PASQUIN

La connais-je ?

MONCADE

Tu la connais.

PASQUIN

Il faut que vous l'aimiez depuis fort peu, car je ne vous en ai jamais ouï parler.

MONCADE

A peu près.

PASQUIN

Est-elle belle ?... Bon ! peste de sot ! est-ce à présent qu'il faut vous le demander ? Vous me le direz dans peu de temps. Où loge-t-elle ? loin d'ici ?

MONCADE

Non.

PASQUIN

Tant mieux ; car dans les commencements c'est une fatigue de diable, quand il faut porter réglément (1) trois billets tous les jours.

MONCADE

Tu n'auras pas grand'peine à le faire, tu les donneras sans sortir.

(1) Réglément : régulièrement.

34 - L'HOMME A BONNES FORTUNES

PASQUIN

Eh ! comment ?

MONCADE

Elle loge ici.

PASQUIN

C'est Léonor ?

MONCADE

Tu l'as dit.

PASQUIN

Ah ! monsieur !...

MONCADE, *l'interrompant.*

Qu'as-tu ?

PASQUIN

Songez-vous bien à ce que vous faites ?

MONCADE

Fort bien.

PASQUIN

Léonor, amie de Lucinde, à sa vue ! Vous n'y songez pas, ou vous voulez vous perdre absolument. Eh ! monsieur, où est la probité, l'honneur ? Songez-vous, vous dis-je...

MONCADE, *l'interrompant.*

J'aime les moralités ; elles endorment.

PASQUIN, *voyant paraître Marton.*

Tenez, monsieur, voilà Marton ; instruisez-la de tout ce beau dessein.

SCÈNE XI : MONCADE, MARTON, PASQUIN.

MONCADE, *à Marton.*

Eh ! bonjour, Marton ; que voulez-vous ?

MARTON

Vous donner le bonjour, monsieur. J'ai à vous parler de la part de madame.

MONCADE, à Pasquin.

Mon justaucorps (1) ? (*Il s'habille pendant toute cette scène, sans écouter Marton.*)

MARTON

Si je n'avais cru rendre service à madame et à vous, monsieur, je ne me serais pas chargée de vous parler. Je me suis flattée que vous écouteriez agréablement ce que j'ai à vous dire. Vous savez si je suis dans vos intérêts ! cela me fait de la peine de voir que vous ne vouliez pas devenir heureux. Que ne donnerais-je pas pour vous voir faire de sérieuses réflexions sur votre humeur ! Pour moi, je vous crois trop honnête homme pour ne vous pas reprocher quelquefois votre conduite avec Lucinde.

MONCADE, à Pasquin.

Ma montre.

MARTON

Oserait-on vous dire que vos sentiments, dispersés à vingt coquettes, ne vous rendront ni plus aimable ni plus heureux ? A qui devraient-ils être fidèles, ces sentiments que nous ne voyons plus, si ce n'est à la plus tendre, et peut-être à la plus aimable personne du royaume ? Croyez-moi, monsieur, et vous croirez une fille tout affectionnée à vos intérêts ; soyez heureux pendant que vous pouvez l'être : il vient un temps où le désir de le devenir n'est plus qu'un désir désespérant. Vous ne serez pas toujours aimable, et vous ne trouverez pas toujours une Lucinde qui vous aime.

MONCADE, à Pasquin.

Mon épée.

MARTON

Cinquante mille écus et Lucinde : en ce temps-ci, la jolie somme ! Cela devrait être bien tentant pour vous, et je ne sache guère que vous qui voulût s'aviser de n'être point tenté de tout cela.

MONCADE, à Pasquin.

Ma bourse.

MARTON

En vérité, monsieur, vous avez beau dire et beau faire ; à

(1) *Justaucorps* ; vêtement serré à la taille (ajusté au corps) et qui descendait jusqu'aux genoux. La redingote moderne est d'une coupe assez semblable.

quelque usage que vous prétendiez mettre tout le mérite que vous avez, et vous en avez beaucoup si l'on croit les connaisseurs, je veux devenir la plus grande demoiselle de Paris, s'il peut jamais vous valoir cinquante mille écus et Lucinde.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma perruque (1).

MARTON

Ce que je vous dis devrait-il vous paraître assez désagréable, pour ne vouloir pas seulement me dire un mot?

MONCADE, *lui faisant remarquer sa mise.*

Suis-je bien, Marton?

MARTON

Eh! vous n'êtes que trop bien, et nous en enrageons.

MONCADE, *à Pasquin.*

Mes gants, mon chapeau. (*A Marton.*) Adieu, Marton. (*A Pasquin, en s'en allant.*) Hé! Pasquin?

PASQUIN

Monsieur?

MONCADE

Écoute. (*Il parle bas à Pasquin et puis s'en va.*)

SCÈNE XII : PASQUIN, MARTON.

MARTON, *à part.*

Par ma foi, voilà un vilain petit homme. (*A Pasquin.*) Et toi, t'imagines-tu que je m'accorde de tes froideurs et de tes absences d'amour?

PASQUIN

J'aime les moralités; elles endorment.

MARTON

Va, va, traître! je t'apprendrai...

PASQUIN, *l'interrompant.*

Tu ne sais ce que tu dis.

(1) On ne portait pas sa perruque quand on était chez soi.

MARTON

Comment ! à une fille comme moi, un homme comme toi ?
Scélérat ! infâme !

PASQUIN

Laisse, laisse ces beaux noms, ces noms illustres, à l'indigne maître que je sers ; donne-m'en de plus doux et qui me conviennent.

MARTON

A toi des noms plus doux ?

PASQUIN

Ah ! pardon, ma fille ; j'ai la tête si pleine des folies de Moncade....

MARTON, *l'interrompant.*

Et des tiennes ?

PASQUIN

Que sans penser que tu fusses là...

MARTON, *l'interrompant.*

Manière de justification assez obligeante ! Je t'en tiendrai compte.

PASQUIN

Je te redisais les mêmes paroles qu'il m'a dites lorsque j'ai voulu fronder sa conduite.

MARTON

Je le crois. Tu sais que j'ai à me plaindre de toi, et que je trouve fort mauvais...

PASQUIN, *l'interrompant, en lui faisant remarquer sa mise.*

Suis-je bien, Marton ?

MARTON

Ah ! traître ! tu copies Moncade ; mais ne pense pas que je sois assez folle pour copier Lucinde.

PASQUIN

Adieu, mon enfant. Je vous donne le bonjour.

MARTON

La peste soit du maroufle !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ARAMINTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS

Je vais savoir si l'on peut voir madame.

ARAMINTE

Eh ! mon enfant, dis-moi un peu, je te prie, Moncade est-il ici ?

LE LAQUAIS

Je ne sais ; je ne crois pas. Sonnerai-je madame (1) ?

ARAMINTE

Oui, sonne. (*Le laquais tire un cordon de sonnette. — A part :*)
Où peut être Moncade ? Sa conduite ne me satisfait point. Il a le don de gâter tout ce qu'il fait d'agréable dans le même moment qu'il le fait ; et le peu d'empressement qu'il montre pour me voir, détruit le plaisir que j'ai reçu de la montre qu'il m'a envoyée ce matin.

SCÈNE II : MARTON, ARAMINTE, UN LAQUAIS.

MARTON, *au laquais.*

Eh bien ! qui diantre te fait sonner si fort ?

LE LAQUAIS

On demande madame. (*Il sort.*)

ARAMINTE, *à Marton.*

Que fait-elle ?

MARTON

Elle n'a point dormi de toute la nuit ; elle vient de s'assoupir tout à l'heure. Si vous voulez pourtant, j'irai lui dire...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Non, Marton, j'attendrai qu'elle soit éveillée.

(1) *Madame*, c'est-à-dire *Lucinde*. La scène représente un vestibule commun sur lequel s'ouvrent divers appartements munis chacun d'une sonnette.

MARTON

Ou que Moncade soit revenu.

ARAMINTE

Pourquoi Moncade?

MARTON

Pour vous tenir compagnie, en attendant madame.

ARAMINTE

Je n'ai que faire de Moncade.

MARTON

Et, cependant, madame (pardonnez-moi si je vous parle si librement), il court un bruit que vous ne le haïssez pas.

ARAMINTE

Moi?

MARTON

Tout le monde dit qu'il vous aime, du moins.

ARAMINTE

Tout le monde a menti, Marton ; et s'il est vrai que certains rapports entre les gens forment ordinairement les passions, je ne me tiendrais guère plus coupable de l'aimer, que de lui avoir inspiré de l'amour. De grâce, quand vous entendrez de pareilles sottises... Mais qui prend donc le plaisir à semer des bruits de la sorte? Moncade lui-même n'y aurait-il point de part?

MARTON

Eh ! madame, à quoi vous arrêtez-vous? Ce qui vous fâche fait aujourd'hui la gloire de la plupart des dames ; et le plaisir de faire dire qu'on les aime l'emporte sur celui d'être aimées véritablement.

ARAMINTE

Je ne suis pas de celles-là, Marton ; et Moncade serait de tous les hommes celui de qui je voudrais le moins qu'on le dit.

MARTON

C'est cependant, dit-on, la coqueluche (1) de Paris.

ARAMINTE

Ce n'est pas la mienne.

(1) La coqueluche ; le favori.

MARTON

Il a de l'esprit pourtant.

ARAMINTE

Je le trouve d'une sottise, et le plus ennuyeux personnage...

MARTON, *l'interrompant.*

Il est bien fait.

ARAMINTE

Cela se peut-il dire? Je ne le puis souffrir.

MARTON

Pour écrire, personne n'écrit mieux que lui.

ARAMINTE

Que dites-vous?... Il est vrai que je n'ai point vu de ses lettres ; mais enfin, à ses manières, je le crois incapable de rien faire de bien.

MARTON

Ah! j'en connais d'assez difficiles qui ne laisseraient pas de s'en accommoder.

ARAMINTE

Eh qui, Marton?

MARTON

Quel intérêt y prenez-vous?

ARAMINTE

J'ai des raisons pour le savoir.

MARTON

J'en ai peut-être pour ne pas vous le dire.

ARAMINTE

Je t'en conjure.

MARTON

Que vous importe?

ARAMINTE

Je voudrais connaître la malheureuse qui s'attacherait si mal à propos.

LE LAQUAIS, *à Marton.*

Cidalise demande à voir madame.

MARTON, à *Araminte*.

Tenez, voilà justement une de ces malheureuses.

(Elle entre chez Lucinde, et le laquais sort.)

SCÈNE III : ARAMINTE, CIDALISE.

CIDALISE

Vous voilà bien seule, madame?

ARAMINTE

Vous voyez, madame.

CIDALISE

Où est Lucinde, madame?

ARAMINTE

J'attends qu'elle soit éveillée, madame.

CIDALISE

Il faut que je fasse la même chose, puisque aussi bien je viens de renvoyer mon carrosse.

ARAMINTE

J'ai le mien là-bas, madame, dont vous pouvez librement disposer.

CIDALISE

Pourrais-je être mieux qu'avec vous, madame?

ARAMINTE

Je sais des gens que vous me préféreriez sans peine.

CIDALISE

C'est du moins quelque chose que je vous le dise.

ARAMINTE

C'est peu de chose lorsqu'on est instruite du contraire. *(Remarquant sur Cidalise l'agrafe de diamants qu'elle a envoyée à Moncade.)* Mais, que vois-je?

CIDALISE

Que voyez-vous, madame?

ARAMINTE

J'admire votre attache ; les diamants en sont fort nets ; ils sont tout à fait bien mis en œuvre.

CIDALISE

La trouvez-vous belle, madame?

ARAMINTE

Fort belle, madame.

CIDALISE

Je suis ravie qu'elle soit de votre goût.

ARAMINTE

Il n'y a pas longtemps que vous l'avez, madame?

CIDALISE

Il y a très longtemps, madame ; mais je la porte rarement.

ARAMINTE, *à part.*

Me tromperais-je? (*Examinant l'agrafe de très près.*) Avec votre permission, madame. Non, madame, il n'y a pas si longtemps que vous dites.

CIDALISE

Je vous dis vrai, madame.

ARAMINTE

Je sais ce que je dis, madame.

CIDALISE

Et moi, madame, je sais que vos questions commencent à me lasser.

ARAMINTE

Mais, de grâce, dites-moi comment vous l'avez eue?

CIDALISE

Je n'ai point de compte à vous rendre là-dessus.

ARAMINTE

Où l'avez-vous achetée?

CIDALISE

Finissons, s'il vous plaît.

ARAMINTE

Elle ne vous coûte guère.

CIDALISE, *reconnaissant sur Araminte la montre qu'elle a envoyée à Moncade.*

Elle me coûte, madame, elle me coûte autant que vous avez payé votre montre.

ARAMINTE

Quel galimatias me faites-vous, madame? Qu'a de commun ma montre avec l'attache dont je vous parle?

CIDALISE

Madame, n'entrons point dans un éclaircissement fâcheux. Dans ces sortes d'affaires, le meilleur est de passer la chose sous silence. Il s'en trouve de bien plus malheureuses. Dans cette aventure, du moins, si nous perdons un amant, nous retrouvons nos bijoux ; je vais vous rendre votre attache, ou je la garderai si vous en voulez faire autant de la montre.

ARAMINTE

Non, madame, je ne veux rien garder qui me donne le moindre souvenir du plus scélérat de tous les hommes.

CIDALISE, *lui rendant l'agrafe.*

Tenez, madame, voilà votre attache.

ARAMINTE, *lui rendant la montre.*

Et voilà votre montre.

SCÈNE IV : ARAMINTE, MARTON, CIDALISE.

MARTON

Quel troc faites-vous là? Que je voie.

CIDALISE

Ce n'est rien, Marton. (*A Araminte.*) Adieu, madame, je vais prendre votre carrosse.

ARAMINTE

Ne le gardez pas.

CIDALISE

Je ne vais qu'ici près.

MARTON

Madame va venir ici.

CIDALISE

Je me suis souvenue d'une affaire pressée. (*Elle sort.*)

ARAMINTE

Ta maîtresse vient, dis-tu?

MARTON

Je l'entends.

ARAMINTE

Je prétends tout à l'heure me venger de la perfidie de Moncade.
(*Marton sort.*)

SCÈNE V : ARAMINTE, LUCINDE.

LUCINDE

Madame, je suis au désespoir de vous avoir fait attendre.

ARAMINTE

Je suis ici venue pour vous dire la chose du monde qui doit vous surprendre le plus.

LUCINDE

Ne tardez point, madame, je suis déjà dans une impatience...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Non, madame, s'il vous plaît, ce sera devant Moncade.

LUCINDE

A-t-il quelque part dans ce que vous avez à me dire?

ARAMINTE

Je veux vous faire connaître quel est le cœur d'un homme que vous estimez peut-être trop.

LUCINDE, *montrant la porte de l'appartement de Moncade.*

Madame, voilà la porte de son appartement... (*Appelant.*)
Marton? Marton?

SCÈNE VI : ARAMINTE, MARTON, LUCINDE.

MARTON, *à Lucinde.*

Madame?

LUCINDE, *montrant Araminte.*

Dites à Moncade que madame veut lui parler.

MARTON

Moncade? Il est sorti, madame, il y a plus d'une heure.

LUCINDE

Voilà qui est bien. (*Marton sort.*) Je n'apprendrai donc point, madame, ce qu'il était, disiez-vous, si important que je susse ?

ARAMINTE

Outrage-t-on ainsi les gens !... Non, madame, je vous le répète encore une fois, Moncade ne mérite pas d'être considéré par une personne comme vous.

LUCINDE

Vous me paraissez assez bien instruite, madame : et la manière dont vous parlez de lui commencerait à me déplaire, si vous continuiez à me cacher les raisons qui vous y obligent.

ARAMINTE

Eh bien, madame ! apprenez, à votre honte et à la mienne, que Moncade nous trompait toutes deux, qu'il est le plus scélérat des hommes, et qu'enfin, désabusée par ses perfidies, j'ai cru que je devais vous tirer de l'erreur où vous êtes.

LUCINDE

Vous m'obligez beaucoup, madame, quoiqu'un peu tard ; et vous souffrirez, sans vous fâcher, s'il vous plaît, que je vous dise que vous vous consoleriez aisément de mon erreur si vous étiez encore dans la vôtre.

ARAMINTE

Moncade m'a fait croire aisément tout ce qu'il a voulu, madame, et ce sont des éclaircissements qu'entre lui, vous et moi...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Ah, madame ! de pareils éclaircissements entre trois personnes sont ordinairement fâcheux. Évitions-les, et me donnez sans eux, je vous prie, toutes les marques que vous pourrez de son infidélité.

ARAMINTE

Vous allez voir Moncade tout entier, madame.

LUCINDE, *à part.*

Ah ! volage !

SCÈNE VII : ARAMINTE, LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part et restant dans le fond.*

On parle de mon maître.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Je vous rendrai certaine...

LUCINDE, *à part.*

Perfide!

PASQUIN, *à part.*

C'est de lui.

ARAMINTE, *à Lucinde, en tirant une lettre de sa poche, et la lui présentant.*

Tenez, madame, lisez.

LUCINDE, *à part.*

Traître ! infidèle !

PASQUIN, *à part.*

Oh ! c'est de lui assurément ; je le reconnais aux épithètes... Écoutons...

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Vous saurez, je vous prie, que c'est la seule qui me soit restée, de plus de trente lettres qu'il m'a écrites, et que j'aurais encore, sans l'imprudence d'une de mes femmes qui les lui laissa prendre dans ma cassette. Heureusement, j'avais celle-ci sur moi ; elle suffit.

PASQUIN, *à part.*

Je crois que nous n'avons qu'à déloger au plus tôt.

(Lucinde prend la lettre, et la lit tout bas.)

ARAMINTE, *à Lucinde, après qu'elle a lu la lettre.*

Qu'en dites-vous, madame?

LUCINDE

Hélas ! madame, que dirais-je ? Je ne dis rien.

ARAMINTE

Vous prenez cette affaire avec bien de la modération !

LUCINDE

Dans celles de cette nature, le bruit sert à peu de chose.

PASQUIN, *à part.*

Plût au ciel que nous en fussions quittes pour du bruit !

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Adieu, madame.

LUCINDE

Madame, je vous donne le bonjour.

ARAMINTE

Ne me rendez-vous pas ma lettre ?

LUCINDE

Non, madame ; de grâce, laissez-la-moi !

ARAMINTE

Ces sortes de choses ne sont bonnes qu'entre les mains des personnes intéressées.

LUCINDE.

Elle ne sortira pas des miennes.

ARAMINTE.

Adieu donc, madame. (*Voyant que Lucinde se dispose à la reconduire, et l'en empêchant.*) Où allez-vous ?

LUCINDE

Madame, je vous laisse ; aussi bien, ne suis-je guère en état...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Rentrez donc...

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE VIII : LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part, dans le fond.*

Je le savais bien, moi, que nos bonnes fortunes nous feraient bien voir du pays... Juste ciel !

LUCINDE, *apercevant Pasquin.*

Ah ! Pasquin, où est ton maître ?

PASQUIN

Je crois qu'il est allé jouer quelque part.

LUCINDE

Va-t'en lui dire qu'il vienne me parler tout à l'heure (1); mais tout à l'heure, entends-tu? Dis-lui que j'ai quelque chose à lui apprendre de la dernière conséquence; qu'il vienne incessamment. Amène-le avec toi. Entends-tu bien, au moins?

PASQUIN

Eh, oui, madame! je n'entends que trop, et je n'ai que trop entendu.

LUCINDE

Va donc vite. Attends, demeure : je vais lui écrire un mot, cela le pressera davantage ; j'aurai fait dans un instant.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE IX : PASQUIN.

Ah! c'est à ce coup-ci que nous voilà perdus sans ressource! Que la peste étouffe les coquets, la coquetterie, et tous ceux qui l'ont inventée. Nous voilà pris au trébuchet.

SCÈNE X : MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN

Ah! monsieur...

MONCADE

Qu'y a-t-il?

PASQUIN

Vous êtes perdu!

MONCADE

Comment?

PASQUIN

Monsieur, Araminte, cette maudite Araminte, par des raisons que je ne comprends pas... *(Il hésite à poursuivre.)*

MONCADE

Eh bien?

PASQUIN

Elle a remis entre les mains de Lucinde la lettre que vous lui écrivîtes hier.

(1) *Tout à l'heure* : immédiatement.

MONCADE

Eh bien?

PASQUIN

Eh bien! que voulez-vous davantage? ne devinez-vous pas la suite?

MONCADE

Eh bien?

PASQUIN

Vous rêvez, je pense, avec votre *eh bien?*

MONCADE

Eh bien?

PASQUIN

Eh bien! eh bien! eh bien! Oh! Et mal? de par tous les diables! dites-le donc une fois.

MONCADE

Attends; demeure ici... je vais...

PASQUIN, *l'interrompant.*

On va me donner ordre de vous aller chercher.

MONCADE

N'importe, je vais... Je voudrais qu'Araminte fût morte.

PASQUIN

Oh! qu'elle est laide à présent! n'est-ce pas, monsieur?

MONCADE

Il faut...

PASQUIN, *l'interrompant.*

Voici Lucinde.

SCÈNE XI : LUCINDE, MONCADE, PASQUIN.

LUCINDE, *à Pasquin, sans voir Moncade.*

Tiens, Pasquin, porte à Moncade. (*À Moncade, qu'elle aperçoit.*) Ah! vous voilà, monsieur? je suis ravie de vous trouver si à propos!

MONCADE

Eh, madame, songez-vous encore que je suis au monde?

LUCINDE

J'y ai songé du moins jusqu'ici, mais désormais...

MONCADE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vos résolutions sont prises.

LUCINDE

Plût au ciel que je ne t'eusse jamais vu, monstre que je ne regarde qu'avec horreur !

PASQUIN, *à part.*

Cela commence assez bien.

MONCADE, *à Lucinde.*

Je reconnais, à ces termes, ceux qui vous les ont inspirés.

LUCINDE

Et tu reconnaîtras, par les effets, la récompense qui t'est due.

MONCADE

Je sais à qui je dois rendre grâce de l'indifférence que vous me marquez depuis quelque temps.

LUCINDE

Ne t'en prends qu'à toi-même du mépris que toute ma vie je veux avoir pour toi.

MONCADE

Vous m'apprîtes hier qu'il fallait que je commençasse à m'y accoutumer.

LUCINDE

Infidèle ! je n'ai jamais passé un jour sans te donner quelque marque de ma tendresse.

MONCADE

C'en sont de bien tendres, madame, de répondre si mal aux empressements que l'on a de recevoir une lettre, sans daigner faire savoir aux gens... Mais madame, ne parlons plus de cela.

LUCINDE

Quelle lettre, perfide ? Que veux-tu dire ?

MONCADE

Ah ! cessons ce discours, ou m'épargnez de semblables noms.

LUCINDE

Non, non, je veux que tu t'expliques ; je me justifierai de tout aisément, et j'en aurai plus de plaisir à te convaincre après de la lâcheté la plus noire. Poursuis, encore une fois. De quelle lettre prétends-tu me parler ?

MONCADE

Eh, madame, à quoi tout cela est-il bon ? De la lettre que Pasquin vous rendit hier.

LUCINDE

A moi ?

MONCADE

A vous, madame.

LUCINDE

Moi, j'ai reçu une lettre ?

MONCADE

Eh ! vous-même, madame.

LUCINDE

Que Pasquin m'a rendue ?

MONCADE

Lui-même.

LUCINDE

Cela est faux.

MONCADE, *à Pasquin.*

Pasquin ?

PASQUIN

Monsieur ?

MONCADE

N'écrivis-je pas une lettre hier ?

PASQUIN

Oui, monsieur.

MONCADE

Ne te dis-je pas de la porter à Paris ?

PASQUIN

Cela est vrai.

MONCADE

A qui te dis-je de la rendre?

PASQUIN

A qui?

MONCADE

Oui, coquin! à qui? N'était-ce pas à madame?

PASQUIN

Oui, monsieur.

MONCADE

N'es-tu pas venu tout exprès?

PASQUIN

J'en demeure d'accord.

MONCADE

N'es-tu pas entré dans ce logis pour la donner?

PASQUIN

Cela est certain.

MONCADE

Eh bien! qu'en as-tu fait, bourreau? Réponds.

PASQUIN

Monsieur...

MONCADE, *l'interrompant.*

Tu l'as perdue, n'est-ce pas?

PASQUIN

Monsieur, quand je suis entré dans la chambre de madame lorsque j'ai cru prendre la lettre pour la mettre entre ses mains...
(*Hésitant.*)

MONCADE

Eh bien?

PASQUIN

Je ne l'ai pas trouvée.

MONCADE.

Ah! coquin! (*A Lucinde.*) Madame, je vous demande pardon... (*A Pasquin, en feignant de le menacer.*) Je ne sais ce qui me tient... (*A Lucinde.*) Je suis au désespoir de vous avoir

accusée aussi injustement que j'ai fait. (*A Pasquin.*) Cherche cette lettre, maraud !... Y avait-il quelqu'un dans la chambre ?

PASQUIN

Il y avait mille gens, monsieur.

MONCADE, *à Lucinde.*

Ma lettre sera perdue ! Je suis au désespoir ! On verra que je vous priais de venir passer à la campagne quelques heures avec moi chez ma tante ; et ceux qui ne cherchent que l'occasion de vous déchirer... Mais, de grâce, madame, puisque je n'ai pu vous déguiser mes sujets de chagrin, apprenez-moi ce qui vous agite si furieusement contre moi.

LUCINDE

Ah ! le détour est fort adroit, je l'avoue ; et je serais peut-être assez bonne pour te croire, si le billet pouvait s'accorder à ce que tu me dis. Je l'ai, ce billet ; il est entre mes mains. Ne t'informe point de la manière dont il y est venu, et voyons comment tu feras pour tourner à mon avantage tout le mépris qu'il y paraît pour moi.

MONCADE

Du mépris pour vous ?

LUCINDE

Oui, cruel ! et dans toute son étendue. (*Elle tire de sa poche la lettre qu'Araminte lui a laissée.*) Ecoute. (*Elle lit.*) « Je suis à la « campagne depuis deux jours, et j'y suis sans Lucinde. La « complaisance que je suis obligé d'avoir pour une tante malade « me fait rester ici dans une étrange solitude. N'essaiera-t-on « point de me la rendre supportable ? Si vous ne vous chargez « de ce soin, Lucinde, toute la terre ensemble n'en viendrait « pas à bout. Je n'aimerai et n'adorerai que vous de ma vie. « Adieu. »

PASQUIN, *à part.*

Vous verrez qu'on aura contrefait son écriture. Que dira-t-il ?

MONCADE

Ah ! je connais à présent qu'il n'est rien que l'on n'empoisonne. Donnez-moi ce billet, madame, je vous prie. (*Lucinde lui donne la lettre, et il lit de cette manière :*) « Je suis à la campagne depuis « deux jours, et j'y suis sans Lucinde ! La complaisance que je « suis obligé d'avoir pour une tante malade, me fait rester ici

« dans une étrange solitude. N'essaiera-t-on point de me la
« rendre supportable? Si vous ne vous chargez de ce soin,
« Lucinde!... toute la terre ensemble n'en viendrait pas à bout.
« Je n'aimerai et n'adorerai que vous de ma vie. Adieu. »
(Après avoir lu.) Ce billet est rempli de mépris pour vous? (1)

LUCINDE

Ah ! Moncade, Moncade, vous avez bien des ennemis, ou je suis bien faible !

MONCADE

Ceci cache quelque chose encore, madame ; éclaircissez-m'en, je vous en conjure : que je connaisse les gens de qui je dois me défier.

LUCINDE

Non, Moncade ; contentez-vous que je n'ajoute point de foi aux trahisons dont je vous soupçonnais.

MONCADE

Madame, je suis le plus heureux homme du monde aujourd'hui, mais l'innocence est-elle toujours reconnue, et ne dois-je point appréhender que la mienne ne succombe à la fin sous les traits de quelque imposture nouvelle?

LUCINDE

Ah ! Moncade, vos intérêts peuvent-ils être en de meilleures mains que les miennes? Je ne suis que trop ingénieuse à chercher des raisons pour vous excuser ; et mes soupçons ne commencent que lorsque je ne puis vous trouver innocent.

MONCADE

Cependant, madame, aujourd'hui, que devenais-je si, par un miracle que je ne comprends pas, la vérité ne se fût montrée à vos yeux? Je perdais pour jamais un cœur que mes soins, mes respects, ma fidélité me doivent conserver éternellement. Puis-je être un moment désormais sans des inquiétudes mortelles? Oui, madame, il me passe par la tête cent choses plus bizarres l'une que l'autre. Je sens que je consentirais, dès à présent, à ne vous voir de ma vie, plutôt que de vous voir encore une fois si cruellement prévenue... Moi, perfide à ma chère Lucinde ! Madame, si

(1) Lucinde et Moncade lisent le billet sur un ton différent. Moncade dira sur le ton du regret ce que Lucinde a lu en accusatrice. La fin sera pleine d'une vive passion. (Note de Baron).

vous ne me rassurez contre tout ce qu'on peut tenter contre moi, si vous ne me promettez de fermer la bouche de ceux qui me desservent auprès de vous, vous me verrez mourir de désespoir !

LUCINDE

Vous n'aimez que moi, Moncade ?

MONCADE

Je hais tout ce qui n'est point vous.

LUCINDE

Ah ! Moncade, ne me trompez point.

MONCADE

Pourquoi le ferais-je, madame ?

LUCINDE

Que sais-je ? pour entasser conquête sur conquête, pour satisfaire une vanité ridicule dont tous les jeunes gens se piquent aujourd'hui. Les choses si aisées ne font point d'honneur, Moncade.

MONCADE

Ah ! madame, j'aimerais mieux mourir !

LUCINDE

Que ferez-vous aujourd'hui ?

MONCADE

Madame, mon frère m'a mandé de me rendre chez lui.

LUCINDE

Irez-vous ?

MONCADE

Tout à l'heure, madame.

LUCINDE

Quand vous reverra-t-on ?

MONCADE

Tout le plus tôt que je pourrai.

LUCINDE

Adieu, Moncade, songez à moi.

MONCADE

Je ne suis occupé que de vous.

SCÈNE XII : MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN

Eh bien, monsieur! je m'apprends (1), comme vous voyez.

MONCADE

Tu fais des merveilles!

PASQUIN

Tout franc, monsieur, si vous n'aviez été secondé, notre barque était renversée. En vérité, quelque peine que vous ait donnée cette aventure, je ne suis point fâché qu'elle soit arrivée; car je ne doute point qu'après une alarme si chaude, vous ne preniez une ferme résolution de ne plus retomber dans de pareilles fautes.

MONCADE, *regardant sa montre.*

Quelle heure est-il? Comment diable! à quatre heures Dorise m'attend dans l'île (2).

PASQUIN

Monsieur!...

MONCADE, *l'interrompant.*

Tais-toi.

PASQUIN, *à part.*

Ah! quel homme!... (*A Moncade.*) Vous suivrai-je?

MONCADE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Non... (*Revenant.*) J'oubliais... (*Tirant de sa poche un billet, et le donnant à Pasquin.*) Porte ce billet à la comtesse Dorvoir.

PASQUIN, *prenant le billet.*

A la comtesse Dorvoir?... Il y a quinze mois que vous ne l'avez vue.

MONCADE

Va, te dis-je.

PASQUIN, *à part.*

Quelle diable d'imagination (3)!... Ah! ah! elle a vendu une terre depuis huit jours... J'y vais... (*A Moncade.*) Mais où vous trouverai-je?

(1) *Je m'apprends* : je fais des progrès.

(2) *L'île*, l'île Saint-Louis, à Paris, était alors un quartier aristocratique et élégant.

(3) *Imagination* : fantaisie.

MONCADE

Chez Bélise, où je dois être précisément à cinq heures, ne sais-tu pas? Ne te fais pas attendre au moins, car je n'y serai pas longtemps.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII : PASQUIN.

Allez, allez, nous sommes d'ordre; et, à force d'ordre, à la fin, tout n'ira rien qui vaille... Que maudite soit la première guenon qui le mit en réputation! car, enfin, qu'a-t-il donc de si merveilleux? N'ai-je pas un nez, des yeux, un corps à peu près comme lui? C'est le hasard tout pur qui conduit toutes ces choses; il ne faut d'abord que faire un peu de bruit, et tout vous réussit... Madame la marquise est amoureuse d'un tel. Cela se dit: elle passe pour connaisseuse; toutes les dames galantes veulent savoir si elle a raison. Toutes s'empressent à lui plaire, l'une par un véritable entêtement, l'autre par jalousie de sa beauté; celle-ci, pour se venger d'un amant qui l'aura quittée, celle-là, pour réveiller les ardeurs d'un amant languissant; et nous enfin pour suivre la mode, car il y a de la mode, oui, en ceci comme en autre chose... Mais allons l'attendre; pourvu que je n'aide à tromper que six personnes dans le reste du jour, j'en serai quitte à bon marché.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : LÉONOR, ÉRASTE, MARTON.

ÉRASTE, à Léonor.

Ma sœur, j'ai vu Damis, comme vous me l'avez conseillé. Je me suis gardé de lui parler de l'attachement que Lucinde sa nièce a pour Moncade: sans doute il est instruit de ce qui se passe et je n'ai pas cru qu'il fût honnête d'aigrir encore un homme qui me paraît au désespoir; outre que ce sont de mauvaises manières pour gagner le cœur des gens que l'on estime. Mais, ma sœur, je crois que le hasard aura fait tout ce que nous espérons. En

deux mots, Araminte, que je viens de rencontrer, m'a assuré qu'elle venait de désabuser Lucinde ; qu'elle lui avait remis entre les mains une lettre de Moncade.

LÉONOR

Une lettre de Moncade écrite à Araminte ?

ÉRASTE

Oui, vous dis-je.

MARTON

Ah ! madame, que j'en suis aise ! Nous allons voir, par ma foi, le maître et le valet bien penauds. Ce petit freluquet de Moncade, avec ses airs impertinents ! et ce maraud de Pasquin, qui commençait à faire comme lui. Mais écoutez, au moins, ne vous y trompez pas ; cimentez la chose comme il faut. Si vous leur donnez le temps de se raccomoder...

LÉONOR

Ah ! je ne saurais croire, après ce que j'entends, que Lucinde ait le cœur assez lâche...

MARTON

Mon Dieu ! Lucinde aime, Lucinde est crédule, et Moncade est un scélérat fort aimable. Défiez-vous de tout. Prenez-la dans l'emportement, ou vous ne tiendrez rien. Mais, pour moi, j'ai de la peine à ajouter foi aux choses que vous me dites, et je n'ai, ce me semble, remarqué aucune altération dans son visage.

ÉRASTE

Elle étouffe sans doute son ressentiment. Je tiens la chose d'Araminte.

LÉONOR

Allez donc, mon frère, allez la trouver : examinez la situation de son âme ; profitez d'un moment si favorable, et, quelque chose enfin qui arrive, soyez sûr que nous tendrons tant de pièges à Moncade, qu'à la fin nous ferons ouvrir les yeux à Lucinde.

ÉRASTE

Ah ! ma sœur, il est temps que vous le fassiez ; car, en vérité, je me meurs : cette préférence injuste m'assassine, et je crois que je souffrirais moins si Moncade ne la trompait pas.

MARTON

A quoi vous amusez-vous ? Vous nous dites ici les plus belles

choses du monde ; quand vous serez devant elle, vous ne pourrez desserrer les dents. Si vous voyiez Moncade auprès de ma maîtresse, il ne déparle point, quand il devrait cent fois lui répéter les mêmes choses.

ÉRASTE

Il est heureux, Marton !

MARTON

Allez le devenir, si vous pouvez.

(Eraste sort.)

SCÈNE II : LÉONOR, MARTON.

LÉONOR

Mais, Marton, plus je songe à ce que vient de me dire mon frère, et moins j'y trouve d'apparence.

MARTON

Je n'y comprends rien non plus que vous. Moncade était fort gai lorsqu'il est sorti ; Lucinde n'était point triste : il y a du malentendu en tout ceci, ou Moncade aura joué quelque tour de son métier.

LÉONOR

Qu'aura-t-il pu lui dire contre une preuve si forte ?

MARTON

Par ma foi, je n'en sais rien. Que vous dirais-je ? Il ouvre de grands yeux, il soupire, il menace, il pleure, il se jette à genoux, se promène à grands pas, casse une chaise, déchire une manchette s'arrache des cheveux, ronge ses ongles, et à la fin il a raison.

LÉONOR

Voilà de belles manières de se justifier !

MARTON

Mais, par ma foi, madame, n'était que je lui ai déjà vu jouer mille fois le même rôle, je ne saurais qu'en dire. Il m'a fait pleurer, moi, dans les commencements ; mais à présent je suis aguerrie. Mais vous, madame, qui parlez, si vous avez tant d'envie de servir votre frère, qui le peut mieux que vous ? car enfin je ne suis pas aveugle : je m'aperçois depuis assez longtemps que Moncade vous lorgne ; et, parce que je voyais que vous répondiez

assez bien à toutes ses minauderies, je croyais que vous ne manquiez pas de vous prévaloir de sa passion pour détromper Lucinde.

LÉONOR

Vous avez de bons yeux, Marton ! Eh bien, puisque vous l'avez découvert, je veux bien vous en faire la confidence : c'est à quoi je songe tous les jours ; mais c'était le dernier remède dont je voulais me servir, parce que je le trouvais le plus honteux.

MARTON

Allez, madame, rien n'est honteux pour punir un scélérat.

LÉONOR

Mais j'ai peur qu'il ne se défie de moi.

MARTON

Bon ! lui ? il se défierait de vous si vous lui disiez que vous le haïssez. Il est si prévenu de son mérite, qu'il croit qu'on est forcé de l'aimer dès qu'on le voit. (*Entendant arriver quelqu'un.*) J'entends quelqu'un. C'est peut-être lui : il donnera dans tous les panneaux que vous lui tendrez.

LÉONOR

Il est plus fin que tu ne crois.

MARTON

S'il ne faisait point de sottises, il n'aurait pas besoin de finesses : c'est à vous de l'embourber si bien, que rien ne soit assez fort pour le dégager.

LÉONOR

Laisse-moi faire.

(*Marton sort.*)

SCÈNE III : MONCADE, LÉONOR

MONCADE, *avec un feint embarras.*

Je ne sais ce que je dois faire, madame.

LÉONOR

Il faudrait lire dans votre pensée pour vous donner conseil.

MONCADE

Dois-je rester, madame, et m'exposer au plus grand péril que j'aie couru de ma vie?

LÉONOR

Cette énigme est assez difficile à développer ; mais je ne vois point quel péril vous courez à demeurer ici.

MONCADE

Ah ! madame, que mes yeux m'ont mal servi ! que mes soupirs se sont mal expliqués ! Quoi ! toutes mes actions n'ont pu se faire entendre ?

LÉONOR

Je n'ai remarqué en vous que ce que vous prodiguez aisément à tout le monde.

MONCADE

Ah, madame ! si je n'ai conservé que des airs honnêtes pour les autres, bien différents toutefois de ceux que j'ai pour vous, vous devez m'en tenir compte : je ne l'ai fait que pour mieux cacher mon amour.

LÉONOR

Ah, Moncade, songez-vous bien à ce que vous me dites ?

MONCADE

Oui, madame, j'y ai songé. Je sais tout ce que je hasarde : je sais que je perds Lucinde pour jamais si vous abusez du sincère aveu que je vous fais ; mais je sais que je ne pouvais plus vivre et vous cacher ma tendresse.

LÉONOR

Je vous vois de trop près pour croire vos discours sincères.

MONCADE

Eh ! que vous disent-ils, madame, qui ne doit vous assurer de la plus forte passion qu'on ait jamais sentie ?

LÉONOR

Ne jurez-vous pas tous les jours à Lucinde la même chose ?

MONCADE

Jugez par ses reproches continuels de l'amour que je sens pour elle.

LÉONOR

Mais vous la trompez donc?

MONCADE

Eh, madame! ne savez-vous pas vous-même comment la chose s'est faite? Ne vous a-t-on point dit que mon oncle m'ordonna de m'attacher à elle, et que les grands biens dont elle est pourvue lui firent entrer ce projet dans la tête? Je n'avais pour lors aucun engagement; je consentis à tout ce qu'on voulut... Mais je vous vis, madame, et l'intérêt de mon amour me ferait, sans balancer, négliger une fortune bien plus considérable.

LÉONOR

Ah, Moncade! je ne sais si tout ce que vous me dites est vrai; mais je sens bien que je voudrais, du moins...

MONCADE, *l'interrompant et se jetant à ses pieds.*

Ah, madame! souffrez, je vous prie, que je me jette à vos genoux, et que je vous conjure au nom de la tendresse la plus vive, d'une passion qui ne finira jamais, de me mettre à l'épreuve la plus forte que vous puissiez imaginer. Voulez-vous les lettres de Lucinde? je vous les abandonne. Voulez-vous que je ne la voie jamais? j'y consens. Voulez-vous qu'à vos yeux je brise son portrait? je le ferai... Il n'est rien que je ne sacrifie : commandez.

LÉONOR

Je voudrais ne vous avoir jamais parlé.

MONCADE

Que ne vous ai-je offert mes premiers vœux ! je serais encore fidèle.

LÉONOR

Mais, Moncade, que me demandez-vous?

MONCADE

Que vous m'aimiez, que vous le pensiez, et que vous me le disiez sans cesse.

LÉONOR

Vous me trahirez?

MONCADE

Non, madame, jamais.

LÉONOR

Me le signerez-vous?

MONCADE

De mon sang, s'il le faut.

LÉONOR

Vous n'aimez point Lucinde ; vous vivrez éternellement pour moi ; vous me le promettez, et votre main est prête, dites-vous, à m'en signer l'aveu?

MONCADE

A l'instant même : commandez.

LÉONOR

N'oubliez donc rien, Moncade, de tout ce qui peut me confirmer vos serments.

MONCADE

Je vais vous le porter, madame ; pourvu qu'à votre tour, vous me donniez des marques d'une tendresse véritable.

LÉONOR

Vous serez content.

MONCADE

C'est assez.

LÉONOR

Je vous attends.

(Moncade sort.)

SCÈNE IV : LÉONOR, MARTON.

MARTON

Eh bien, madame?

LÉONOR

Tout va le mieux du monde... Et mon frère, que fait-il?

MARTON, *voyant paraître Eraste avec Lucinde.*

Pas grand'chose, madame... Le voici.

SCÈNE V : ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, MARTON.

ÉRASTE, à *Lucinde*.

Quoi, madame ! rien ne peut vous désabuser ?

LUCINDE

Allez, Éraste, j'en sais là-dessus plus que vous tous ; cela est comme je vous l'ai dit.

LÉONOR

Comment donc ?

ÉRASTE

La lettre qu'Araminte a rendue à madame (*montrant Lucinde*) était une lettre écrite pour elle.

LUCINDE, à *Léonor*.

Cela est ainsi.

ÉRASTE, à *Léonor*.

Araminte, par des raisons que l'on ne veut point expliquer, s'est servie du hasard qui la lui a fait trouver pour nuire à Moncade.

LÉONOR

Eh bien, mon frère, la chose est douteuse : madame aime Moncade ; elle prend son parti : que trouvez-vous là d'extraordinaire ?

LUCINDE

La chose n'est point douteuse, madame : il y a des circonstances qui m'assurent de la vérité.

LÉONOR, à *Eraste*.

Madame a raison. Montrez-lui qu'on la trompe, sans que Moncade puisse le nier, alors...

LUCINDE, *l'interrompant*.

Ah ! je vous réponds que si vous pouviez en venir à bout, je ne le verrais de ma vie.

ÉRASTE

Mais, madame, que faut-il donc davantage ?

LÉONOR

Oh, mon frère! que vous êtes étrange!... (*Lui montrant une chambre voisine.*) Entrez dans cette chambre, je veux vous parler.

ÉRASTE

Mais.....

LÉONOR, *l'interrompant.*

Je veux vous parler, vous dis-je, suivez-moi.

(*Elle sort avec Eraste.*)

SCÈNE VI : LUCINDE, MARTON, MONCADE.

LUCINDE

Ah! j'en vois plus que je n'en veux voir. On veut chasser Moncade de mon cœur ; on prend des moyens pour le faire qui ne réussiront point.

MARTON

Pour cela, madame, on a tort. Pour moi, je suis à présent de son côté. Il vous dit qu'il vous aime, pourquoi ne le pas croire? On le soupçonne mal à propos. On dit qu'il vous trompe, toute la terre le croit : qu'importe? Vous êtes la partie intéressée ; une fois qu'il vous fait entendre ce qu'il lui plaît, cela suffit. A-t-il à rendre compte de ses actions à d'autres?

LUCINDE

Mon Dieu, Marton, j'entends ce langage-là ; mais surtout soyez persuadée que je ne suis pas dupe, et que j'aurais des yeux, comme une autre, dans une affaire qui ne regarde que moi.

MARTON

Moi, madame, je vous parle sérieusement : ce garçon-là vous aime terriblement !

(*Elle sort.*)

MONCADE

Tenez, madame, voilà...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Que tenez-vous là? Que voulez-vous faire de ce billet?

MONCADE

Je venais vous l'apporter, madame.

LUCINDE

Que je le voie?

MONCADE

Il faut, s'il vous plaît, que je vous dise auparavant les raisons qui me l'ont fait écrire.

LUCINDE

Je vous écoute.

MONCADE.

Il faut que vous m'aidiez, s'il vous plaît, dans cette affaire.

LUCINDE

Dites donc vite.

MONCADE

Madame, je n'ai pu souffrir plus longtemps tous les discours méprisants qu'on tient de vous et de moi dans le monde. Je sais que Léonor ne s'y épargne pas. J'ai résolu de les faire finir, et je n'ai trouvé d'autre moyen pour y réussir que de feindre d'avoir de l'amour pour elle.

LUCINDE

Comment?

MONCADE

Écoutez, madame, voici bien le meilleur : dès la première entrevue, j'ai si bien avancé mes affaires, que nous en sommes venus aux conditions.

LUCINDE

Que dites-vous?

MONCADE

Ecoutez le reste, je vous prie. Elle a exigé de moi une promesse, que je n'aimerais jamais qu'elle, et m'a même engagé à y mettre que je ne vous avais jamais aimée.

LUCINDE

Vous avez pu l'écrire?

MONCADE

Pardonnez-le-moi ; tout m'a paru permis pour vous venger.

LUCINDE

Et qui m'assurera que cette feinte ne cache point une vérité?

MONCADE

Tout, madame, et surtout le soin que j'ai pris de ne lui point remettre ce papier entre les mains, sans vous l'avoir montré.

LUCINDE

Ah, Moncade ! je ne pourrai jamais m'accoutumer à cette feinte.

MONCADE

Ah, madame ! je vous prie, que j'aie une lettre de Léonor entre mes mains.

LUCINDE

Montrez-moi ce papier.

MONCADE.

Madame, j'entends Léonor ; contraignez-vous, je vous prie.

LUCINDE.

J'aurai bien de la peine.

MONCADE.

Il le faut.

SCÈNE VII : LÉONOR, LUCINDE, MONCADE.

LUCINDE, à Léonor.

D'où venez-vous donc, madame ?

LÉONOR

Madame, je viens d'entretenir mon frère sur une affaire qui vous regarde.

MONCADE, *donnant son billet à Léonor.*

Madame, en voilà plus que vous ne m'en avez demandé. (*Léonor prend le billet et le lit tout bas, après quoi elle le donne à Lucinde.*) Madame, que faites-vous ?

LÉONOR

Moncade, ne soyez pas surpris si, après avoir trompé tant de fois, on vous trompe à votre tour. Je ne vous aime point, et n'en ai point la moindre envie ; mais je n'ai pu souffrir que vous vous soyez joué plus longtemps d'une personne qui ne méritait pas qu'on la jouât ; d'ailleurs l'intérêt de mon frère m'a engagé à

tout ceci. Je vais donc découvrir votre perfidie. Vous êtes bien fait, vous êtes jeune, vous avez de l'esprit ; mêlez à tout cela un peu de sincérité, et par la suite j'espère que vous me remercirez de l'avis que vous je donne. (*A Lucinde.*) Lisez, madame.

LUCINDE

Moncade! (*Elle lit bas le billet.*)

LÉONOR, *après que Lucinde a lu.*

Eh bien! que dites-vous?

LUCINDE

Que je suis ravie, madame, de connaître votre bonne foi, et d'être persuadée que vous n'avez pas voulu me trahir.

LÉONOR

Vous reverrez Moncade?

LUCINDE

Oui, madame.

LÉONOR

Vous l'aimerez?

LUCINDE

Plus que je n'ai fait de ma vie.

LÉONOR

Il faut donc ne vous voir jamais. (*Elle sort.*)

LUCINDE

Moncade, je vous laisse... (*D'un ton qui marque de la colère.*) Je ne veux point la laisser plus longtemps dans l'erreur où elle est.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII : MONCADE.

Que veut dire ceci? Lucinde ne me paraît plus trop désabusée : l'inquiétude où elle était en me quittant, ses yeux qui n'ont pu se contraindre, quelques soupirs qu'elle n'a pu retenir, toutes ces choses ne m'annoncent rien de bon. Ma surprise, à son abord, sans doute m'avait trahi : qu'y faire? Ma foi, tant pis pour elle ; je prends toutes les précautions qu'il faut prendre pour lui épargner des chagrins ; elle veut s'en donner, j'y consens. Pour moi,

je n'ai rien à me reprocher. Le détour dont je me suis servi, s'il n'est point vrai, du moins me paraît vraisemblable, et elle doit toujours me compter pour quelque chose les soins que je me suis donnés de la vouloir tromper.

SCÈNE IX : ÉRASTE, MONCADE.

ÉRASTE

Ah, mon cher Moncade, que je suis ravi !

MONCADE

Eh ! de quoi, Éraste ?

ÉRASTE.

De ce que l'on vient de me dire.

MONCADE

Eh ! que vous a-t-on dit ?

ÉRASTE

Que vous aimez ma sœur.

MONCADE

Cela est vrai.

ÉRASTE

Oh, bien ! je viens vous assurer qu'il ne tiendra qu'à vous que nous ne soyons bientôt heureux tous deux.

MONCADE

Eh ! comment ?

ÉRASTE

Je vous promets, si vous voulez, d'employer tout le crédit que j'ai sur elle, pour la faire consentir à vous épouser.

MONCADE

Je ne veux point me marier.

ÉRASTE

Comment donc ?

MONCADE

Cela est ainsi.

ÉRASTE

Ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez ma sœur ?

MONCADE

J'en demeure d'accord.

ÉRASTE

Eh ! que prétendiez-vous en l'aimant ?

MONCADE

L'aimer.

ÉRASTE

Moncade!...

MONCADE

Éraste!....

ÉRASTE

Vous n'y songez pas ?

MONCADE

Pardonnez-moi.

ÉRASTE

Vous aimiez ma sœur, et ne songiez point à l'épouser ?

MONCADE

Épouse-t-on toutes celles qu'on aime ?

ÉRASTE

Il y a de certaines gens qu'on ferait mieux de ne pas aimer, avec de pareils sentiments.

MONCADE

C'est ce que je voulais voir.

ÉRASTE

Vous perdez le sens.

MONCADE

Je ne vois pas que c'en soit une bonne marque, de ne vouloir point se marier.

ÉRASTE

Adieu, Moncade, vous ne serez peut-être pas toujours ni si habile ni si heureux.

(*Il sort.*)

MONCADE

Nous verrons. Parbleu, cela est plaisant. Dans un autre temps j'eusse peut-être accepté le parti ; mais après le tour que sa sœur vient de me jouer...

SCÈNE X : MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN

Vraiment, vous êtes fort exact ! je viens de chez Bélise !...

MONCADE, *l'interrompant.*

Paix !

PASQUIN

J'ai appris là dedans aussi...

MONCADE, *l'interrompant.*

Paix !

PASQUIN

J'ai passé pour votre écharpe...

MONCADE, *l'interrompant.*

Tais-toi.

PASQUIN

Pour votre justaucorps....

MONCADE, *l'interrompant.*

Te tairas-tu ?

PASQUIN, *à part.*

Ouais !

MONCADE

Pasquin ?

PASQUIN

Monsieur ?

MONCADE

Donne-moi le miroir. (*Pasquin va et vient sans cesse d'un de ces objets demandés à l'autre, et ne peut s'arrêter à aucun.*) Écoute... Ma tabatière... Attends... Approche ce fauteuil. Eh ! mon écritoire... Non... donne-moi un peigne... Allons donc ! te dépêcheras-tu ?

PASQUIN

Dites-moi donc auparavant ce que voulez?

MONCADE

Je ne sais. Je veux m'asseoir. (*A part.*) Madame Léonor, madame Léonor, vous m'avez joué un tour !...

SCÈNE XI : MONCADE, MARTON, PASQUIN.

MARTON *à Moncade.*

Madame demande si vous souperez ici?

MONCADE

Pourquoi cela, Marton?

MARTON

C'est que si vous n'y soupiez pas, elle irait souper en ville.

MONCADE

Je ne veux point la contraindre, Marton.

MARTON

Eh! vous ne la contraindrez pas, pourvu que vous y soyez. Y souperez-vous, ou non?

MONCADE

J'y souperai, si cela lui fait plaisir.

MARTON

Je vais le dire à madame.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XII : MONCADE, PASQUIN.

MONCADE

Sais-tu tout ce qui s'est passé?

PASQUIN

Vraiment on ne parle pas d'autre chose là dedans.

MONCADE

Mais Lucinde est donc persuadée que la chose est comme je la lui ai voulu faire entendre?

PASQUIN

Apparemment, puisqu'elle envoie savoir si vous souperez avec elle.

MONCADE

Par ma foi, cela est trop plaisant.

PASQUIN

Oh ! oui, cela est bien drôle : vous n'avez qu'à continuer.

MONCADE

Oh ! assurément, elle ne se doute de rien : ce qu'elle vient de m'envoyer dire me le confirme assez... Mais achève : que voulais-tu tantôt me dire de Bélise ?

PASQUIN

Je voulais vous dire qu'elle ne veut jamais vous voir ; qu'elle vous a nommé à tous moments un homme sans foi, sans honneur, médisant, indiscret, traître, scélérat, infidèle!...

MONCADE, *l'interrompant.*

Eh ! que dis-tu ?

PASQUIN

Je ne dis rien, monsieur ; c'est Bélise... (*Tirant de sa poche une paire de gants, et les lui présentant.*) Elle m'a donné pourtant cette paire de gants pour vous obliger à y aller... (*Voyant paraître le petit chevalier.*) Et tenez, voilà son neveu qui vient vous quérir, sans doute.

SCÈNE XIII : LE PETIT CHEVALIER,
MONCADE, PASQUIN.

LE PETIT CHEVALIER, *d Moncade.*

Eh ! bonjour, mon ami.

MONCADE

Eh ! bonjour, mon enfant, Ou vas-tu ?

LE PETIT CHEVALIER

Je viens vous voir... En êtes-vous fâché ?

MONCADE

Non, dà!... Tiens-toi donc.

LE PETIT CHEVALIER

Je veux vous baiser.

MONCADE, *l'embrassant.*

Voilà qui est fait.

LE PETIT CHEVALIER, *l'embrassant une seconde fois.*

Et pour ma tante, n'aurai-je rien?

MONCADE, *se retirant.*

Eh bien ! en est-ce assez?... Fi donc ! petit fripon ! tu gâtes ma perruque.

LE PETIT CHEVALIER

Oui, cela est vrai ; je lui fait un grand bobo !... (*A Pasquin.*)
Eh ! bonjour, Pasquin... (*Allant présenter la main à Pasquin.*)
touche-là.

PASQUIN, *lui touchant la main.*

Voilà qui est fait.

MONCADE

Donne-lui un siège.

LE PETIT CHEVALIER

Non ; je ne saurais demeurer assis.

PASQUIN, *à Moncade.*

Ne faut-il pas qu'il croisse?

MONCADE, *au petit chevalier.*

Viens ici.

LE PETIT CHEVALIER, *en jetant la perruque de Moncade à terre.*

Eh bien?

MONCADE

Fi ! que cela est vilain de faire l'enfant comme cela ! N'est-il pas temps de devenir sage?

LE PETIT CHEVALIER

Et vous qui êtes plus grand que moi, ma tante dit que vous ne l'êtes pas trop.

MONCADE

Votre tante est folle... Est-ce elle qui vous a envoyé ici?

LE PETIT CHEVALIER.

Elle a gagé contre moi un demi-louis, oui, que je n'oserais pas venir voir si vous étiez chez vous.

MONCADE

Tu as gagé?

LE PETIT CHEVALIER

Assurément.

PASQUIN, *à part.*

La peste! qu'il en sait! Le petit compère a de qui tenir.

MONCADE, *au petit chevalier, en lui touchant le nez.*

Qu'as-tu là?

LE PETIT CHEVALIER

Où?

MONCADE, *lui faisant prendre du tabac.*

Là.

LE PETIT CHEVALIER

Ah! Fi!... Peste soit du vilain avec son tabac!... Tenez vous verrez si je ne le dis pas à ma tante.

MONCADE

Te tairas-tu?

LE PETIT CHEVALIER.

Pourquoi me faites-vous prendre du tabac, aussi?

MONCADE

Paix donc!

LE PETIT CHEVALIER

Si je ne vous fais pas gronder par ma tante!

MONCADE, *l'interrompant.*

Petit pendard!

LE PETIT CHEVALIER

Patience! vous appelez ma tante folle!...

MONCADE, *à Pasquin.*

Pasquin!

PASQUIN

Monsieur?

LE PETIT CHEVALIER

Quand ma tante saura...

MONCADE, à *Pasquin*.

Ferme-lui la bouche. Il crie comme un petit démon.

LE PETIT CHEVALIER

Je dirai tout cela à ma tante.

PASQUIN

Encore?

MONCADE

Amène-le-moi... (*Pasquin rapproche le petit chevalier de Moncade.*) Mon pauvre petit homme, je t'en prie, ne fais point tant de bruit.

LE PETIT CHEVALIER

Voyez un peu, avec son tabac!

MONCADE

Eh bien! je ne t'en donnerai plus.

LE PETIT CHEVALIER

Si vous ne m'aviez point fait cela, je vous aurais dit quelque chose.

MONCADE

Et quoi?

LE PETIT CHEVALIER

Non, vous ne le saurez pas.

MONCADE

Je t'en prie.

LE PETIT CHEVALIER

Non.

MONCADE

Mon petit cœur!

LE PETIT CHEVALIER

Non.

MONCADE

Eh! le petit animal qui ne voit pas qu'on se moque de lui, et que je sais tout ce qu'il me veut dire.

LE PETIT CHEVALIER

Oui? savez-vous que ma tante m'a dit de venir ici, et de vous amener chez elle, et qu'elle m'a dit encore de faire comme si cela fût venu de moi? Mais à cause de votre tabac, vous n'en saurez rien... Je savais bien, moi, que je vous punirais!

MONCADE

Et moi, je ne veux plus vous écouter.

LE PETIT CHEVALIER

Et moi, je ne veux plus vous rien dire, aussi.

PASQUIN, *à part.*

Le bon petit Mercure!

MONCADE

Mes porteurs sont-ils là-bas?

PASQUIN

Oui, monsieur.

MONCADE

Suis-moi.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ÉRASTE, LÉONOR, MARTON.

MARTON, *à Eraste.*

Allez, allez, ne craignez plus rien ; Lucinde commence à ouvrir les yeux : notre homme sera bientôt pris, je vous en réponds.

ÉRASTE

Je crains plus que jamais.

LÉONOR, *à Marton.*

Franchement, j'ai de la peine à me persuader que ce que tu as imaginé réussisse ; tout ce qui s'est passé le rendra peut-être sage.

MARTON

Lui? cela le rendra cent fois plus fou, je vous en réponds. Vous vous connaissez bien mal en caractères! Il compte, à l'heure que je vous parle, qu'il ferait accroire à Lucinde que ce qui est blanc est noir. L'expérience qu'il en a ne servira qu'à le rendre plus téméraire. Vous verrez si je ne me connais pas bien en gens.

ÉRASTE

Si tu peux me rendre heureux par ton adresse, crois que...

MARTON, *l'interrompant.*

Tenez, ne m'ayez point d'obligation de tout ce que j'entreprends; je le fais parce que je veux bien le faire; c'est une pente naturelle qui me porte à desservir tous ces petits animaux-là, dont tout le mérite n'est presque toujours que dans de certaines manières affectées qui font mal au cœur : un regard languissant, un sucement de lèvres, tirer son bas, peigner sa perruque et répondre par un soupir aux choses qu'ils n'ont pas seulement écoutées. Ah! que si toutes les femmes étaient de mon goût... J'enrage quand je songe à cela; car il est vrai qu'ils font désertir tous les jours de bien plus honnêtes gens qu'eux. Eh! pourquoi? je n'en sais rien. Un diable de jargon qu'ils ont entre eux, qui me fait mourir; des serments, cent minauderies... Ah! fi! n'en parlons plus; cela me mettrait en colère tout de bon.

ÉRASTE

Ton homme est-il averti?

MARTON

Il est instruit de ce qu'il faut faire.

LÉONOR

N'est-il point homme à se laisser gagner par de l'argent?

MARTON

Oh! de cela je ne puis rien vous dire. Je ne sais si la médiocrité de ses richesses et le désir naturel que les hommes ont d'en acquérir ne l'emporteront point sur une probité mal éprouvée. Mais il y a un remède à cela : promettez-lui de le récompenser, en cas seulement que l'affaire aille bien, et vous verrez qu'il en fera la sienne.

ÉRASTE

Oh! de cela, Marton, il peut bien s'assurer. Où est-il?

MARTON

Il attend dans le Palais-Royal qu'on l'envoie chercher.

ÉRASTE

J'y vais moi-même.

MARTON

Vous ferez bien.

(Eraste sort.)

SCÈNE II : LÉONOR, MARTON.

LÉONOR

Je ne te le cèle pas, Marton, que pour un autre que pour mon frère, je n'entrerais point dans ceci ; je n'aime point à faire du mal.

MARTON

Vous n'étiez pas si scrupuleuse ce matin.

LÉONOR

Je te l'avoue, et j'en ignore la cause.

MARTON

Je le sais bien, moi.

LÉONOR

Eh quoi ?

MARTON

Voulez-vous que je vous le dise ?

LÉONOR

Oui.

MARTON

C'est depuis qu'il vous a dit qu'il vous aimait.

LÉONOR

Moi, je t'avoue que, si son cœur répondait à ses manières ..

MARTON, *l'interrompant.*

Déjà plus de la moitié du chemin est faite. Par ma foi, je croyais parler à une personne raisonnable ; mais je vois bien...

LÉONOR, *l'interrompant à son tour.*

Comme tu prends les choses !

MARTON

Eh ! mon Dieu, j'entends ce langage-là : le cœur fait comme les manières (1). Tenez, voilà du jargon dont je vous parlais tantôt.

LÉONOR

Que tu es folle !

MARTON

Je ne suis point folle ; je m'y connais.

SCÈNE III : LUCINDE, MARTON, LÉONOR.

LUCINDE, *à Léonor.*

Eh bien ! madame, enfin, me voilà rendue et sur le point d'être désabusée. Hélas ! où est le temps que l'on m'aurait désobligée de me montrer Moncade infidèle ?

MARTON

Le temps était encore ce matin.

LUCINDE

Non, non, Marton, ne vous abusez point : il y a plus d'un jour que je me défie de Moncade ; mais se détache-t-on si aisément ?

LÉONOR

Écoutez, madame : pour moi, je ne vous dis plus rien ; une erreur qui plaît nous contente ; un autre état vous semblera plus rude. Je ne veux point empoisonner le repos de votre vie.

LUCINDE

Non, non, madame, non ; achevons, il est temps. Je ne me trouverais peut-être de ma vie dans les sentiments où je suis, et je suis lasse d'être plainte.

MARTON

Ah ! voilà qui va bien. Voilà une femme, cela ! Courage, madame !

LUCINDE

Je crois qu'il est chez Bélise (2). Si j'y envoyais ?

(1) C'est-à-dire : le cœur répond aux avances qu'on lui fait.

(2) L'édition originale de 1686 intercale ici : *j'ai entendu son petit neveu.*

MARTON

A quoi cela serait-il bon ? Ils ne vous le diront point, et vous les rendrez plus heureux qu'ils ne sont.

LUCINDE

Fais donc tout ce que tu voudras.

MARTON

Je ne ferai que ce que j'ai dit. (*Voyant paraître Ergaste.*) Voilà Ergaste bien à propos : c'est l'homme dont je vous avais parlé.

SCÈNE IV : LÉONOR, ERGASTE, LUCINDE, MARTON.

LUCINDE, à *Ergaste*.

Marton ne vous a-t-elle pas dit tout ce qu'il fallait faire ?

ERGASTE

Ne vous mettez en peine de rien, madame.

MARTON

Avez-vous quelque camarade vigoureux avec vous ?

ERGASTE

J'ai tout ce qu'il me faut.

LUCINDE

Ne lui faites point de mal, au moins.

ERGASTE

Ce n'est pas ma pensée.

LÉONOR, à *part*.

En vérité, elle me fait pitié. (*A Lucinde.*) Madame, encore une fois, ne poussons pas la chose plus avant ; vous en aurez du déplaisir.

LUCINDE

Non, madame, vous dis-je ; quand j'en devrais mourir.

MARTON, *entendant venir quelqu'un*.

J'entends quelqu'un sur le petit degré : retirez-vous. C'est peut-être Moncade. Eh ! vite, il ne faut pas qu'il voie Ergaste.

(*Lucinde, Léonor et Ergaste sortent.*)

SCÈNE V : PASQUIN, MARTON.

PASQUIN

Marton, n'as-tu pas vu mon maître?

MARTON

Eh! bonne bête, tu sais mieux où il est que moi.

PASQUIN

Non, je me donne au diable!

MARTON

Je viens d'entendre ses porteurs.

PASQUIN

Il est vrai ; mais c'était moi qu'ils portaient.

MARTON

Toi, en chaise?

PASQUIN

Va, va, j'en vois tous les jours en carrosse, qui ont couru longtemps après avant de l'attraper.

MARTON

Mais pourquoi en chaise? Es-tu malade?

PASQUIN

Moi? non. Je voulais leur faire gagner leur argent. J'ai perdu mon maître à l'Opéra ; je ne sais ce qu'il est devenu. Je croyais que quelqu'un de ses amis l'avait ramené ici.

MARTON, *entendant du bruit, et s'en allant*

Tiens, je l'entends ; c'est lui assurément. Adieu.

PASQUIN

Adieu, ma princesse. Le joli terme! voilà ce que c'est que de servir des maîtres spirituels, on apprend toujours quelque chose. Ma princesse, ma belle dame, mon petit ange, ma reine, ma petite!... Ces mots assaisonnés de quelques soupirs, il n'en faut guère davantage pour tourner la cervelle à plusieurs dames de ma connaissance..

SCÈNE VI : MONCADE, PASQUIN.

MONCADE, *riant*.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

PASQUIN

Qu'avez-vous donc à rire?

MONCADE, *riant encore.*

Ah! ah! ah! ah!

PASQUIN

Dites-moi donc ce que c'est, afin que j'en rie aussi.

MONCADE

J'étais à l'Opéra, comme tu sais (1).

PASQUIN

Vraiment, oui, vous y étiez. A qui diable en vouliez-vous. Parterre, théâtre, amphithéâtre (2), loges hautes et basses, il n'y a point d'endroit où vous n'ayez été.

MONCADE

Ne m'as-tu pas vu dans une de ces coulisses?

PASQUIN

Vraiment oui, je vous y ai vu, et j'ai vu l'heure que le parterre allait vous siffler. On ne siffle encore que les mauvais acteurs ; si vous continuez, vous amèneriez la mode de siffler les spectateurs, les ridicules, s'entend. Quelles diables de contorsions, faisiez-vous, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre?

MONCADE

Je faisais des mines à une femme d'une seconde loge, que je croyais connaître.

PASQUIN

Appelez-vous cela faire des mines? Ah! du moins, je ne suis plus si fâché, je sais à présent faire des mines. Se déhancher, secouer la tête, baiser le bout de son gant bien tendrement, cela s'appelle faire des mines, n'est-ce pas? Eh bien! répondait-on à ces mines?

MONCADE

Si bien, que je suis monté dans la loge où elle était, où je n'ai demeuré qu'un moment avec elle, à cause d'un jaloux qui perçait le parterre pour nous venir trouver. Nous ne l'avons pas attendu, et, d'une autre loge où nous nous sommes mis, nous

(1) Les spectacles commençaient alors vers quatre heures. On pouvait donc être de retour avant la nuit.

(2) *Parterre* : on y était debout et on y circulait.

Théâtre : c'étaient les banquettes placées sur la scène.

Amphithéâtre : balcon surélevé en arrière du parterre.

l'avons vu quereller une femme qui s'était mise à la place de celle avec qui j'étais ; je crois même qu'il lui a donné quelques coups de poing. Enfin, cela a causé une telle rumeur que l'opéra a cessé. Le parterre et les loges se sont tournés de leur côté. Nous n'avons point voulu attendre la fin de l'aventure ; je l'ai ramenée chez elle. Ne trouves-tu pas cela plaisant ?

PASQUIN

Point du tout. De tout cela je n'aime que les mines. Je veux étudier sous vous : vous me paraissez expert en ce métier.

MONCADE

Moi ? je ne suis encore qu'un écolier. Je t'en veux faire remarquer un à l'Opéra devant lequel il faut mettre pavillon bas (1).

PASQUIN

N'en est-ce pas un... là... qui fait toujours le doucereux, qui croit que toutes les dames sont amoureuses de lui, qui pousse des soupirs qu'on entend du fond du parterre ?

MONCADE

T'y voilà.

PASQUIN

Ah ! oui, je le connais. C'est un homme à bonne fortune aussi ?

MONCADE

Il le dit.

PASQUIN

Est-il riche ?

MONCADE

Pourquoi ?

PASQUIN

C'est que j'appelle cela avoir eu de bonnes fortunes. Ah ! j'en aurai aussi, par ma foi, puisque cela est si facile. J'ai envie de retourner à l'Opéra pour faire des mines. (*Regardant autour de lui.*) N'y a-t-il personne ici qui aime les mines ?

MONCADE

Tais-toi, tu es si sot...

PASQUIN, *l'interrompant en entendant frapper.*

On frappe par le petit escalier.

(1) *Mettre pavillon bas* : s'incliner, reconnaître la supériorité. Nous disons encore, mais dans un sens un peu différent : baisser pavillon devant quelqu'un.

MONCADE

Qui pourrait-ce être?

PASQUIN

Je ne sais. Verrai-je?

MONCADE

Vois. A l'heure qu'il est, je n'attends personne.

(Pasquin va à la porte, et après un instant il en revient.)

PASQUIN

L'on demande à vous parler, et l'on demande si vous êtes seul.

MONCADE

Quel homme est-ce?

PASQUIN

Il se cache, et je n'ai pu le voir.

MONCADE

Son nom?

PASQUIN

Il ne veut point dire de quelle part. Renvoyons-le, monsieur, de peur d'accident ; il a mauvaise physionomie.

MONCADE

Tu dis que tu ne l'as point vu?

PASQUIN

Cela est vrai ; mais son air mystérieux, un certain chapeau enfoncé, un manteau qui lui entoure le nez... que diable sais-je?

MONCADE

C'est-à-dire que son manteau a la physionomie mauvaise? Fais-le entrer.

PASQUIN

Monsieur, on parle de voleurs ; si c'en était un?

MONCADE

Ne sommes-nous pas deux?

PASQUIN

Nous ne sommes qu'un tout au plus.

MONCADE

Fais ce que je te dis.

(Pasquin introduit Ergaste.)

SCÈNE VII : MONCADE, ERGASTE, PASQUIN.

PASQUIN, à *Ergaste*.

Entrez, monsieur.

ERGASTE, à *Moncade*.

C'est vous, monsieur, qu'on appelle monsieur de Moncade?

MONCADE

Oui, monsieur.

ERGASTE

Ne saurions-nous être entendus?

MONCADE

Non, si vous ne parlez bien haut.

ERGASTE

Vous plairait-il de faire retirer vos gens?

PASQUIN, avec effroi, et voulant s'éloigner.

Volontiers.

MONCADE.

Demeurez. (*A Ergaste.*) Monsieur, Pasquin est discret ; on peut tout dire devant lui.

ERGASTE

C'est une affaire de conséquence.

MONCADE

Je ne lui cache rien.

ERGASTE

Si vous vouliez pourtant...

MONCADE, l'interrompant.

Monsieur, j'aime mieux ne rien apprendre de ce que vous avez à me dire.

ERGASTE

Puisque vous le voulez ainsi, il faut bien s'y résoudre, monsieur. En deux mots, une femme veuve, de la première qualité...

PASQUIN, à part.

Je respire ! Pour cela nous avons du courage.

ERGASTE, à Moncade.

Une femme de qualité, vous dis-je, voudrait vous entretenir une heure.

MONCADE

Qui est-elle?

ERGASTE

Bien loin de vous dire son nom, monsieur, vous ne lui parlerez qu'à de certaines conditions que vous n'accepterez peut-être pas.

MONCADE

Il faut voir.

ERGASTE

Voulez-vous vous résoudre à vous laisser bander les yeux dans l'endroit où je vous prendrai pour vous mener chez elle? Permettez-vous qu'on vous lie les mains (1)?

MONCADE

A quoi bon toutes ces précautions?

ERGASTE

Monsieur, on le veut ainsi. Vous avez trop d'esprit, monsieur, pour ne pas voir, aussi bien que moi, que l'on veut savoir l'état de votre cœur avant que de se découvrir à vous. Je vous en dis trop peut-être, et je passe ma commission.

MONCADE

Etes-vous à elle?

ERGASTE

Monsieur, je n'ai rien à vous dire là-dessus.

MONCADE

Je sais qui c'est.

ERGASTE

Peut-être.

MONCADE

Elle est brune?

ERGASTE

Cela se pourrait.

(1) Cette dernière phrase n'existe que dans l'édition originale.

MONCADE

De grands yeux.

ERGASTE

A peu près.

MONCADE

La bouche ni grande ni petite?

ERGASTE

Je ne dirai plus rien.

MONCADE

La main belle?

ERGASTE

Je ne répondrai pas.

MONCADE

Les dents admirables? le nez... Va, va, mon enfant, je sais qui c'est. (*A Pasquin.*) Pasquin, c'est celle qui, au bal... C'est elle assurément. (*A Ergaste.*) Oui, mon enfant, j'irai; oui, j'irai, jet'en réponds. Oh! ça, mon ami, avoue-le-moi, je l'ai devinée? Ne loge-t-elle pas proche de l'Arsenal? Eh? plaît-il? Oh! j'irai, sur ma parole. Ma foi, je l'ai trouvée, n'est-il pas vrai?

ERGASTE

Monsieur.... (*Il hésite à répondre.*)

MONCADE

Oh! tu es un fat : mon pauvre cœur, je suis plus fin que toi. En quel endroit? à quelle heure? tu n'as qu'à dire.

ERGASTE

A l'heure, à l'endroit que vous voudrez.

MONCADE

Dans la cour du Palais (1), à huit heures.

ERGASTE

Non, c'est trop tôt.

MONCADE

Eh bien! à neuf.

ERGASTE

C'est assez.

(*Il sort.*)

(1) La cour du Palais (de Justice) était un lieu favori pour les rendez-vous galants.

SCÈNE VIII : MONCADE, PASQUIN.

MONCADE

C'est Julie, je n'en doute point.

PASQUIN

Oh ! je le crois... Mais vous avez promis que vous souperiez avec Lucinde ?

MONCADE

Je serai revenu. Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse ; c'est ce que je ferai d'ici à neuf heures... (*Regardant à sa montre.*) Il n'en est tout au plus que sept. Pour moi, je ne puis rester une heure au même endroit, il faut que je fasse quelque chose.

PASQUIN

Le temps où vous ne faites rien n'est pas celui que vous employez le plus mal !

MONCADE

Et toi, tu n'as jamais plus d'esprit que lorsque tu te tais. (*Lui faisant examiner sa mise.*) Dis-moi un peu, comment me trouves-tu ?

PASQUIN

Fort bien.

MONCADE

Ce justaucorps-là me paraît avoir la taille un peu courte ; qu'en dis-tu ?

PASQUIN

Effectivement, je ne sais... Oui, cela est vrai.

MONCADE

Donne-m'en un autre ?

PASQUIN

Lequel ?

MONCADE

Lequel tu voudras. Apporte-moi celui que j'avais avant-hier.

PASQUIN

Fil

MONCADE

Pourquoi ?

PASQUIN

Il ne vous va pas bien. Gardez plutôt le vôtre.

MONCADE

Je n'en veux point.

PASQUIN

L'autre vous fait les épaules grosses.

MONCADE

N'importe.

PASQUIN

Quand vous voulez quelque chose, vous le voulez.

MONCADE

Que de discours!... Iras-tu?

PASQUIN, *hésitant à partir et à répondre.*

Monsieur...

MONCADE

Quoi?

PASQUIN

Vous allez vous fâcher contre moi.

MONCADE

Que veut donc dire ce maraud? Me donneras-tu mon justaucorps?

PASQUIN, *pleurant à demi.*

Monsieur...

MONCADE

Eh bien?

PASQUIN

J'ai répandu du suif dessus en le voulant nettoyer.

MONCADE

Où est-il?

PASQUIN

Je l'ai donné à dégraisser afin qu'il n'y parût plus.

MONCADE

Va le chercher tout à l'heure.

PASQUIN

Monsieur, il ne sera pas accommodé.

MONCADE

Apporte-le-moi en quelque état qu'il soit.

PASQUIN

Monsieur...

MONCADE

Qu'y a-t-il encore? Veux-tu marcher?

PASQUIN

Monsieur, il faut vous dire la vérité ; je l'ai prêté pour une tragédie au collège.

MONCADE

Mon justaucorps au collège? à un enfant?

PASQUIN

Non, monsieur ; c'est un grand garçon, beau, bien fait comme vous, et qui fait le roi de la tragédie.

MONCADE

Ah! vraiment, je suis bien aise de savoir que tu prêtes mes hardes!... Mais, à l'heure qu'il est, la tragédie est finie, va le reprendre à l'instant même... (*Voyant que Pasquin hésite encore à partir.*) Quoi donc! tu ne feras pas ce que je te dis?

PASQUIN, *hésitant.*

Monsieur...

MONCADE

Ah! je vois ce que c'est. Tu l'as mis en gage, n'est-ce pas?

PASQUIN

Monsieur, vous l'avez deviné. Comme vous ne me deviez rien sur mes gages, et que vous n'aimez pas à avancer de l'argent, le besoin que j'en ai eu m'a fait recourir aux expédients les plus prompts.

MONCADE

Tu me paieras celle-là, je t'en répons. Donne-moi le rouge. (*Pasquin passe dans un cabinet voisin.*) Mais, voyez un peu ce maraud! mettre mes habits en gage!

PASQUIN, *apportant un justaucorps rouge, et le présentant à Moncade.*

Le voilà.

MONCADE, *ne mettant pas le justaucorps que Pasquin lui a apporté, mais lui demandant différentes autres choses que Pasquin lui donne, à mesure qu'il les demande.*

Ah! je t'apprendrai à vivre, je t'assure... Une autre perruque. Je t'apprendrai à me jouer de pareils tours... Un autre chapeau. Mais voyez un peu, je vous prie !... Un miroir. Qui a jamais ouï parler d'une chose semblable? Un coquin pour qui j'ai mille bontés!... De la fleur d'orange (1)... Abuser ainsi de ma facilité! Ah! tu ne me connais pas encore, je le vois bien... Une mouche (2)... Tu t'en repentiras, sur ma parole... (*Entendant frapper.*) Va ouvrir... Tu verras un peu la différence qu'il y a... (*Pasquin va ouvrir, et introduit Martin.*)

SCÈNE IX : MONCADE, PASQUIN, MARTIN,
tenant une écharpe

PASQUIN, *à Moncade.*

Monsieur Martin, pour votre écharpe (3)...

MONCADE, *à Martin.*

Ah! monsieur Martin, votre serviteur. Vous me voyez en colère...

MARTIN

Monsieur, ce n'est pas ma faute.

MONCADE, *à Pasquin.*

Prendras-tu ce miroir? (*Pasquin lui tend un miroir.*)

MARTIN

Je suis venu...

MONCADE, *à Pasquin.*

Je suis bien aise de vous connaître.

(1) *L'eau de fleur d'orange* constituait un parfum fort en vogue à l'époque.

(2) Seuls les petits-maîtres et les femmes en faisaient usage.

(3) *Echarpe* : elle était en moire ou en satin. Parmi les hommes, seuls les élégants s'en paraient.

MARTIN

Je suis au désespoir...

MONCADE, *à Pasquin.*

Je m'en souviendrai.

MARTIN

On a dû vous dire...

MONCADE, *à Pasquin.*

Un bélître...

MARTIN, *étonné.*

Monsieur !

MONCADE, *à Pasquin.*

Un insolent!...

MARTIN

Monsieur !

MONCADE, *à Pasquin.*

Un effronté!...

MARTIN

Monsieur !

MONCADE, *à Pasquin.*

Un coquin ! un fripon!...

MARTIN

Ah ! monsieur !

MONCADE

Ne voyez-vous pas que c'est à ce maraud que je parle ?

PASQUIN, *bas, à Martin.*

Voulez-vous en être de moitié ?

MARTIN, *bas.*

Non, je ne joue pas si gros jeu.

MONCADE, *à Pasquin.*

Je crois que tu plaisantes ?

PASQUIN, *montrant Martin.*

Demandez, je n'ai pas parlé.

MONCADE, à *Martin*.

Çà, voyons. Avez-vous là mon écharpe?

MARTIN, *montrant l'écharpe*.

La voilà.

MONCADE, *examinant l'écharpe*.

Elle est fort belle. Vous l'a-t-on payée?

MARTIN

Ce matin une dame masquée, en chaise, est venue me la payer. Il n'était que dix heures : j'ai cru que vous ne seriez pas éveillé. Une autre dame, masquée aussi, l'a payée à ma femme. Ma femme est sortie : une troisième a encore donné à ma fille ce qu'il fallait. Que ferai-je de cet argent? Je ne connais point celles qui me l'ont donné.

MONCADE

Faites-moi deux autres écharpes.

MARTIN

De la même façon?

MONCADE

Non, de différentes manières. Vous avez de l'esprit, ajustez cela comme il faut.

MARTIN

C'est assez, monsieur ; vous les aurez cette semaine.

(*Il sort.*)

SCÈNE X : MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN

Monsieur, en faveur de tant d'écharpes, ne me pardonneriez-vous point un pauvre petit justaucorps?

MONCADE

Je te le pardonne ; mais si de ta vie... Je vais passer un moment chez cette petite marchande, ici près, en attendant l'heure.

PASQUIN

Irai-je vous trouver?

MONCADE

Non, je n'ai que faire de toi ; il faut que je sois seul ; ne me l'a-t-on pas dit ?

(*Il sort.*)

SCÈNE XI : PASQUIN.

La peste ! que je n'étais pas si sot de lui donner le justaucorps qu'il me demandait ! C'est un justaucorps heureux pour les bonnes fortunes, car il s'en sert ordinairement pour les grandes expéditions, et je veux m'en servir ; car enfin, une fois en ma vie, je veux savoir ce que c'est qu'une bonne fortune. Je sais déjà faire des mines ; pour le jargon, j'y suis grec (1) : je n'ai donc qu'à m'habiller au plus vite. (*Il prend, dans une armoire des habits de Moncade, tout ce qui lui est nécessaire pour s'habiller en petit-maitre, et il s'habille, mais difficilement, parce que les habits de Moncade lui sont trop étroits.*) Oh ça, prenons donc ce divin justaucorps... Non, commençons par la rhingrave (2). La peste ! qu'elle est étroite !... Eh ! faut-il tant de façons ? un coup de ciseaux, trois ou quatre points d'aiguille ne sont pas une affaire. Allons donc, mes hanches, abaissez-vous. Elles n'en feront rien. Qu'importe ? je dirai qu'on les porte comme cela. Vous verrez que j'amènerai la mode des hanches hautes. J'ai bien vu autrefois à la cour la mode des grosses épaules et des coudes en arrière. Voici un justaucorps qui ne me paraît pas trop facile à mettre. Ces maudits tailleurs font les boutonnieres si éloignées des boutons... J'y crèverai !... Que ne fait-on point pour aller en bonne fortune ? Quel chapeau ! Ne voilà-t-il pas un homme bien bâti ? La tête grosse, le ventre menu, les hanches basses. Morbleu ! je veux faire oublier que Moncade est au monde. Têtebleu ! j'oubliais moi-même le meilleur : de l'eau de fleur d'orange ! Peut-on aller en bonne fortune sans eau de fleur d'orange ? (*Il prend sur la toilette un flacon d'eau de fleur d'orange, et il s'en parfume.*) Voilà qui est bien. J'ai, ce me semble, tout l'attirail de bonne fortune. Dieu nous garde de malencontre !

(1) Grec : savant achevé.

(2) Rhingrave : haut de chausses très ample introduit en France vers 1665 par un prince allemand.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : MARTON.

Où diantre est Léonor? où est Érase? Ergaste ne revient point? Qu'est-ce que tout ceci? Mais, par ma foi, je suis folle; je prends cette affaire avec autant de chaleur que si c'était la mienne.

SCÈNE II : MARTON, ÉRASTE.

MARTON

Eh ! d'où venez-vous?

ÉRASTE

Je viens de chez Araminte et de chez Cidalise.

MARTON

Pourquoi faire?

ÉRASTE

Pour les rendre témoins de la comédie. Ne m'as-tu pas dit qu'il était nécessaire qu'elles y fussent présentes, pour ne laisser aucun retour à Lucinde?

MARTON

Oui ; mais, auparavant, il est bon de savoir si la comédie se jouera.

ÉRASTE

Puisque Ergaste n'est point revenu, tout va bien. Il songe à tout ce qu'il lui faut, sans doute.

MARTON

Oh ! ça, ça, tout coup vaille, cela ne gâte rien.

ÉRASTE

Que fait Lucinde?

MARTON

Oh ! par ma foi, elle est bien résolue de ne voir jamais Moncade, s'il donne dans le panneau.

SCÈNE III : MARTON, ÉRASTE, ERGASTE.

ERGASTE, *à Eraste.*

Monsieur !

ÉRASTE

Ah ! vous voilà ? Eh bien ?

MARTON, *à Ergaste.*

Qu'avez-vous fait ?

ERGASTE

Il s'est enfermé de lui-même ; il s'est persuadé qu'il connaissait la personne imaginaire dont je lui parlais. Je n'ai point voulu le détromper : enfin il s'est résolu à tout.

MARTON

A se laisser bander les yeux ?

ERGASTE

A tout, vous dis-je.

MARTON

Ah ! le plaisant colin-maillard ! Ce nom lui demeurera.

ERGASTE

Il m'attend dans la cour du Palais à neuf heures.

ÉRASTE

Il n'en est pas loin, je pense. Il vaut mieux que vous l'attendiez : dépêchez-vous. Vous avez un carrosse ?

ERGASTE

J'ai tout ce qu'il me faut.

MARTON

Si par hasard il voulait ôter son bandeau ?

ERGASTE

Ne vous mettez en peine de rien ; nous sommes deux qui saurons bien l'en empêcher.

MARTON

Allez donc.

(Ergaste sort.)

SCÈNE IV : MARTON, LÉONOR, ÉRASTE, LUCINDE.

LUCINDE, à Marton.

Eh bien ! vient-il enfin ?

MARTON

Oui, madame.

LUCINDE

Aux conditions qu'on lui a imposées ?

MARTON

Oui, madame.

LUCINDE

J'ai beaucoup de peine à me le persuader.

ÉRASTE

C'est la tendresse qui parle encore pour lui, madame.

LUCINDE

Ne parlons plus de tendresse, Éraсте ; mais permettez-moi de douter de ce que je ne vois pas.

ÉRASTE

Devriez-vous avoir besoin de cette preuve, madame, après tout ce qui s'est passé...

LUCINDE

Mon Dieu ! Éraсте, je ne prends point son parti ; mais, enfin, tout ce qui s'est passé ne le convainc pas absolument.

LÉONOR

Mon frère s'obstine toujours mal à propos.

LUCINDE

Point du tout, madame, et nous pouvons avoir raison tous deux.

MARTON

Le colin-maillard nous sortira d'intrigues.

LUCINDE

Taisez-vous, Marton ; ces plaisanteries-là ne me plaisent point, entendez-vous ?

SCÈNE V :

ARAMINTE, CIDALISE, LUCINDE, LÉONOR, ÉRASTE,
MARTON.

LUCINDE, *à Araminte et à Cidalise.*

Ah, mesdames! que je suis ravie de vous voir ici! Vous ne pouviez y arriver plus à propos.

ARAMINTE

Pourquoi donc, madame?

CIDALISE, *à Lucinde.*

Eh! comment, madame?

MARTON

Nous allons jouer à colin-maillard : ne dites rien.

LUCINDE, *à Araminte.*

Et surtout vous, madame.

ARAMINTE

Si c'est quelque chose qui regarde Moncade, comme m'a dit Éraсте (*montrant Cidalise*), madame y pourrait prendre autant de part que moi.

LÉONOR

Cidalise serait-elle aussi rivale de Lucinde?

CIDALISE

Moi? Je ne sais ce que l'on veut me dire seulement.

MARTON

Allez, allez, madame, avouez la dette. Il n'y en a point ici que Moncade n'ait trompées.

ÉRASTE

En vérité, cela mérite une punition publique.

LUCINDE

Vous ne vous y prenez pas mal, monsieur ; mais aussi sa gloire en sera plus grande, s'il n'est point tel que vous vous imaginez?

CIDALISE

Je ne sais ce que veut dire ceci.

LÉONOR, *se retirant dans un coin du théâtre avec Cidalise.*

Je vais vous en instruire, madame.

LUCINDE

Mais, madame, si Moncade ne vient point, à quoi cela sera-t-il bon?

MARTON

Eh bien ! voilà un grand mal ! Madame n'est-elle pas partie intéressée ?

ARAMINTE, *allant du côté où sont Léonor et Cidalise.*

Je veux savoir tout cela aussi, moi ; on ne me l'a dit qu'imparfaitement.

(Léonor parle bas à Araminte et à Cidalise.)

LUCINDE, *à Eraste.*

Éraste, l'heure se passe ; Moncade ne vient point. Je vous avoue que je ne serais pas fâchée qu'il se fût moqué de vous.

ÉRASTE

J'aurai du moins la consolation, madame, de connaître qu'il mérite la tendresse que vous avez pour lui. Mais je ne vois pas ce qui doit tant vous faire espérer ; il n'est encore que neuf heures.

(Léonor, Araminte et Cidalise se rapprochent de Lucinde et d'Eraste.)

ARAMINTE, *à Léonor.*

En vérité, cela est plaisant !

CIDALISE

Serait-il assez sot pour hasarder la chose ?

MARTON

Oh, qu'oui !

LUCINDE

J'en doute, Marton ; un homme du caractère dont vous voulez qu'il soit, serait plus diligent.

MARTON

A moins qu'une autre femme ne le retienne, je ne conçois pas ce qui le peut arrêter.

LUCINDE, *à Eraste.*

Éraste, il ne vient point. *(A Léonor.)* Madame, il ne vient point. *(A Cidalise.)* Madame, croyez-vous qu'il vienne ?

CIDALISE

En vérité, je ne sais, madame.

MARTON

Les premiers jours, manquait-il aux rendez-vous que vous lui donniez ?

CIDALISE

Oh ! taisez-vous, Marton, je me fâcherais.

LÉONOR, *entendant entrer quelqu'un.*

J'entends du bruit.

SCÈNE VI : LES PRÉCÉDENTS, ERGASTE.

ERGASTE

Cachez les flambeaux.

(Marton cache les lumières à l'entrée d'un cabinet.)

LUCINDE, *à part.*

Je suis perdue !

ERGASTE

Mon homme le garde dans l'antichambre ; le laissera-t-on entrer ?

LUCINDE

Oui, qu'il entre ; je veux le voir. Attendez. Qui lui parlera ? Pour moi, je vous avoue que j'en ai pas la force.

ÉRASTE

Est-il besoin de lui parler ? N'êtes-vous pas contente, madame ? D'ailleurs, il connaîtra votre voix.

MARTON

Ne connaît-il que la voix des dames qui sont ici ? Il connaît leur cœur de par tous les diables. C'est le pis que j'y trouve... Attendez, je contrefais la mienne à miracle. Faites-le entrer. Le voulez-vous, madame ?

LUCINDE

Fais ce que tu voudras.

(Ergaste va prendre Pasquin à la porte.)

SCÈNE VII :

LES PRÉCÉDENTS ; PASQUIN, *vêtu en petit-maître, et avec un bandeau sur les yeux.*

ERGASTE, *à Pasquin.*

Nous entrons dans son appartement : il ne tient qu'à vous d'être heureux.

PASQUIN

Eh ! je l'ai tant été, mon enfant ! je t'assure que si ce n'était à ta considération, et que je ne veux pas te faire perdre la récompense qui t'est promise, j'apaiserais, à l'heure qu'il est, deux de mes maîtresses irritées.

ERGASTE

Je vous suis bien obligé. Songez qu'il y va de la vie au moindre effort que vous ferez pour voir madame.

PASQUIN.

Que je n'ai garde ! Va, va, mon ami, je suis accoutumé à ces sortes d'aventures, et nous en avons mis à fin (1) de plus périlleuses que celle-ci.

ERGASTE

Vous êtes à présent dans sa chambre, et je vous laisse seul avec elle.

MARTON, *bas à tout le monde, excepté à Ergaste et à Pasquin.*

Silence ; ne faites point de bruit surtout.

PASQUIN, *à part.*

Gare le pot au noir !

MARTON, *à part.*

Le beau début !

LUCINDE, *à part.*

Le traître !

PASQUIN

Eh bien ! mon ange, me voilà !

MARTON

Réservez de pareilles douceurs pour quand vous me connaîtrez mieux. Écoutez, auparavant que de me répondre, les choses que j'ai à vous dire.

(1) *Mettre à fin* : faire aboutir, mener à bien.

PASQUIN

La peste ! vous me prendriez pour un grand sot ! Je vous veux faire voir si je mérite le choix que votre cœur a fait, car je crois que vous ne m'envoyez pas chercher pour me dire que vous me haïssez.

MARTON

Vous ne saurez pas aussi mes véritables sentiments, si vous n'éclaircissez par ordre le doute où je suis.

PASQUIN

Allons, mon petit cœur, ma reine, ne nous amusons point à la faribole. Regardez ces airs penchés, cette taille. Quand nous nous connaîtrons un peu mieux, je vous ferai des mines.

LUCINDE, *à part*.

Ce n'est point là Moncade.

ARAMINTE, *à part et à demi-voix*.

Non, assurément.

PASQUIN

Qui est-ce qui dit là que je ne suis pas Moncade ? Vous en avez menti.

LÉONOR, *bas à Eraste*.

Mon frère, ce n'est pas lui.

ÉRASTE, *bas*.

Je ne sais qu'en dire.

CIDALISE, *bas*.

Ce n'est pas lui.

MARTON, *à Lucinde à demi-voix*.

Madame, c'est Pasquin.

PASQUIN

Comment donc, Pasquin ? Qu'est-ce donc que ceci, ma petite amie ?

MARTON, *bas à Lucinde*.

C'est lui, madame.

ÉRASTE, *à demi-voix*.

Un bâton !

PASQUIN

Comment donc, un bâton? Madame, je vous déshonorerai.
(*Marton cherche un bâton.*)

ÉRASTE, à Marton.

Vite!

(*Marton donne des coups de bâton à Pasquin.*)

PASQUIN, criant et ôtant son bandeau.

Les voies de fait?... Encore?... Au meurtre! on m'assomme!

ÉRASTE

Comment, coquin ! tu te jouais de nous?

LUCINDE

Eh bien ! n'ai-je pas raison?... Allez, Éraсте, désabusez-vous, Moncade m'aime ; et, pour se mieux moquer de vous, il a feint de donner dans le piège... (*A Araminte et à Cidalise.*) Qu'en dites-vous, mesdames?

ARAMINTE

Je dis qu'il n'est pas étonnant qu'il en ait évité un seul en sa vie.

LUCINDE, à Cidalise.

Et vous, madame?

CIDALISE

Qu'il a pu se repentir.

LÉONOR, à Lucinde.

Pour moi, je ne dis rien.

MARTON

Et moi, je dirai toujours que c'est un fourbe.

ÉRASTE

Il y a quelque chose à tout ceci que je ne comprends pas ; mais j'en serai éclairci. (*A Pasquin.*) Parleras-tu?...

PASQUIN, hésitant.

Monsieur...

ÉRASTE

Allons vite.

PASQUIN, hésitant encore.

Monsieur...

ÉRASTE, *portant la main à son épée et le menaçant.*

Je te tuerai.

PASQUIN, *se jetant à genoux.*

Épargnez un homme à bonne fortune.

ÉRASTE

Allons, tout à l'heure, avoue. Que veut dire ceci?

PASQUIN, *hésitant et se relevant.*

Monsieur, puisque vous le voulez...

ÉRASTE

Eh bien?

PASQUIN

La curiosité d'aller en bonne fortune, et la facilité que j'ai trouvée en celle-ci, m'ont fait entreprendre ce que vous voyez.

ÉRASTE

Ah! coquin!... Et comment as-tu fait?

PASQUIN

J'ai dit à mon maître de ne se trouver au rendez-vous qu'à dix heures, et je me suis rendu, à neuf heures, à sa place.

ÉRASTE, *à Ergaste.*

Il n'y a rien de gâté encore ; il n'est que dix heures au plus. Ergaste, retournez au Palais ; vous avez pris l'un pour l'autre. Vous trouverez Moncade ; amenez-le, comme vous avez fait de celui-ci.

ERGASTE

Si je le trouve, je serai ici dans un moment. (*Il sort.*)

ÉRASTE, *à Lucinde.*

Madame, Moncade ne sera pas si fidèle que vous l'imaginez.

LUCINDE, *à Pasquin.*

Pasquin, crois-tu qu'il vienne?

PASQUIN

Moi, madame, je n'en sais rien... Mais si de ma vie je vais en bonne fortune...

MARTON, *l'interrompant.*

Elles ne réussissent pas toujours, au moins.

PASQUIN

L'expérience ne m'en laisse pas douter un moment... Mais, au moins, que je connaisse le frappeur qui me frappait si distinctement ! Si c'est une frappeuse, elle est diablement forte.

MARTON

C'était moi. Je t'en devais il y a bien longtemps.

PASQUIN

Je vous remercie de vos faveurs.

ARAMINTE, à *Lucinde*.

Si Moncade doit venir, nous ne serons pas longtemps à le savoir : le Palais n'est pas loin d'ici.

CIDALISE

Je serais bien fâchée de ne point voir la fin de cette aventure, puisque je l'ai préférée à une partie qui n'était pas trop désagréable.

LUCINDE, à *Marton*.

Marton, voyez là-bas si personne ne vient.

PASQUIN

J'irai le faire hâter, si vous voulez, madame.

ÉRASTE, à *Lucinde*.

Madame, qu'il ne sorte point, s'il vous plaît.

LUCINDE, à *Marton*.

Quelqu'un vient-il enfin ?

PASQUIN, à *part*.

Je vois bien qu'il ne viendra que trop tôt.

MARTON, à *Lucinde*.

Madame, notre homme vient de m'envoyer dire qu'il serait ici dans un moment. Il lui fait prendre plusieurs détours, afin qu'il ne puisse rien juger sur la mesure du chemin.

LUCINDE

Allons, voilà qui est fait : me voilà guérie absolument, et je ne pense pas l'avoir connu de ma vie.

CIDALISE

Puisque vous voulez un aveu de moi, sachez que j'ai bien plus

de résolution que vous, et que je l'ai oublié avec autant de facilité que j'en avais eu à l'aimer.

ARAMINTE

Pour moi, je n'ai pas eu l'âme si forte.

CIDALISE, *à Léonor.*

Mais vous, madame, il vous aimait?

LÉONOR

Comme les autres.

PASQUIN

Je vous assure que vous êtes la seule femme au monde dont je ne lui ai point ouï dire de mal.

LUCINDE

Et de moi, Pasquin?

PASQUIN

Oh ! pour vous, il vous aime, madame.

LUCINDE

On n'en peut pas douter après ceci... Je m'en vais lui parler moi-même. Je n'aurai pas de peine à changer le ton de ma voix.

ÉRASTE

Madame...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Laissez-moi faire, je vous prie, je veux lui parler... (*À Léonor, à Araminte et à Cidalise, en les faisant asseoir dans un coin.*) Mesdames, mettez-vous sur ces sièges... (*À Eraste, en le plaçant à l'écart.*) Eraste, retirez-vous aussi.

ÉRASTE

Recommandez à Pasquin de se taire.

PASQUIN

Je ne veux plus dire qu'un mot... (*À Lucinde.*) Traite-t-on tous les gens à bonne fortune comme je l'ai été?

LUCINDE

Il n'est rien que ne méritât un traître, un perfide comme ton maître !

PASQUIN

J'aurai donc ma revanche.

MARTON, *bas, à Lucinde, en entendant entrer Moncade.*
Madame, le voici.

LUCINDE, *à tout le monde.*

Qu'on se retire.
(*Tout le monde se place dans le fond ; Léonor, Araminte, Cidalise et Eraste, d'un côté ; Marton et Pasquin d'un autre.*)

SCÈNE VIII :

MONCADE, *un mouchoir sur les yeux*, LÉONOR, CIDALISE, ARAMINTE, ÉRASTE, LUCINDE, PASQUIN, MARTON.

LUCINDE, *à Moncade, en contrefaisant sa voix.*

Voici une de ces aventures qui ressemblent assez à celles des romans. Je crois, monsieur, que vous ne trouverez point mauvaises les précautions que j'ai prises. Votre réputation assez mal établie à l'égard des dames, n'a pu me permettre de vous voir autrement ; et, d'ailleurs, la nature, qui m'a peut-être assez mal partagée, m'engageait à connaître l'état de votre cœur, avant que de me découvrir. Quelques soins qu'on ait bien voulu se donner pour me persuader que j'étais belle, que j'avais de l'esprit, je me suis toujours rendu justice, et je n'ai jamais trouvé en moi tout ce qu'il faut pour faire un infidèle. Quand ma vanité même m'aurait flattée au point de me le faire croire, la bonté de mon cœur m'eût détournée de l'entreprendre. Mes plaisirs ne s'augmentent point par le chagrin des autres. Je cherche un bonheur plus tranquille. Un perfide ne cesse point de l'être, et vous tombez avec lui, tôt ou tard, dans des malheurs que je ne veux point éprouver. Parlez-moi donc sincèrement, si vous le pouvez. Êtes-vous libre ?

MONCADE

Vous jugerez, madame, si je suis sincère par l'aveu que vous allez entendre. Je n'ai point le cœur libre, madame ; je ne veux pas vous tromper ; j'aime et depuis longtemps. Vous voyez du moins que mon procédé dément la réputation qu'on me donne.

ÉRASTE, *bas à Léonor.*

Il la reconnaît.

LÉONOR, *bas.*

Taisez-vous.

LUCINDE, *à Moncade.*

Vous aimez, Moncade, et depuis longtemps, dites-vous?

MONCADE

Oui, j'aime, madame, et d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

LUCINDE

Mais cet amour si tendre n'est-il point offensé par la démarche que vous faites?

MONCADE

J'aurais peine à vous dire ce qui m'a fait venir ici.

LUCINDE

En vérité, je ne saurais m'empêcher de vous louer. Si je ne puis gagner votre cœur, j'ai le plaisir du moins de voir qu'il n'est point tel qu'on me l'avait dépeint... Mais, Moncade, pour prix de ma tendresse, obtiendrai-je une grâce de vous?

MONCADE.

Il n'est rien que je ne fasse, madame, de tout ce qui pourra ne point blesser ma passion.

ÉRASTE, *bas, à Cidalise.*

Il la reconnaît, vous dis-je.

CIDALISE, *bas.*

Eh, taisez-vous!

LUCINDE, *à Moncade.*

Je ne veux point de vous une chose bien extraordinaire ; je ne cherche pas même à vous voir indiscret ; mais, Moncade, si je devine votre maîtresse, je veux que vous me l'avouiez. Est-ce Araminte?

MONCADE

Ah ! madame, de qui me parlez-vous?

LUCINDE

Qui vous fait récrier si fort? N'a-t-elle pas du mérite?

MONCADE

Ah! madame, n'entrons point dans le détail d'Araminte ; nous y trouverions si peu de naturel, et tant de choses empruntées... De grâce, madame, n'en parlons point davantage ; il y a des gens dont on ne doit jamais rien dire.

ARAMINTE, *bas, à Cidalise.*

Je n'y puis pas tenir!

CIDALISE, *bas.*

Attendez jusqu'au bout.

LUCINDE, *à Moncade.*

Il court dans le monde que vous aimez Cidalise.

MONCADE

C'est une folle.

PASQUIN, *bas à Eraste.*

Elle en est quitte à bon marché.

LUCINDE

Oh! je l'ai deviné; c'est Léonor, qui demeure chez Lucinde?

MONCADE

Ah! madame, la connaissez-vous? Défiez-vous-en; c'est le plus méchant esprit!...

LUCINDE

Nommez-la donc vous-même?

MONCADE

Ah! madame, si vous la connaissiez comme moi, vous me pardonneriez aisément mon insensibilité.

LUCINDE

A-t-elle de l'esprit?

MONCADE

Oui, madame, elle en a; mais non pas de ces esprits qui s'en font trop accroire. Il semble que le sien ne lui serve que pour en découvrir aux autres.

LUCINDE

Voilà un fort joli caractère. Elle est belle, sans doute?

MONCADE

Ah! ne m'engagez point à faire son portrait. Je pourrais pourtant le faire sans vous offenser; et, ne vous ayant peut-être jamais vue, je puis vous dire que je la trouve la plus adorable femme du monde.

LUCINDE

Elle doit être contente de le paraître à vos yeux.

MONCADE

Ne dissimulons point davantage, madame, et permettez-moi de jouir de la vue de la seule personne pour qui je veux vivre.
(*Il veut ôter son bandeau.*)

LUCINDE, *le retenant.*

Arrêtez.

MONCADE

Eh ! madame, à quoi bon tous ces retardements ? Je vous connais ; je sais qui vous êtes.

LUCINDE

Attendez. A qui croyez-vous parler ?

MONCADE

A vous, madame.

LUCINDE

Je ne suis point Lucinde.

MONCADE

Aussi n'est-ce point à elle à qui j'adresse mes vœux ; et, s'il faut vous le dire, le seul espoir que ce pourrait être Julie m'a fait venir ici. Si ce n'est point elle à qui je parle, je m'en retourne sans vous voir.

LUCINDE

Vous n'aimez point Lucinde ?

MONCADE

Non, madame, et je ne l'ai jamais aimée.

LUCINDE

Tu ne l'as jamais aimée, perfide ! Tu me l'oses dire à moi-même. Eh ! pourquoi donc me trompais-tu ? (*Elle lui arrache le bandeau.*)

PASQUIN, *à part.*

Cela n'est point plaisant sans coups de bâton. Cela était plus plaisant à moi.

ARAMINTE, *à Moncade.*

Adieu, monsieur Moncade ; je vous remercie des bons sentiments que vous avez pour moi.

LÉONOR, à Moncade.

Pour moi, je suis contente.

CIDALISE, à Moncade.

Adieu, Moncade.

MARTON, à Pasquin.

Adieu, monsieur Pasquin.

LUCINDE, à Eraste.

Éraste, voulez-vous recevoir ma main ?

ÉRASTE

Si je le veux !

LUCINDE

Je vous la donne. (*A Moncade.*) Adieu, perfide, ne me vois jamais. (*Lucinde, Eraste, Léonor, Araminte, Cidalise, Ergaste et Marton passent dans l'appartement de Lucinde.*)

PASQUIN

Allons, monsieur ! ne faut-il pas déloger ? Nous aurons bientôt déménagé. Surtout, changeons de nom et de quartier ; nous sommes décriés dans celui-ci comme la fausse monnaie.

MONCADE, à part et accablé d'étonnement et de confusion.

Juste ciel !

PASQUIN

Si cela pouvait le rendre sage !



DUFRESNY ET SON ŒUVRE

(1648-1724)

DUFRESNY fut un vrai bohème. Il porta dans sa vie et dans son œuvre l'irrégularité qui avait présidé à sa naissance.

Charles Dufresny, sieur de la Rivière, naquit à Paris en 1648. Son grand-père était un fils illégitime du bon roi Henri, le Vert Galant, qui l'avait eu d'une paysanne d'Anet, connue sous le nom de la « Belle Jardinière ». Dufresny hérita de son aïeul deux passions qui remplirent sa vie : l'amour de la bonne chère et celui des femmes. Peut-être aussi dut-il à ce cousinage de la main gauche la protection et l'indulgence singulières dont Louis XIV l'honora presque inlassablement.

Ce prince lui accorda privilège sur privilège ; Dufresny n'en sut jamais profiter, et perdit le bénéfice de toutes ses faveurs.

Il fut, comme l'avait été Molière, valet de chambre du souverain, et résigna sa charge ; il spécula ou emprunta sur les sommes dont le roi le gratifia à diverses reprises ; il ne sut pas garder le monopole des revenus d'une manufacture de glaces, et une pension sur le *Mercur*e ne put subvenir à ses extravagances. Il avait dans les veines le sang dissipateur des Vendôme ; l'argent se volatilisait entre ses doigts. Louis XIV dut s'avouer un jour « impuissant à enrichir M. de la Rivière... ». Le prodigue endetté trouva un moyen de se libérer au moins vis-à-vis de sa blanchisseuse : il l'épousa (1).

Dufresny avait des talents variés et un goût universel pour les beaux-arts. La musique, le dessin, la peinture, l'architecture, la poésie l'attirèrent tour à tour sans jamais pouvoir le retenir. Il était bon à tout et ne fut propre à rien. Dufresny

1. Lesage a plaisamment conté la chose au chapitre X de son *Diable boiteux*. — Et J.-M. Deschamps a transformé l'incident en une agréable comédie.

avait vingt cordes à son arc, et toujours il manqua le but. Parmi ses aptitudes diverses, il eut celle de dessiner des jardins. Il devint « contrôleur » de ceux du roi. Sa fantaisie l'inclina à penser différemment que Le Nôtre. Il répudia la symétrie solennelle des parterres classiques et introduisit en France la mode et le goût des parcs irréguliers dits « à l'anglaise ». Nous devons à Dufresny les plans d'une des promenades de Versailles et des jardins — aujourd'hui disparus — du faubourg Saint-Antoine.

Il rédigea, en 1705, les *Amusements sérieux et comiques d'un Siamois*, où il fait une critique piquante des mœurs de son époque, suggérant ainsi à Montesquieu l'idée et le cadre des fameuses *Lettres persanes*.

À la mort de Donneau-Devizé, Dufresny passa à la direction du *Mercure galant*, et les meilleurs volumes de cette publication parurent pendant cette période (juin 1710 à fin 1713). Ce poste ne lui fournit guère qu'une occasion de perdre de l'argent, et de se brouiller avec Jean-Baptiste Rousseau.

Le Régent continua à Dufresny la protection que le roi lui avait accordée et lui fit don de deux cent mille livres. L'incorrigible bonhomme les plaça, en masse, à la banque de Law. Il fut ruiné, une fois de plus ! Pourtant, il avait eu la prudence de se faire bâtir une maison qu'il nomma la Maison de Pline et « qui resta debout, quand le système croula ». Ainsi, il mourut pauvre, mais du moins abrité. Cette âme légère s'envola repentante, le 6 octobre 1724, ayant fait acte de contrition, comme La Fontaine avant lui !

Dufresny, moins prodigue et fidèle au bon sens,
N'eût point dans la misère avili ses talents.

Ainsi s'exprime Voltaire sur le compte de notre auteur (1).

L'insouciant Dufresny gaspilla ses talents comme sa fortune et il eût pu être riche des uns et de l'autre. Les dons ne lui manquaient pas : il avait des qualités nombreuses, l'invention aisée et originale, un style agréable et correct,

1. Dans son *Discours en vers sur l'égalité des conditions*.

beaucoup d'esprit, de la finesse d'observation, un comique de situation qui parfois évoque le souvenir de Molière. Il ne sut pas en profiter. Il a laissé vingt ébauches de chefs-d'œuvre et pas un chef-d'œuvre achevé. Les vertus dont l'absence causa sa perte, c'est l'application au travail et l'esprit de suite. Son œuvre est aussi incohérente et inégale que sa vie. L'art de la composition lui fit irrémédiablement défaut. Il eut celui de conduire une scène, et de gâter une pièce. N'ayant pas de patience, il ne put avoir de génie. Et c'est grand dommage, car Dufresny avait beaucoup d'idées riches et neuves et qui offrent mille traits de détails excellents. Mais quoi ! il les jeta, les ayant trouvées, sans en tirer parti. D'autres, plus avisés, exploitèrent la veine féconde qu'il avait ouverte. On l'imita, on le pilla de son vivant et plus tard encore. Ce fut un enfant gâté qui joua avec son esprit et le gâcha sottement. Mieux dirigé, stimulé, encadré, soutenu par un collaborateur énergique, patient, pratique, Dufresny aurait pu être, dans la comédie de demi-caractère, un auteur de premier ordre. Abandonné à lui-même, il ne sut guère que tirer les marrons du feu au profit de plus habiles que lui. Il avait débuté, en 1692, au Théâtre italien, en même temps que Regnard, qui fut son ami et avec qui il a écrit une douzaine de petites pièces. Ils conçurent ensemble l'idée du *Joueur*, et la traitèrent séparément, l'un en vers, l'autre en prose dans le *Chevalier joueur* (1697). C'est à ce propos qu'ils échangèrent des insultes, se traitant de plagiaires, et rompirent leur collaboration et leur amitié. « Chacun a volé l'autre, disait Gacon ; mais Regnard est le bon larron. » Ce jugement, fort exact, résume la malencontreuse querelle.

Dufresny jeta d'autres idées par les fenêtres. Son *Opéra de campagne* donna à Dancourt l'idée d'un *Opéra de village* ; le même auteur composa le *Retour des officiers* après que Dufresny eut fait joué les *Adieux des officiers*. *Attendez-moi sous l'orme* est le titre commun d'une pièce de Regnard et de notre auteur.

Ses meilleures comédies sont celles qu'il donna au Théâtre-Français. Il en écrivit vingt-cinq, dont plusieurs, inédites,

furent brûlées sur son ordre après sa mort (1). Ses dernières pièces n'attestent pas de progrès sur ses œuvres de début ; nulle expérience ne profita à cet esprit qui ne pouvait mûrir : « jusqu'à soixante-treize ans, remarque justement Petit de Julleville, Dufresny a donné des promesses brillantes... »

LISTE DES ŒUVRES DRAMATIQUES DE DUFRESNY

COMÉDIES DONNÉES AU THÉÂTRE-FRANÇAIS :

Le Négligent, 5 actes en prose, avec un prologue, 27 février 1692. — *Le Chevalier joueur*, 5 actes en prose, avec un prologue, 27 février 1697. — *La Noce interrompue*, 1 acte en prose, avec divertissement, 19 août 1699. — *La Malade sans maladie*, 5 actes en prose, 27 novembre 1699 (L'auteur en tira sa *Comédie des vapeurs*, 3 actes en vers. — *L'Esprit de contradiction*, 1 acte en prose, 27 août 1700. — *Le Double veuvage*, 3 actes en prose, avec un prologue, 9 mars 1702. — *Le Faux honnête homme*, 3 actes en prose, 24 février 1703. — *Le Faux instinct*, 3 actes en prose, 2 mars 1707. — *Le Jaloux honteux de l'être*, 5 actes en prose, 6 mars 1708. — *La Joueuse*, 5 actes en prose, 22 octobre 1709. — *La Coquette de village ou le Lot supposé*, 3 actes en vers, 27 mai 1715. — *La Réconciliation normande*, 5 actes en vers, 7 mars 1719. — *Le Dédit*, 1 acte en vers, 12 mai 1719. — *Le Mariage fait et rompu*, 3 actes en vers, 14 février 1721. — *Le Faux sincère*, 5 actes en vers, adapté du *Faux honnête homme*, 26 juin 1731.

POUR LA COMÉDIE ITALIENNE :

L'Opéra de campagne, 3 actes et un prologue, 1692. — *L'Union des deux Opéras*, 1 acte, 1692. — *Les Chinois*, 4 actes et un prologue (en collab. avec Regnard, 1692). — *La Baguette de Vulcain*, 1 acte, 1692. — *Les Adieux des officiers ou Vénus justifiée*, 1 acte, 1693. — *Le Départ des comédiens*, 1 acte, 1694. — *Attendez-moi sous l'orme*, 1 acte, 1694. — *La Foire Saint-Germain*, 3 actes, 1695. — *Les Momies d'Égypte*, 1 acte, 1696. — *Pasquin et Marforio, médecins des mœurs*, 3 actes (en collab. avec Biancolelli), 1697. — *Les Fées ou les Contes de ma mère l'Oye*, 1 acte (avec le même), 1697.

1. Voltaire commente ainsi sa fin et ses volontés : « Dufresny est mort comme un poltron, et a sacrifié à Dieu cinq ou six comédies nouvelles, toutes propres à faire bâiller les saints du paradis. » (Lettre à Mme de Bernières).

PIÈCES DONT LE MANUSCRIT EST PERDU

Sancho Pança, en 3 actes. — *Le Portrait*, en 1 acte. — *Les Dominos*, en 1 acte.

*see
- Review du
Vul. 2^e série*

PIÈCES BRÛLÉES SUR SON ORDRE APRÈS SA MORT

Les Vapeurs, en 1 acte. — *La Joueuse*, en vers. — *Le Superstitieux*, en 5 actes. — *L'Épreuve*, en 3 actes.

PRINCIPALES ÉDITIONS

Le Théâtre de M. de Rivierre (incomplet), Paris, P. Ribou, 1694 (erreur pour 1704). — *Œuvres de M. Rivière du Frény* (publiées par d'Alençon), 6 vol. in-12 ; portrait et musique gravés ; Paris, Briasson, 1731. — *Œuvres*, etc., 4 vol. in-12, Paris 1747 (la meilleure édition), réimprimée en 1747 et 1779.

Œuvres choisies de Dufresny, édition L.-S. Auger, Paris, 1810. — *Théâtre choisi*, édition G. d'Heylli, Paris, 1882.

L'Esprit de contradiction, comédie par M. du F***, à Paris chez la Vve de C. Barbin, 1700.

OUVRAGES À CONSULTER

Notice de d'Alençon, en tête de l'édition de 1731. — Frères Parfaict, *Histoire du Théâtre-Français*. — De Lérès, *Dictionnaire des théâtres* (1754). — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, etc., tome VII. — La Harpe, *Cours de littérature dramatique*. — Auger, *Notice de l'édition des Œuvres choisies* (1810). — D. Nisard, *Études d'histoire et de littérature*. — A. Jal, *Dictionnaire critique* (1877). — G. d'Heylli, *Notice de l'édition du Théâtre choisi* (1882). — V. Fournel, *Le Théâtre en France au XVII^e siècle : la Comédie*. — Ch. Lenient, *La Comédie en France au XVIII^e siècle* : chap. IV.

ICONOGRAPHIE

Buste en marbre, au foyer de la Comédie française.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

Comédie en un acte, en prose

*Représentée pour la première fois
par la Comédie française,
le 27 août 1700.*

PERSONNAGES

M. ORONTE.

MADAME ORONTE.

ANGÉLIQUE, leur fille.

VALÈRE, amant d'Angélique.

LUCAS, jardinier.

M. THIBAUDOIS.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La scène se passe à la maison de campagne de M. Oronte.



NOTICE

CETTE alerte et spirituelle bluette, que les frères Parfaict proclament le chef-d'œuvre de l'auteur, est, en effet, sa meilleure pièce si on ne mesure pas à son étendue les mérites d'un ouvrage. Enfermée dans le cadre étroit d'un acte en prose, « c'est une comédie de caractère en miniature, largement peinte et lestement enlevée » (V. Fournel).

Madame Oronte, la contredisante — caractère un peu outré, mais qui ne dépasse pas, toutefois, le relief admis par l'optique de la scène — est le type de la femme désagréable et qui fait trembler tout le monde devant son humeur. Elle congédie son jardinier Lucas parce qu'elle suppose à son mari le désir de le garder ; mais, quand Lucas accepte son congé, elle ne veut plus le laisser partir. Son mari Oronte voudrait bien que leur fille Angélique épousât un riche voisin, M. Thibaudois, et non pas le pauvre Valère. Mais, en habile diplomate et sur les conseils de son jardinier, Oronte, escomptant d'être contrarié, feint d'appuyer les prétentions de Valère. Angélique, qui aime réellement celui-ci, se garde bien cependant d'avouer ses sentiments. Ayant découvert le complot tramé par Oronte et Lucas, elle avertit sa mère, qui, pour faire pièce à son mari, se hâte d'accorder Angélique à Valère, déferant ainsi aux souhaits exprès d'Oronte, qui comptait la voir le contrarier encore ! « La seule fois de ma vie qu'elle ne me contredit point, s'écrie le malheureux, c'est pour me contredire ! »

Le caractère de madame Oronte se tient bien, et amène un dénouement logique et moral. Les autres personnages ne sont pas moins heureusement dessinés : Angélique, la fine mouche, à qui l'esprit est venu de bonne heure, connaît bien l'humeur de ses parents et joue serré avec tout le monde ; Lucas, le jardinier, homme prudent et politique, qui sert de conseiller à son maître, est plein de verve et de rondeur malicieuses ; M. Thibaudois est un modèle parfait de vanité prétentieuse, de sottise, et de plate grossièreté. Ajoutons que la pièce est, par exception, bien conduite ; et nous pourrions conclure que l'Esprit de contradiction est, à la vérité, une fort aimable bagatelle.

162

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

1700

SCÈNE PREMIÈRE : ORONTE, LUCAS.

LUCAS, *en colère.*

Morgué de la contrediseuse et de sa contredition !

ORONTE

Là, là, doucement...

LUCAS

Non, monsieur ; je ne peu pu duré avec l'esprit de madame votre femme.

ORONTE

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS

Qu'à vou contredise tout son sou, vous qui êtes son mari, ça est naturel ça ; mais y n'est pas naturel qu'à vienne contredire mon jardin.

ORONTE

Patience, Lucas, patience.

LUCAS

Tout franc, je n'aime point à être jardinier là où l'y a des femmes ; car une femme dans un jardin fait pu de dégât qu'un millier de taupes.

ORONTE

Tu as raison, et ma femme a tort.

LUCAS

Al arrache ce que j'ai planté ; a replante ce que j'ai arraché.

Quand je greffe du bon crequin (1), a di que c'est de la bargamotte ; là où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne des raves ; n'y a rien don a ne s'avise pour alé à rebours de moi. Hier al vlait, pour avoir des preunes pu grosses, qu'on les semé su couche comme des melons. Je crois, Guieu me pardonne, qu'a me fera bientôt planter des citrouilles en espalier.

ORONTE

Elle n'est pas raisonnable : mais laissons cela, Lucas ; parlons de marier ma fille. J'ai besoin là-dessus de ton conseil.

LUCAS

Gnia pu de conseil dan ma tête, drès que j'ai disputé avec madame ; ça me met en friche, moi et mon jardin. Et pi, c'est qu'a me vient de bailler (2) mon congé.

ORONTE

Tu ne sortiras point ; va, je te soutiendrai.

LUCAS

Comment me soutiendrais-vou contre elle, qu'ou ne pouvè pas vou y soutenir vou-même ? Hé, vou dis-je pas toujou qu'ous être trop docile ? drès qu'a veut queuque chose, vous dite oui ; drès qu'a voi qu'ou dite oui, a dit non ; et vou le dite itou, et pi a redi oui par controvarse, et vous voulez bian.

ORONTE

Que veux-tu, Lucas ? j'aime ma femme ; elle n'a point d'autre plaisir que de faire tout le contraire de ce que je veux, je lui laisse cette petite satisfaction-là.

LUCAS

En cas de votre fille, si je n'étais pu cian (3), comment ferais-vous ? car gn'y a que moi qui a assé d'entendement pour faire revirer l'esprit de vote femme ; vous n'y entendez rian, vous.

ORONTE

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi, et plus de bon sens que bien des philosophes qui n'en ont point.

(1) *Crequin* : sans doute du cresson.

(2) *Bailler* : donner.

(3) *Cian* : céans, ici.

LUCAS

Tené, monsieu, l'y a des paysans qui ont la philosophie d'avoir de l'esprit en argent ; ma philosophie à moi, c'est de gouverner la vie du monde par mon méquie (1) de jardinier. Vous v'lé marier vote fille, par parentèse ; vou ne savé ce qui en sera ; mais moi j'ai vu tout ça dans mon jardinage ; car j'ai di : Quand madame vient dans mon jardin, et qu'al voit qu'eun arbre est d'humeur à profiter au soleil, al le plante à l'ombre. Or, si al voit que sa fille est d'humeur à profiter en mariage, al la plantera dans un couvent.

ORONTE

Tu me l'as fort bien dit : si ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle fasse mine d'y penser, ni moi non plus.

LUCAS

Madame m'a voulu faire jaser là-dessus : Mais Lucas, m'a-t-elle dit, qu'est-ce que tu penses de ce mariage-là ? Je n'en sais rian, madame. — Mais ma fille par-ci : Néant — Mais mon mari par là : Motus. — Et parce qu'al a vu que je ne l'y baillais (2) pas de quoi contredire, c'est pour ça qu'al m'a chassé : mais ce ne sera rien ; car a me chasse comme ça tou les jours, et j'ai des finesses pour qu'a me reflatte par contredition. La vla qui viant dans st'allée-ci laissez-moi me raccommode tout seul.

ORONTE

Je vais t'attendre sous ce berceau.

LUCAS, *seul*.

Je serais morgué bien fâché de quitter ce bourgeois-ci ; sa bourgeoisie est pu argenteuse que ben des gentilhommeries que l'y a (3).

SCÈNE II : MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE

Venez-vous de vous mettre sous la protection de mon mari ? Il peut m'ordonner de vous garder céans ; mais, à coup sûr, je ne lui obéirai pas. Allons vite, venez me rendre les clefs, et que je vous paie vos gages.

(1) *Méquie* : métier.

(2) *Bailler* : donner.

(3) *Que* : y a : qu'il y a.

LUCAS, *d'un ton pleureur.*

Je suis bien fâché de vous quitter. (*Il se retourne pour rire.*)
Ha, ha, ha, ha!

MADAME ORONTE

Vous riez, je crois?

LUCAS, *il pleure.*

Cela m'afflige. (*Il rit en se retournant.*) Ha, ha, ha!

MADAME ORONTE

Qu'est-ce à dire donc?

LUCAS

Rien, rien. (*Il rit.*) Ha, ha, ha!... (*Tristement.*) Ça, madame
je vas vous rendre vos clefs.

MADAME ORONTE

Je veux savoir de quoi vous riez?

LUCAS, *ne se cachant plus pour rire.*

Ha, ha, ha, ha! je ne peu pu me retenir ; aussi bien me vla
tout chassé, je ne vous crain pu. Ha, ha! je riais d'un drôle de
tour que je vous ai fait. Ha! ha! tou franc, c'est que comme l'y
a longtemps que je sis las de votre himeur acariâtre, et que je
veux vous planter là, j'ai di à par moi : Si madame voit que je
veux mon congé, a ne sera pas de st'avis ; si je veux être payé de
mes gages, a me les requinra (1), pour n'être pas de mon opinion ;
oh! faut mieux que je la fâche, afin qu'a me chasse par elle-
même.

MADAME ORONTE

Quoi! afin que je vous chasse?

LUCAS

Je vous ai fai une querelle ; ha, ha!... Mais je vas vous bailler
vos clefs.

MADAME ORONTE

Oui, pour me faire pièce vous avez résolu de me laisser tout
d'un coup sans jardinier?

LUCAS

C'est pour ça que je m'en vas.

MADAME ORONTE

Vous vous en irez quand j'en aurai un autre.

(1) *Requinra* : retiendra.

LUCAS

Ce sera drès (1) tout à l'heure.

MADAME ORONTE

Vous attendrez au moins jusqu'à demain.

LUCAS

Demain vous ne serais pu en train de me chasser ; je veux vous quitter.

MADAME ORONTE

Oh ! il ne sera pas dit que je serai votre dupe. Vous voulez me quitter ; et moi, je ne veux pas que vous me quittiez !

LUCAS

On ne requint (2) point les gens malgré eux ; et vous êtes d'une himeur...

MADAME ORONTE

Ouais ! mon humeur est donc bien terrible ?

LUCAS

Tanquia que j'en souffre trop.

MADAME ORONTE.

Suis-je si méchante dans le fond ?

LUCAS

Morgué, nenni ! je sais bian que ce n'est pas par malice (3) qu'ou faite endéver (4) tout le monde ; mais c'est que vote volonté est du naturel des hiboux ; a ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

MADAME ORONTE

C'est une étrange chose que la prévention ! car il n'y a guère de femme qui contredise moins que moi.

LUCAS

Gn'en a guère, c'est vrai !

MADAME ORONTE

Je ne contredis jamais, à le bien prendre ; mais c'est que je n'aime point qu'on me contredise. Par exemple, je me suis

(1) *Drès* : dès.

(2) *Requint* : retient.

(3) *Malice* : méchanceté.

(4) *Faire endéver* : faire enrager ; irriter.

fâchée contre toi pour ton obstination. Pourquoi t'obstines-tu à me cacher ce que je veux découvrir ? Ne sais-je pas que tu es le conseil, l'oracle de mon mari ? Il t'a fait confidence sans doute du dessein qu'il a pour Angélique ?

LUCAS

Hé, il m'en a dit queuque petite chose.

MADAME ORONTE

Ah ! voilà parler cela !

LUCAS

Je me doute bien itou de la pensée de mademoiselle Angélique.

MADAME ORONTE

Oui ?

LUCAS

Ja sai ben encore mon avis à moi, su tou ça.

MADAME ORONTE

Hé bien, Lucas ?

LUCAS

Mais, ni de ma pensée, ni de celle de monsieu, ni de celle de vote fille, je ne vous en dirai non pu qu'il en pleut.

MADAME ORONTE

Lucas, je t'en prie, dis-moi.

LUCAS

Vous n'en saurais rien, vous dis-je ; car je vous vois veni. Vous êtes tantôt sur le oui, tantôt sur le non. Je la marirai, je ne la marirai pas ; qu'en dit-il ? qu'en dit-elle ? et tou ça, jusqu'à ce qu'ou voyais tous les chemins que les autres enfileront, pour en prendre eun tout de guingouois qui ne ravienne à pas eun de ceux-là.

MADAME ORONTE

Au contraire, je suis toujours dans le bon chemin, et chacun se détourne de moi par malice. En un mot, je sens qu'on a céans quelque dessein contraire au mien. Mais j'aperçois ma fille, il faut que je lui parle encore. Holà, Angélique, holà, venez un peu ici !

LUCAS, *à part.*

Allons retrouvé monsieu sous le barciau...

SCÈNE III : MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE

Que souhaitez-vous de moi, ma mère?

MADAME ORONTE

• Vous parler encore, ma fille.

ANGÉLIQUE

Me voilà prête à vous écouter.

MADAME ORONTE

J'ai tous les sujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une dissimulée : mais je suis bonne, raisonnable ; et, avant que de disposer de vous de manière ou d'autre, je veux consulter votre inclination. Parlez-moi donc sincèrement une fois en votre vie : voulez-vous être mariée ou non?

ANGÉLIQUE

Je vous ai déjà dit, ma mère, que je ne dois pas avoir de volonté.

MADAME ORONTE

Vous en avez pourtant, avouez-le-moi. Je n'ai en vue que votre satisfaction, ouvrez-moi votre cœur ; là, parlez naturellement ! Vous imaginez-vous que le mariage puisse rendre une fille heureuse?

ANGÉLIQUE

Je vois quelques femmes qui se louent de leur état.

MADAME ORONTE

Ah ! je commence à vous entendre.

ANGÉLIQUE

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

MADAME ORONTE

Je ne vous entends plus... Dites-moi un peu ; vous avez vu cette nouvelle mariée qui va de porte en porte se faire applaudir du choix qu'elle a fait ; écoutez-vous ses discours avec plaisir?

ANGÉLIQUE

Oui, vraiment ma mère.

MADAME ORONTE

Vous souhaitez donc d'être mariée?

ANGÉLIQUE

Point du tout ; car cette femme vint hier affliger, par ses plaintes, la même assemblée qu'elle avait fatiguée l'autre jour par l'éloge de son époux.

MADAME ORONTE

C'est-à-dire que vous ne voulez point risquer de prendre un mari ?

ANGÉLIQUE

Je ne dis point cela, ma mère.

MADAME ORONTE

Que dites-vous donc ? Car enfin vous envisagez le mariage ou comme un bien ou comme un mal ; ou vous le souhaitez, ou vous le craignez...

ANGÉLIQUE

Je ne le souhaite ni ne le crains ; je n'ai fait là-dessus que de simples réflexions, sur lesquelles je n'ai pris aucun parti. Les raisons pour et contre me paraissent à peu près égales ; c'est ce qui a suspendu mon choix jusqu'à présent.

MADAME ORONTE

Oh ! cette suspension commence à m'impatienter, et vous avez trop d'esprit pour rester dans une situation si indolente.

ANGÉLIQUE

C'est la situation où une fille doit être, afin que sa mère puisse la déterminer sans peine.

MADAME ORONTE

Mais si je vous déterminais au mariage ?

ANGÉLIQUE

Mes raisons pour le mariage deviendraient les plus fortes : car la raison du devoir me ferait oublier toutes les raisons contraires.

MADAME ORONTE

Et si je vous détermine à rester fille ?

ANGÉLIQUE

Pour lors les raisons contre le mariage me paraîtront les meilleures.

MADAME ORONTE

Quel discours! quel travers d'esprit! je n'y puis plus tenir. Quoi! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination?

ANGÉLIQUE

Mon inclination est de suivre la vôtre.

MADAME ORONTE

Elle n'en démordra pas, non!

ANGÉLIQUE

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

MADAME ORONTE

Quelle obstination! quel acharnement!

ANGÉLIQUE

Ce n'est point par obstination.

MADAME ORONTE

Quoi! vous me contredirez sans cesse?

ANGÉLIQUE

Vouloir tout ce que vous voulez, est-ce vous contredire?

MADAME ORONTE

Oui, oui, oui; car je veux que vous ayez une volonté, et vous n'en voulez point avoir.

ANGÉLIQUE

Mais, ma mère...

MADAME ORONTE

Vous me poussez à bout, taisez-vous! On dira encore que j'ai tort! cependant c'est vous, oui, c'est votre esprit qu'on peut appeler vraiment un esprit de contradiction! Je ne puis plus vivre avec vous; une fille comme cela est un vrai fléau domestique; je veux m'en défaire absolument. Oui, mademoiselle, je vous marierai dès aujourd'hui. Voilà deux partis qui se présentent: Valère d'un côté, monsieur Thibaudois de l'autre. Je ne vous ferai pas l'honneur, non, de vous donner le choix: vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre père; si ses idées sont raisonnables, j'y donnerai les mains. Si elles ne le sont pas, hon!...

SCÈNE IV : ANGÉLIQUE, *seule*.

Quelle violence il faut que je me fasse, sincère comme je le suis naturellement, d'être contrainte à dissimuler avec tout le monde ! Cependant je n'ose me confier à personne, dans la situation où je vois les choses.

SCÈNE V : ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE

Me voici encore, mademoiselle, et j'ai résolu de ne point retourner à Paris, que (1) vous ne vous soyez expliquée avec moi. Je vous l'avoue, vos manières ont mis ma patience à bout : je suis outré ! Non, je ne me possède plus quand je pense que, depuis le temps que je viens céans, ni mon amour, ni mon respect, ni mes prières, ni mes reproches, n'ont encore pu vous arracher une seule parole sur quoi je puisse tabler... Quand je vous parle de la plus violente passion qui fut jamais, vous m'écoutez avec une tranquillité, une indolence incompréhensible... Car enfin on témoigne aux gens, ou de la reconnaissance, ou du mépris, ou de la pitié, ou de la colère. Juste ciel ! que dois-je juger d'un silence si obstiné ?

ANGÉLIQUE

Vous devez juger que je suis prudente, et rien de plus.

VALÈRE

Mais enfin, approuvez-vous mon amour, ou le condamnez-vous ?

ANGÉLIQUE

Je n'en sais rien.

VALÈRE

Quoi ! toujours sur le même ton ?

ANGÉLIQUE

Vous ne vous êtes point encore aperçu que j'eusse aucune inclination pour vous, n'est-ce pas ?

VALÈRE

C'est ce qui me désole.

ANGÉLIQUE

Vous n'avez pas remarqué non plus que j'aie eu de l'aversion... ?

(1) *Que* : avant que.

VALÈRE

Non vraiment ; mais cela ne suffit pas.

ANGÉLIQUE

Cela suffit pour moi ; car j'ai intérêt d'être impénétrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déjà que j'ai formé un certain projet pour mon établissement (1), et que, suivant ce projet, il ne faut pas que ma mère sache si je vous aime, ou si j'en aime un autre ? Il faut que mon père l'ignore aussi, et par conséquent que vous l'ignoriez vous-même. Car si vous le saviez, mon père, ma mère, et tous ceux qui vous voient en seraient bientôt instruits.

VALÈRE

Vous me croyez donc bien indiscret ?

ANGÉLIQUE

Non, mais votre vivacité vous tient lieu d'indiscrétion.

VALÈRE

Je sais modérer cette vivacité. Par exemple, au moment que je vous parle, je me possède plus que vous ne pensez, et je vous jure qu'un mot d'éclaircissement, oui, un seul mot de votre bouche, va me rendre aussi tranquille que vous.

ANGÉLIQUE

Mais si ce mot était que je n'ai nul dessein de vous épouser ?

VALÈRE

Ah ! c'est ce que vous n'osez me dire. Qu'entends-je, juste ciel ?

ANGÉLIQUE

Vous n'êtes pas tranquille ; le seriez-vous davantage si je vous promettais de n'être jamais à d'autre qu'à vous ?

VALÈRE

Si vous me le promettiez, ah ! j'en mourrais de plaisir : oui, mon bonheur serait si grand...

ANGÉLIQUE

Que vous iriez le publier aussitôt. Voilà comment vos transports de joie, ou vos désespoirs outrés, pourraient divulguer mon secret ; et dès que ma mère saurait le choix que je veux faire, elle en ferait un contraire, à coup sûr : ainsi trouvez bon que je vous laisse ignorer mes desseins.

(1) *Etablissement* : mariage.

VALÈRE

Je ne les ignore plus, ingrate : et puisqu'il faut vous le dire, je viens d'apprendre céans que vous épousez aujourd'hui monsieur Thibaudois.

ANGÉLIQUE

Cela pourrait être.

VALÈRE

C'est pour cela que je suis revenu sur mes pas...

ANGÉLIQUE

Hé bien, retournez-vous-en.

VALÈRE

Et c'est ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez ménagé jusqu'à présent, parce que je suis un ami de votre mère. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage.

ANGÉLIQUE

Empêcher ce mariage ? Je vous crois trop galant homme pour empêcher un établissement avantageux pour moi.

VALÈRE

Non, cruelle, non, ne craignez rien ! Si vous pouvez être heureuse avec un autre, j'en mourrai de douleur, mais je ne m'y opposerai point.

ANGÉLIQUE

Vous pourriez traverser mes desseins ; mais s'il est vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon père ni ma mère ; je vous ai défendu de paraître ici ; retirez-vous, je vous prie.

VALÈRE

J'obéis aveuglément ; mais si vous me trompez...

ANGÉLIQUE

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALÈRE

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus...

ANGÉLIQUE

Oh ! pour me dire des injures, attendez que je les ai méritées. Je les mériterai peut-être bientôt, ne vous impatiencez point.

VALÈRE

Quoi ! vous pourriez...

ANGÉLIQUE

Voilà mon père, partez vite !

SCÈNE VI : ANGÉLIQUE, ORONTE.

ORONTE

Réjouis-toi, ma fille, réjouis-toi ; tu seras mariée selon mes désirs. Je triomphe, et je l'emporterai sur ma femme.

ANGÉLIQUE

Ah ! mon père, je crains bien...

ORONTE

Je l'emporterai, te dis-je ; car elle vient de me proposer d'elle-même ce que je veux, et je n'ai pas fait mine de le souhaiter, de peur qu'elle ne change de dessein.

ANGÉLIQUE

Si la pensée est venue d'elle, l'exécution suivra bientôt.

ORONTE

Oui, ma fille ; les gros biens de monsieur Thibaudois plaisent à ma femme comme à moi. En effet, un riche négociant est un trésor pour une fille comme toi, qui n'a pas d'amourette en tête. A la vérité, monsieur Thibaudois est un peu rustique, un peu grossier ; mais il est franc.

ANGÉLIQUE

Je pardonne la grossièreté en faveur de la franchise.

ORONTE

On trouve qu'il n'a point d'esprit ; je trouve, moi, qu'il en aurait beaucoup, s'il pouvait seulement se désaccoutumer de dire à tort et à travers des choses où il n'y a ni rime ni raison. Il a encore une autre mauvaise habitude, c'est de tutoyer tout le monde ; il tutoie jusqu'à des femmes qu'il n'a jamais vues !...

SCÈNE VII : ANGÉLIQUE, ORONTE, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS, *étalant une grande veste dorée, parements larges, et les deux mains pleines de grosses bagues dans tous les doigts.*

Hé ben! voisin, hé ben! hé ben! ta femme dit donc que... mais que dit-elle donc, cette femme? Ah! te voilà, toi fille, hé ben, hé ben! quand épouserons-nous?

ANGÉLIQUE

Je ne sais.

ORONTE

Cela n'est pas encore fait.

THIBAUDOIS

Si fait, si fait, c'est fait. Oui, oui, va, Angélique, je te baille ma foi. Quin (1) vla des bagues à mes doigts; prends la plus grosse.

ANGÉLIQUE

Nous n'en sommes pas encore là.

ORONTE

Il faut que nous délibérions.

THIBAUDOIS

Délibérons, délibérons.

ANGÉLIQUE

Il faut prendre des mesures.

THIBAUDOIS

Prenons, prenons.

ANGÉLIQUE

Pendant que vous délibérerez, il est à propos que je me tienne auprès de ma mère.

ORONTE

Va vite, nous n'avons point de temps à perdre.

THIBAUDOIS

Cela presse, oui. Attends, attends, je veux te voir encore, cela m'égaye; parlons de chose et d'autre; conte-moi un peu...

(1) Quin : tiens!

ORONTE

Oh, laissez-la aller ; il ne faut pas que sa mère la voie avec vous.

THIBAUDOIS

Va donc, va, ma fille.

SCÈNE VIII : ORONTE, THIBAUDOIS.

ORONTE

Ça, raisonnons un peu sur la manière dont nous nous y prendrons pour tourner l'esprit de ma femme ; car c'est la grande difficulté de notre affaire.

THIBAUDOIS

N'y a-t-il que cela qui t'embarrasse ?

ORONTE

Non, vraiment, car...

THIBAUDOIS

Cela ne m'embarrasse point, moi.

ORONTE

Avez-vous quelque expédient pour faire que...

THIBAUDOIS

Oui, oui, va, je ferai cela ; dis-moi, comment vas-tu faire ?

ORONTE

C'est ce qui m'embarrasse, vous dis-je.

THIBAUDOIS

Tu, tu, tu es un pauvre génie ; il n'y a rien de si aisé.

ORONTE

Instruisez-moi donc.

THIBAUDOIS

Rien de si aisé ; car enfin.... comment t'y prendras-tu ?

ORONTE

Je n'en sais rien.

THIBAUDOIS

Mais, mais, mais, ni moi non plus ; car c'est une terrible femme que l'esprit de ta femme.

ORONTE

Je vois bien que nous sommes aussi habiles l'un que l'autre pour imaginer. Mais, par bonheur, j'ai un jardinier à qui il vient les meilleures pensées du monde ; c'est une bonne tête.

THIBAUDOIS

J'ai de la tête aussi, moi ; fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE

Le voici.

SCÈNE IX : ORONTE, THIBAUDOIS, LUCAS.

ORONTE

Hé bien, Lucas, rêves-tu à notre affaire ? as-tu fait réflexion sur ce que je t'ai dit ?

LUCAS

Chut !

ORONTE

Chut !

THIBAUDOIS

Chut !

LUCAS

Monsieu que vlà veut ben de mademoiselle Angélique ; al veut ben de li ; madame le veut ben, vou le voulé ben, et moi itou ; vlà qu'est don fait !

THIBAUDOIS

Vlà qu'est donc fait !

LUCAS

Je di que ça n'est pas fait ; car drès (1) qu'a verra que nous le voulons tretous a ne le voudra pu, elle.

ORONTE

Voilà le mal !

THIBAUDOIS

Voilà le mal !

LUCAS

Oh ! je vous demande, si...

(1) *Drès* : dès.

ORONTE

Assurément.

THIBAUDOIS

Belle demande!

LUCAS

Je vous demande don si ne faurait pas que je fissions là... comme si...

THIBAUDOIS

C'est bien penser, cela.

ORONTE

Fort bien, Lucas.

THIBAUDOIS

C'est mon avis.

LUCAS

Vlà de biaux avis qu'ous avé là. Fau vous faire conseillé de village : vous opinerais par écho. Je dis don, moi, que la volonté de votre fame est comme eune giroite (1), qui voudrait toujou se torner (2) à l'encontre du vent. Fau don faire semblant que le vent vient d'aval, pour qu'a tourne d'amon. Oh! l'y a deux vents qui soufflont su mademoiselle Angélique, monsieur d'un côté, et ce Valère de l'autre ; gna don qu'à dire à vote fame que c'est Valère que nous voulons, et a nou baillera sti-ci (3) par opposite ; vlà ma sentence (4).

ORONTE

Voilà le nœud!

THIBAUDOIS

Il y a cent écus pour Lucas; voilà le nœud!

LUCAS

Fau faire deux nœuds pour que ça quienne. (5) Mais l'y a encore eune çarimonie (6) pour mettre madame ben en humeur de s'ostiner à ça.

ORONTE

Nous prendrons le moment; notre notaire a le mot, le contrat est tout prêt.

(1) *Giroite* : girouette.

(2) *Se torner* : se tourner.

(3) *Sti-ci* : celui-ci.

(4) *Ma sentence* : mon avis.

(5) *Quienne* : tienne.

(6) *Çarimonie* : cérémonie.

LUCAS

Oui, mais pour qu'a le sine ben vite, fau qu'a le sine de rage; et j'ai le secret pour l'agacer. C'est comme quand a vient pour argoter sur mon jardin; je fais semblant de ne dire mot, je ratice ma bêche : a s'ostine su ma contenance; je secoue la tête, a pren ça pour des paroles, et a dispute contre: le feu s'y boute (1) et quand sa contredition est allumée, si vou l'y allias soutenir qu'al est honnête fame, a vou dirait qu'ous en avez menti. Mais la vlà. Je vas l'ostiner, et pis vous vienrais tout d'un coup l'y demander Valère.

SCÈNE X : MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE

Tu étais là encore avec mon mari. Il t'a dit apparemment lequel il veut choisir pour gendre, ou de Valère, ou de monsieur Thibaudois, que je lui ai proposé?

LUCAS, *tournant son chapeau.*

Hom l...

MADAME ORONTE

Tu tournes ton chapeau : c'est-à-dire que mon mari n'est pas de mon avis.

LUCAS, *secouant la tête.*

Prr.

MADAME ORONTE

Monsieur Thibaudois, dis-tu, n'est pas du goût de mon mari, et il aimerait mieux Valère?

LUCAS

Hé, hé, hé!

MADAME ORONTE

Parce qu'il est plus jeune? N'est-ce pas qu'il plairait davantage à ma fille?

LUCAS

Hé! mais...

MADAME ORONTE

Quoi! tu me soutiendras qu'un établissement solide, que les gros biens de Thibaudois ne sont pas préférables. ?

(1) *Se bouter* : se mettre.

LUCAS

Baon!

MADAME ORONTE

J'enrage quand j'entends raisonner ainsi.

LUCAS

Mais, mais, mais..

MADAME ORONTE

Faux raisonnements que tout cela.

LUCAS, *frappant du pied.*

Morgué!

MADAME ORONTE

Et tout ce que tu me dis là, c'est mon mari qui te le fait dire.

LUCAS

Palsangoi! (1)

MADAME ORONTE

Ne voilà-t-il pas mot pour mot tous ses discours? Oh! bien, je lui déclare que malgré lui...

LUCAS

Han...

MADAME ORONTE

Oui, malgré lui, à sa barbe...

LUCAS

Pao!

MADAME ORONTE

Oui... Il le prend sur ce ton-là! je lui ferai bien voir...

LUCAS

Pa ta ta!

MADAME ORONTE

Il verra si je suis la maîtresse.

LUCAS

Prrr....

MADAME ORONTE

Oh! c'en est trop, mon mari; vous me contrecarrez! vous m'insultez! vous m'outragez!

(Lucas fait signe à Oronte d'avancer, et il le met à sa place à côté de madame Oronte, pendant qu'elle parle seule.)

(1) Palsangoi : palsambleu.

SCÈNE XI : ORONTE, MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE, à *Oronte qu'elle voit à la place où était Lucas.*

Continuez, monsieur, continuez. Je voudrais bien savoir où vous prenez toutes les extravagances que vous venez de me dire?

ORONTE

Je n'ai encore rien dit.

MADAME ORONTE

Poursuivez donc, courage. Il faut être bien obstiné pour me soutenir...

ORONTE

Il est vrai que je venais pour vous parler.

MADAME ORONTE

Me soutenir sans raison, sans jugement, que monsieur Thibaudois ne convient pas à ma fille!

ORONTE

Valère, pourtant...

MADAME ORONTE

Ne parlez pas davantage.

ORONTE

Je vous demande Valère ; et...

MADAME ORONTE

Non, monsieur ; Valère n'a que faire de se présenter à moi.

ORONTE

Eh ! je vous prie, par complaisance pour moi.

MADAME ORONTE

Dès demain, je donne ma fille à monsieur Thibaudois.

ORONTE

Mais la raison?

MADAME ORONTE

La raison est pour moi ; et pour preuve que j'ai raison, c'est que cela sera comme je le veux, et dès aujourd'hui... Monsieur Thibaudois est ici, tenez-vous prêt pour signer.

SCÈNE XII : LUCAS, ORONTE.

ORONTE

Hé bien ! n'ai-je pas tenu bon ?

LUCAS

Oh ! parguenne, pour cette fois-ci, a fera vote volonté, et ça sera la première fois de sa vie.

ORONTE

Çà, le notaire est-il arrivé ?

LUCAS

Je m'en vas voir ; et pi je revienrons encore crier que je voulons Valère, afin qu'a sine vitement pour l'autre.

SCÈNE XIII : ORONTE, ANGÉLIQUE.

ORONTE

Nous avons fait merveille, ma fille.

ANGÉLIQUE

J'ai tout entendu, j'étais là sous le berceau avec le notaire ; il vient d'arriver, il est temps qu'il paraisse.

ORONTE

Je vais lui parler, va vite rejoindre ta mère.

ANGÉLIQUE, *seule*.

Voilà les choses au point où je les souhaitais, et les mesures que je prends pourront réussir. Examinons ce que tout ceci deviendra.

SCÈNE XIV : MADAME ORONTE, LE LAQUAIS.

MADAME ORONTE

Dis-moi donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet ? A qui appartiens-tu ?

LE LAQUAIS

On m'a défendu de vous dire cela ; et, afin que vous ne me fassiez point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vite. (*Il s'en va.*)

MADAME ORONTE

Que veut dire ce mystère? (*Elle lit bas*) Hon, hon, hon... « Je vous donne avis que votre fille est d'intelligence avec monsieur Thibaudois, qu'elle veut épouser ; et pour vous faire signer leur contrat, ils ont un notaire en main, qui se doit trouver chez vous comme par hasard. » Justement, c'est ce notaire que j'ai vu là avec Angélique ; l'avis est bon. « En un mot, votre mari doit feindre de ne vouloir point de monsieur Thibaudois, afin que vous vous déterminiez pour lui. » Oui ! monsieur Thibaudois est l'homme de mon mari?...

SCÈNE XV : MADAME ORONTE, ORONTE, LUCAS.

LUCAS, *bas à Oronte*.

Courage, monsieur, crions bien fort que je ne voulons point de monsieur Thibaudois, afin qu'a nous le baille plus vite.

ORONTE

Écoutez, ma femme...

LUCAS

Je vous disons don que...

ORONTE

Je veux que vous sachiez que...

LUCAS

Que je sommes vote mari...

ORONTE

Vous dites que vous voulez monsieur Thibaudois pour gendre, n'est-ce pas ? Je vous dis, moi, que ma fille ne veut point de lui.

LUCAS

Elle en veut un pu délicat.

MADAME ORONTE

Ce n'est ni la volonté de ma fille, ni la mienne, qui doit décider ; c'est la vôtre, mon mari ; et là-dessus, comme sur toute autre chose, vous êtes le maître.

LUCAS

C'est moi itou qui trouve à propos que...

MADAME ORONTE

Tu es homme de bon conseil, Lucas ; j'écoute volontiers tes avis.

ORONTE

En un mot, ma femme, vous m'avez proposé monsieur Thibaudois, et moi je n'en veux point.

MADAME ORONTE

Parlons avec douceur. J'aime la paix et l'union, je ferai ce qui vous sera le plus agréable.

ORONTE

Ce qui m'est agréable, c'est de n'avoir point de complaisance là-dessus.

MADAME ORONTE

C'est à moi d'en avoir pour un mari que j'aime et que je respecte.

ORONTE

Vous plaisantez, et je vous dis très sérieusement que monsieur Thibaudois n'est point de mon goût.

MADAME ORONTE

Votre goût détermine le mien, et je ne pense plus à monsieur Thibaudois.

ORONTE, *bas à Lucas.*

Lucas.

LUCAS, *bas à Oronte.*

Poussons ferme, c'est que la contredition n'est pas encore en branle.

ORONTE

Parlez donc, madame, est-ce que vous vous moquez de moi?

MADAME ORONTE

Mais pourquoi vous emporter, puisque je vous donne ma parole?

LUCAS

Bon ! vote parole, a va et vient comme l'air du temps.

MADAME ORONTE

Vous en allez voir l'exécution.

ORONTE

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

MADAME ORONTE

Pour vous prouver ma sincérité et ma soumission, je vais de ce pas défendre à monsieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maison.

SCÈNE XVI : ORONTE, LUCAS.

ORONTE

Je crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'avise-t-elle d'être complaisante aujourd'hui?

LUCAS

Ouais ! l'y a de la leune (1) là dedans !

ORONTE

Il faut être bien malheureux ! la seule fois de sa vie qu'elle ne me contredit point, c'est pour me contredire.

LUCAS

Al vous obéit, ça n'est pas naturel.

ORONTE

Je vais voir si c'est tout de bon ; je ne saurais le croire.

LUCAS, *seul*.

Hon ! faut que l'y ait là queueque chose ; je me doute quasiment....

SCÈNE XVII : LUCAS, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS

Hé ben, hé ben, Lucas ; on va signer le contrat, c'est de l'argent qu'il faut que je te baille (2).

LUCAS

On vous va bailler votre congé à vous ; madame vous cherche pour ça.

THIBAUDOIS

Elle ne veut point de moi, dis-tu ?

(1) *Leune* : lune. On croyait à l'influence de la lune sur le caractère. On dit encore *lunatique*.

(2) *Bailler* : donner.

LUCAS

Je m'en vas voir encore tout ça moi-même ; attendez-moi là.

THIBAUDOIS, *seul*.

J'aime pourtant bien cette petite Angélique ; mais je me moque de cela : si je ne l'épouse pas, j'ai de quoi en épouser quatre autres.

SCÈNE XVIII : THIBAUDOIS, ANGÉLIQUE,
VALÈRE, *qui suit Angélique pour examiner ses démarches.*

THIBAUDOIS

Hé ben, hé ben ! pauvre fille, te voilà mal ; tu ne seras point mariée !

ANGÉLIQUE

Voilà un fâcheux contretemps.

THIBAUDOIS

Cela te fâche donc, j'en suis bien aise ; c'est que tu m'aimes, et c'est bien fait ; ne pleure point, va, ne pleure point, tu m'auras.

ANGÉLIQUE

Allez donc vous joindre à mon père, secondez-le bien, parlez ensemble à ma mère ; priez-la, pressez-la.

THIBAUDOIS

Quin ! quin (1), voilà ton autre prétendu qui nous écoute.

ANGÉLIQUE

Ah ! vous êtes là, Valère ?

VALÈRE

Ce que je viens d'entendre, ce que vous m'avez dit tantôt, votre affectation à me renvoyer, le notaire que j'ai vu, tout enfin me prouve assez votre trahison ; mais vous ne méritez pas que j'en sois assez touché pour vous le reprocher. Je prends le parti du mépris et du silence. (*Il élève tout d'un coup sa voix.*) N'attendez pas de moi ni des emportements, ni des reproches : non perfide ; non traîtresse...

(1) *Quin* : tiens !

THIBAUDOIS

Appelles-tu cela des douceurs?

VALÈRE

Juste ciel!

THIBAUDOIS

De quoi se plaint-il donc? est-ce que tu lui as promis quelque chose?

ANGÉLIQUE

Rien du tout, monsieur Thibaudois. Je voudrais bien savoir, monsieur, de quel droit vous venez m'injurier? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos espérances? Premièrement, mon père peut-il balancer entre les richesses de monsieur et le peu de bien que vous avez?

THIBAUDOIS, *montrant ses bagues.*

Quin, vois-tu la main que je lui baille? ces cinq doigts-là valent tous les contrats d'un officier d'épée.

ANGÉLIQUE

Pour moi, je préfère la bonne humeur de monsieur à ce sérieux passionné dont vous ne sortez jamais.

THIBAUDOIS

Fi! il est amoureux comme un roman.

ANGÉLIQUE

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de désespéré.

THIBAUDOIS

J'ai ouï dire que les femmes n'aiment point les affligés. Il me fait pitié pourtant. Va, mon capitaine, va! pour te consoler, je te prêterai de l'argent...

VALÈRE

Eh! morbleu, monsieur...

ANGÉLIQUE, *prenant Valère par le bras.*

Vous allez vous emporter; retirez-vous, je vous prie, je n'aime pas les emportés.

THIBAUDOIS

Eh, ni moi non plus ! Je vais rejoindre ton père. (*Bas à Angélique.*) Défais-toi de cet homme-là, baille-lui son congé, et viens me retrouver.

SCÈNE XIX : ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE

Votre procédé me paraît si outré, que je pourrais vous soupçonner de feindre. Je ne m'en flatte pas ; mais enfin, s'il était vrai que vous eussiez affecté de parler ainsi en présence de monsieur Thibaudois... Le voilà parti, justifiez-vous.

SCÈNE XX : ANGÉLIQUE, VALÈRE, MADAME ORONTE.

MADAME ORONTE, *à part.*

Ma fille seule avec Valère !

VALÈRE

Justifiez-vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi : parlez, nous sommes seuls.

ANGÉLIQUE, *voyant sa mère.*

Je vous parlerai à vous seul, comme je vous ai parlé en la présence de monsieur Thibaudois. Mon père veut que je l'épouse ; et je vous déclare que j'en suis ravie.

VALÈRE

Oh ! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagements, je vais trouver votre mère.

ANGÉLIQUE

Allez, monsieur, allez ; vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination pour vous.

VALÈRE, *apercevant madame Oronte.*

Madame, avez-vous entendu ? Je suis trahi, madame ; car enfin, il n'est plus temps de vous cacher mon amour pour une ingrate... Vous voyez comme elle me traite.

MADAME ORONTE

Vous me faites compassion, monsieur : voir la fille et le père

acharnés contre vous et contre moi ? J'entre dans votre situation, car je me conforme volontiers aux sentiments des autres.

VALÈRE

Non, après le procédé d'Angélique, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

MADAME ORONTE

Je vous l'avouerai, je n'avais nulle envie de vous proposer ma fille.

VALÈRE

Vous me la proposeriez en vain !

MADAME ORONTE

Mais pour vous prouver, à vous qui êtes un homme raisonnable, que la raison seule me détermine, il me prendrait envie de vous offrir...

VALÈRE

Je refuse vos offres, madame ; je ne suis pas homme à violenter les inclinations.

MADAME ORONTE

Que j'aurais de plaisir à vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin ! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, monsieur...

VALÈRE

Il n'en sera rien.

MADAME ORONTE

Quoi ! vous me contredisez aussi ! Oh ! je vous ferai de si gros avantages que je vous obligerai à épouser ma fille.

ANGÉLIQUE

Quoi ! ma mère ! vous voudriez m'engager malgré moi ?

MADAME ORONTE

Malgré vous, ma fille ? Ne vous souvient-il plus que vous n'avez point de volonté ?

ANGÉLIQUE

Hélas ! quand je vous parlais ainsi, je ne parlais pas sincèrement. Pourquoi voulez-vous empêcher un riche établissement que je trouve avec monsieur Thibaudois ?

MADAME ORONTE

Monsieur a plus de bien que vous n'en méritez.

ANGÉLIQUE

Eh ! ma mère, je vous en conjure !

MADAME ORONTE

Taisez-vous, je sais toutes vos menées ; le notaire m'a tout dit. Vouloir me trahir ! m'exposer à faire la volonté d'un mari ! Pour vous punir, je vous ferai signer le même contrat que vous aviez fait dresser contre moi ; je vais le faire remplir du nom de Valère.

SCÈNE XXI : ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE

Non, madame, non, je ne signerai point ; j'aimerais mieux mourir, que d'épouser votre fille.

ANGÉLIQUE, *imitant Valère.*

J'aimerais mieux mourir, que d'épouser votre fille ! Vous prononcez cela bien naturellement.

VALÈRE

Comme je le sens, ingrate !

ANGÉLIQUE

Et comme je le souhaitais. Car, pour vous le faire prononcer d'un ton à le persuader à ma mère, il a bien fallu vous le faire sentir vivement. Vous ne l'auriez pas si bien trompée, si je ne vous avais trompé vous-même.

VALÈRE

Expliquez-vous.

ANGÉLIQUE

Pour faire consentir ma mère à ce que je souhaitais, il a fallu aussi laisser mon père dans l'erreur. Il a agi naturellement ; et quand j'ai vu qu'ils étaient tous pour monsieur Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mère, afin qu'elle fût contre ; un billet inconnu l'a instruite du complot, et c'est ce billet qui a excité sa contradiction. Voyant tout le monde contre vous, elle a pris votre parti pour contredire tout le monde, et veut vous contredire aussi.

VALÈRE

Ce que j'entends est-il bien vrai? Mon malheur m'accablait, mon bonheur m'éblouit, je ne le vois pas encore.

ANGÉLIQUE

Je voudrais que vous ne le vissiez qu'après la signature. Je crains quelque transport de joie indiscrete; non, Valère, ne soyez point encore convaincu que je vous aime.

VALÈRE, *avec transport.*

Ah! trop aimable Angélique!

ANGÉLIQUE

Quelqu'un vient, feignons encore.

SCÈNE XXII : ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS.

ANGÉLIQUE

Non, Valère, non, je ne vous épouserai jamais malgré moi.

LUCAS

Non, morgué, ce ne serait pas malgré vous, car ce serait de bon cœur qu'ou l'épouserais. Mais ce ne sera pas pourtant; car je me suis douté qu'ou maniganciais ensemble, et qu'ou faisais semblant. Votre mère allait baillé là dedan, oui; mais je l'ai avertie qu'ou la trompiais.

ANGÉLIQUE

Ah! ciel!

VALÈRE

Malheureux que tu es!

LUCAS

Ce sera pour vous le malheur; car madame va revouloir ce qu'a voulait devan qu'a sçeut qu'ou vouliais ly faire vouloir; tanquia que je ly ai dit tout ça, moi; car monsieur Thibaudois me baille cent écus.

VALÈRE

Eh! maraud, que ne m'en demandais-tu deux cents?

LUCAS

Il n'est pu temps, madame sait tout. Stanpendant (1), si je

(1) *Stanpendant* : cependant.

vous voyais là vote argent, il ne serait pu vrai que madame sait tout, car, morgué! elle ne sait rian.

ANGÉLIQUE

Ah! mon pauvre Lucas...

VALÈRE

Tiens, voilà ma bourse.

LUCAS

Et vla madame qui revient ; je vais vous épauler (1).

SCÈNE XXIII : ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS,
THIBAUDOIS, MADAME ORONTE.

LUCAS

Vené don vite, madame, vla des jeunes gens qui se querellons ; vené vite les séparer ; je les ai trouvés qui se disiont rage ; ils se disputaient tant, que j'ai cru qu'ils étaient déjà mariés ensemble.

MADAME ORONTE, à *Thibaudois*.

Révolter ma fille contre moi ! il faut être bien insolent ! Vous voilà encore céans, monsieur ? sortez tout à l'heure (2).

THIBAUDOIS

Va, va, je suis complaisant plus que toi ; tu me chasses, je m'en vas.

MADAME ORONTE

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS

Adieu, femme.

MADAME ORONTE

Un benêt, un sot.

THIBAUDOIS

Je n'ai jamais contredit personne.

(1) *Epauler* : donner un coup d'épaule ; soutenir.

(2) *Tout à l'heure* : sur-le-champ.

SCÈNE XXIV : ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS,
ORONTE, MADAME ORONTE, LE NOTAIRE.

ORONTE

En vérité, ma femme...

MADAME ORONTE

Taisez-vous, mon mari.

ORONTE

Si j'osais, madame, vous représenter...

MADAME ORONTE

Je suis ravie que vous soyez aussi contre Valère ! Il ne manquait plus que vous. Donnez ce contrat, et que je commence par signer. (*Elle signe.*) Allons Angélique, signez après moi, obéissez.

ANGÉLIQUE, *en signant.*

Je ne serai pas mariée pour cela ; car mon père ne veut pas signer.

MADAME ORONTE

Signez, monsieur mon mari ; signez, ou bien...

ORONTE

Quand je signerai, cela ne fera rien, car vous ne ferez pas signer Valère de force.

MADAME ORONTE

Pour vous y obliger, monsieur, j'ai fait mettre ici un mot de donation.

VALÈRE, *se jette tout d'un coup sur le contrat et le signe.*

Eh ! je n'ai que faire de votre donation. (*Au notaire.*) Fuyez, monsieur, emportez vite la minute, de peur que madame ne se dédise.

LE NOTAIRE, *s'en allant.*

L'affaire est consommée.

SCÈNE XXV : VALÈRE, ANGÉLIQUE, LUCAS,
ORONTE, MADAME ORONTE.

MADAME ORONTE

Que veut dire cela?

LUCAS

Je vous avais ben dit, madame, qui s'aimiont l'un l'autre.

ORONTE

Je ne voulais que la marier, n'importe auquel.

MADAME ORONTE

Ah! je suis trahie!

ANGÉLIQUE

Je me jette à vos pieds, ma mère.

VALÈRE

Mille pardons, madame.

MADAME ORONTE

Je ne le pardonnerai de ma vie.

ORONTE

Vous avez signé.

MADAME ORONTE

Oui, mais je déshérite ma fille ; je ne veux jamais voir mon gendre ; je me sépare d'avec mon mari ; je ferai pendre le notaire et Lucas... Je suis désespérée!...

(Elle s'enfuit.)

VALÈRE

Nous la ferons revenir à force de soumission.

ORONTE

Voilà ce qui s'appelle l'esprit de contradiction.



LA COQUETTE
DE VILLAGE

ou le Lot supposé

Comédie en trois actes, en prose

*Représentée pour la première fois
par la Comédie française
le 27 mai 1715.*

PERSONNAGES

LE BARON, seigneur du château.

LA VEUVE, voisine du baron.

ARGAN, voisin du baron.

GIRARD, receveur de village.

LUCAS, fermier du baron.

LISSETTE, fille du fermier.



NOTICE

C'EST en 1715 seulement, après avoir donné déjà dix ouvrages au Théâtre-Français, que Dufresny aborda la comédie en vers, et ce vers manque d'aisance, il sent l'huile et la lime, il est souvent sec et dur. La pièce a peu de fonds ; l'intrigue en est bien frêle, et suffit à peine à soutenir l'intérêt pendant trois actes.

L'héroïne de la pièce est une jeune coquette, Lisette qui, formée à la coquetterie par une veuve parisienne retirée dans le voisinage, a tôt fait de dépasser son institutrice. Elle a trois soupirants : la baron du hameau, M. Argan et un petit receveur du nom de Girard. Lisette, l'enjôleuse qui fait tourner la tête à tous les hommes, est fille du fermier Lucas, paysan ambitieux qui a pris quarante billets de loterie. Par un stratagème de Girard, qui espère, une fois que Lucas se croira riche, obtenir de sa naïveté les fermes du village qu'il détient, Lucas est faussement avisé qu'il a gagné un lot de cent mille francs (1). Aussitôt, le délire des grandeurs s'empare de lui et se communique à Lisette, tandis que son père traite tout le monde avec l'arrogance des parvenus. La majeure partie de la pièce est occupée par des négociations compliquées entre l'intrigante Parisienne qui cherche à s'assurer un mari, et la rusée Lisette qui passe son temps à le lui souffler. Quand l'exaltation du paysan et de sa fille s'est calmée, Lucas se trouve gros Jean comme devant, et la coquette épouse le plus humble des trois soupirants.

Lisette n'a pas grand'chose d'une fille des champs, et si l'intrigue se déroule au village, il est permis de supposer que c'est pour fournir à l'auteur le prétexte de faire penser, agir et parler un paysan en jargon rustique, dans la personne du fermier Lucas. Malgré de graves défauts, la pièce offre des traits d'excellente observation et peut se lire encore avec plaisir.

1. La pièce a pour sous-titre : *Le Lot supposé.*

LA COQUETTE DE VILLAGE

1715

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : GIRARD, LA VEUVE.

GIRARD *tient deux lettres, et lit le dessus d'une des deux.*

De Paris. A monsieur le baron du hameau.

Gardons-lui cette lettre ; il n'est pas au château.

(Il met dans sa poche la lettre du baron, et ouvre l'autre)

Et l'autre à moi Girard. J'ose bien me promettre

Que la liste des lots me vient dans cette lettre.

Justement : mon cousin, imprimeur à Paris,

Favorise par là le parti que j'ai pris.

L'amour, qui m'a guidé dans cette fourberie,

Fera qu'à la faveur de cette loterie,

Et de vous, j'obtiendrai la fille de Lucas.

LA VEUVE

J'attends monsieur Argan, pourquoi ne vient-il pas ?

GIRARD *lit la lettre.*

« De Paris. — Mon cher cousin, avant que d'avoir distribué
« les listes que j'imprime pour la grande loterie, je vous envoie
« deux listes fausses et faites exprès, où j'ai mis en gros caractères : *Le gros lot pour Lucas, cent mille francs* : avec la devise
« et le numéro ; c'est ce que vous m'avez demandé pour plaisanter dans votre village, en faisant croire à votre émule le
« fermier Lucas qu'il a le gros lot de cent mille francs. !

Avec ceci, j'espère obtenir ma Lisette.

Lucas, par ce gros lot, croyant fortune faite,

Des fermes du pays me cédera les baux :

Il est homme à donner dans de pareils panneaux.

Au fond, c'est pour son bien ; je vous ai fait comprendre

Que cela l'obligeant à me faire son gendre,

Il y gagnera. Mais, qui vous fait tant rêver ?

LA VEUVE

C'est que monsieur Argan me doit venir trouver.

GIRARD

Bientôt dans ce château ce voisin va se rendre.

LA VEUVE

J'ai de l'impatience.

GIRARD

Eh ! devez-vous en prendre ?

Vous ne vous piquez pas de l'aimer tendrement ;
C'est un vieux épouseur qu'on attend froidement.

LA VEUVE

Tais-toi, Girard, tais-toi ; tu sais que je l'estime.

GIRARD

Croire vieux un vieillard, ce n'est pas un grand crime
Je l'honore de plus, étant son receveur ;
La recette est petite ; et pour vous, de bon cœur,
Je voudrais lui payer cent mille écus de rente.

LA VEUVE

Ce serait trop pour moi, demoiselle suivante,
Car c'était mon état quand j'étais à Paris,
Mais ici j'ai de plus un grade que j'ai pris
Avec feu mon mari doyen de ce bailliage.
C'est ainsi que je vins m'ennoblir au village ;
Bonne noblesse au fond, et qui vaut prix pour prix
Celle que du village on va prendre à Paris.

GIRARD

Reparlons de Lisette et reprenons querelle :
Se peut-il qu'ayant pris tant d'empire sur elle,
Par droit de voisinage et droit de parenté,
Au lieu de l'assagir par votre autorité,
Vous travailliez encore à la rendre coquette ?

LA VEUVE

Langage de Paris, c'est la rendre parfaite.

GIRARD

Belle perfection ! hélas ! bien mal lui prit
Quand vous vîntes ici lui raffiner l'esprit,
Et lui rendre le cœur plus faux et plus superbe.

LA VEUVE

A neuf ans elle était déjà coquette en herbe ;
Je n'ai fait que tourner son naturel à bien,
Afin que sa beauté ne tournât pas à rien ;
Qu'elle lui profitât par un bon mariage.
Je veux que Lisette ait le moyen d'être sage.
Elle a pour la fortune un naturel exquis,
J'ai joint à ses talents tout ce que j'ai d'acquis.

GIRARD

Tant de perfections en ont fait un prodige,
Mais en coquetterie.

LA VEUVE

Eh ! c'est tant mieux, te dis-je.

C'est ce qui fait valoir l'esprit et la beauté ;
Nous avons là-dessus tant de fois disputé !
Par coquette, j'entends une fille très sage,
Qui du faible d'autrui sait tirer avantage,
Qui, toujours de sang-froid, au milieu du danger,
Profite du moment qu'elle a su ménager,
Et sauve sa raison où nous perdons la nôtre ;
Une coquette sage est plus sage qu'une autre,
Puisque étant exposée elle a plus combattu.
On ne le peut nier : la plus forte vertu,
C'est celle qui soutient l'épreuve la plus rude.
La coquette a des droits bien plus beaux que la prude :
Le beau droit que celui de faire des heureux !
Une prude en sa vie épouse un homme ou deux :
Mais l'habile coquette, en n'épousant personne,
Flatte, fait espérer, promet, jamais ne donne ;
Et laissant à chacun l'amour et ses désirs,
Par sa sagesse enfin fait durer les plaisirs.

GIRARD

Lisette, à mon avis, fait trop durer ma peine ;
J'ai beau m'en plaindre au père ; hélas ! ma plainte est vaine.
Il me méprise.

LA VEUVE

Oui, car tu sors de ton état ;
Tu brigues ma parente, et tu n'es qu'un pied plat.

GIRARD

Et très plat, d'accord : mais c'est sans me méconnaître.
Dois-je à Lucas respect ? il m'en devrait peut-être ;
Mais, non ; chacun de nous prime sur son palier ;
Et qu'un receveur soit le gendre d'un fermier,
C'est le droit du jeu.

LA VEUVE

Bon ! c'est le vieux jeu, sans doute.
Je vois avec regret ton projet en déroute ;
Lisette se repent d'avoir eu des égards,
Et n'en veut plus, dit-elle, avoir pour des Girards ;
Enfin, le père fier, et la fille cruelle,
Trouvent que ta fortune est encor trop nouvelle.
Maltôtier de village, encore dans les regrats,
Tu dois en tout pays trouver des cœurs ingrats.
Mais pendant quelque temps agiote, grapille,
Contrôle, taille, rogne, en plein pille et repille ;
A force d'encaisser, de compter, d'escompter,
Tu pourras parvenir à te faire écouter.

GIRARD

Mon amour aujourd'hui vous paraît téméraire,
Vous blâmez mon projet ; ouais, quel est ce mystère ?
J'ai, depuis près d'un mois, rôdé, tourné, couru ;
En mon absence, hélas ! qu'est-il donc survenu ?
J'ouvre les yeux enfin. Lucas vient, je vous laisse.
Jusqu'au revoir, madame.

LA VEUVE

Allons à ce qui presse.

SCÈNE II : LA VEUVE, LUCAS.

LUCAS

O fortune, ô fortune ! est-c' baintôt que j't'aurai ?
Tu t'enfuis toujours d'moi, quant est-c' que j't'attrap'rai ?

LA VEUVE

Toujours fortune en tête?

LUCAS

Oui, c'est qu'a m'fait envie.

Je sis si las, si las, de labourer ma vie.

Labourer pour c'tici, labourer pour c'tilà !

J'ai labouré trente ans ; après trente ans me v'là,

Labourer pour autrui c'est un p'tit labourage.

Faut labourer pour soi, c'est ça qui donn' courage.

Pour égaliser tout, faudrait-il pas, morgoi !

Que les autres à leur tout labourissent pour moi?

LA VEUVE

Lucas voudrait d'abord monter sur le pinacle.

LUCAS

Tout d'un coup, oui, m'trouver tout v'nu comme un miracle.

J'ai l'principal pour ça, pisque j'sis hasardeux ;

C'est pus d'à moiqué fait, il n'faut pus qu'être heureux.

A quitte ou double aussi j'ai joué, car ça m'ennuie ;

J'ai quarante billets à cette loterie.

LA VEUVE

C'est placer de l'argent très prudemment.

LUCAS

Oui-da ;

Car j'aime les gros lots, j'f'rai ma fortune par là.

LA VEUVE

Vous la ferez bientôt, Lucas, par votre fille ;

Et l'amour du baron augmente.

LUCAS

Il en pétille,

Mais ma fill' n'aura pas l'adresse d'l'épouser.

LA VEUVE

Elle est maligne et fine.

LUCAS

A c'mence à s'aiguiser.

LA VEUVE

Et le baron, qui n'est qu'un baron de village,
N'a pas, comme tu sais, grand esprit en partage.

SCÈNE III : LA VEUVE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS

N'faut pas dir', c'est un sot, car tout l'monde l'sait bien :
Mais Lisett' nous écoute. Eh ! viens, ma fille ; eh ! vien.
Madame m'disait là, q'ton esprit la contente ;
A dit q't'es si subtile, a dit q't'es si savante...

LISETTE

Mon père, je ne sais que ce qu'elle m'apprend.

LUCAS

Tant pis, ma fill', tant pis. Car quand la terr' ne rend
Pas pus que c'que j'y s'mons, ça n vaut pas la culture.

LA VEUVE

Vous avez aujourd'hui joint un peu de parure
A la simplicité de ce champêtre habit.

LISETTE

C'est pour plaire au baron, comme vous m'avez dit.
Je m'en suis fait aimer ; je suis obéissante,
Et je voudrais, afin que vous fussiez contente,
Qu'il m'épousât bien vite. Ainsi c'est pour cela
Que j'ai pris aujourd'hui cette parure-là.

LA VEUVE

Vous l'avez fait aimer, c'est déjà quelque chose :
Mais pour faire épouser il faut doubler la dose
De regards, de soupirs, de petites façons ;
Mettez en œuvre, enfin, mes dernières leçons.
Par de simples appas d'abord tâchons de plaire ;
Peu d'affectation, baisser les yeux, se taire.
Paraître embarrassée ; un homme de sang-froid
Voyant trop minauder, en croit moins qu'il n'en voit ;
Il soupçonne, examine, et reconnaît la feinte :

164 — LA COQUETTE DE VILLAGE

Mais quand la dupe est prise, affectez tout sans crainte ;
Les traits les plus grossiers de l'affectation
Loin de le rebuter charment sa passion,
Et l'art est pris par lui pour la belle nature.

LUCAS

Je n'comprends qu'à moitié vot' bell' prédicature.
Faut que c'qu'on dit soit beau, car vous m'ébahissez.

LA VEUVE

Lisette m'entend bien.

LISETTE

Pas tant que vous pensez :
Vous m'avez bien appris, me parlant de ces mines,
Que celles qui les font sont des femmes bien fines :
Mais moi, qui ne suis pas fine comme elles sont,
Je ne pourrais jamais faire comme elles font.

LA VEUVE

Ah ! que vous irez loin ! vous savez plaire et feindre.

LISETTE

Vous vous trompez ; en rien je ne puis me contraindre.
Si je plais au baron, sans feindre je lui plais ;
S'il fallait le tromper, je ne pourrais jamais.
Quand je veux dire un mot contraire à ma pensée,
On le voit à mon air, je suis embarrassée.

LA VEUVE

Si le baron pouvait, par un tendre retour,
Reparler du contrat qu'il promet l'autre jour ;
Il est journalier, quinteux dans sa tendresse,
On pensa profiter de son jour de faiblesse.
Vous a-t-il aujourd'hui repromis ?

LISETTE

Hélas ! non.

LA VEUVE

Il aura réfléchi, c'est son jour de raison,
Son bon jour : mais l'accès pourra bien lui reprendre.
Pour le faire signer, c'est ce qu'il faut attendre.

Si quelque chose peut hâter cet heureux jour,
C'est la feinte ; feignez un violent amour.

LISETTE

Hélas ! je feindrais mal.

LA VEUVE

Çà, je suis inquiète.

Je veux me marier aussi bien que Lisette.
Monsieur Argan m'occupe, et je vais voir chez lui
Si, comme il m'a promis, il termine aujourd'hui.

SCÈNE IV : LUCAS, LISETTE.

LUCAS

Faut feindre, a dit la veuve, et toi t'as la sottise
De n'savoir pas encor bien feindre d'la feintise.
Tu dis trop c'que tu pense', et c'est un défaut qu'ça ;
Faut avoir la vartu d'mentir par-ci par-là.
Tu n'l'as guère, ça m'fâche.

LISETTE

Oh ! consolez-vous, mon père.

Si je suis sotte encor, je ne le suis plus guère.
Je sais feindre bien mieux que la veuve ne croit,
J'ai de la ruse encor bien plus qu'elle n'en voit ;
Si je lui dis toujours que je suis innocente,
Que malgré ses leçons je suis une ignorante,
C'est tout exprès, afin qu'elle se fie à moi.

LUCAS

Oh ! tu fais ben c'qu'a t'dit, et je ne m'plains pu d'toi.

LISETTE

Vous allez voir comment je vais faire fortune.

LUCAS

La fortune' c'est not' maître.

LISETTE

Il est vrai, c'en est une ;

Mais s'il m'allait manquer ?

LUCAS

Ha, ha ! j'voi ben qu'tu veux,
Afin qu'un n'te manqu' pas, en avoir putôt deux.

LISETTE

Oui, tout au moins, mon père, et c'est à quoi je tâche :
Mais l'autre a moins de bien, c'est là ce qui me fâche.
Pour monsieur le baron, voici ce que je crains.
Quoique la veuve dise, ah ! j'ai bien des chagrins !
Des discours qu'il me tient je ne suis pas contente !
Je l'ai tant fait parler en faisant l'innocente...
Non, pour le mariage il n'entend point raison ;
Il dit qu'il veut reſter encor dix ans garçon.

LUCAS

Rester garçon encor, garçon ! oh, oh, queu drille !
Il voudrait t'épouser, qu'tu restisse' aussi fille !

LISETTE

A l'entendre parler, les amours d'un seigneur,
Aux filles comme moi, font encor trop d'honneur.

LUCAS

Non, non, d'ces seigneurs-là l'amour sans épousaille
Ote aux filles toujours pus d'honneur qu'il n'en baille.

LISETTE

L'un a beaucoup de bien, mais il me trompera ;
L'autre n'en a pas tant, mais il m'épousera.

LUCAS

L'autre amoureux c'est donc monsieur Girard peut-être?

LISETTE

Fi !

LUCAS

J'l'y dirai donc fi, drès qu'je l'verrai paraître?
Je l'chasserai.

LISETTE

Le chasser? ah ! gardez-vous-en bien.
Laissez-le être amoureux, cela ne gâte rien ;
Si les autres manquaient, et lui qu'il fit fortune?
Que sait-on?

LUCAS

C'est ben dit, en v'là donc tras pour une?
Mais qu'est donc c'nouveau-là q'tu dis qu'est l'pus certain?

LISETTE

S'il m'épouse, la veuve aura bien du chagrin.

LUCAS

Diantre !

LISETTE

J'empêcherai par là son avantage.

LUCAS

Morgué !

LISETTE

Car je romprai par là son mariage.

LUCAS

Tatigué !

LISETTE

Ce qui va bien plus vous étonner,
Par là j'aurai les biens qu'on voulait lui donner :
J'épouse son amant.

LUCAS, *s'écriant*.

Ah ! jarni ventre bille
Tu la ruine' ell' qui t'aim' comme si t'étais sa fille.

LISETTE

Puis-je faire autrement? J'avais dit non d'abord,
Et j'aurais bien voulu ne lui point faire tort ;
Mais elle m'a donné des leçons de fortune :
Qu'il faut bien profiter de ma jeunesse ; et d'une.
L'autre leçon qu'encore hier elle me fit,
C'est que l'on doit aimer d'abord pour son profit.
J'aime la veuve, mais...

LUCAS

Mais, t'aim' pus c'qui profite.
Ces l'çons-là c'est sa faute, a n'a que c'qu'a mérite.

LISETTE

J'en suis au désespoir ; au fond, j'ai le cœur bon.
J'aimerais mieux pour elle épouser le baron.

LUCAS

Oui, car il est pus riche, et tu gagn'rais au change ;
En cas des tras amants, v'la c'ment l'trio s'arrange.
L'baron vaut mieux qu'Argan, il a six fois plus d'ben.
Argan vaut mieux qu'Girard ; Girard vaut mieux que ren.

LISETTE

C'est comme rien, oui ; mais à l'égard des deux autres,
Il faut tenir secrets mes desseins et les vôtres.

LUCAS

Faut bien du s'gret, oui, car d'ces deux bons épouseux,
Gn'y en aurait pus pas un, s'il savaient qu'ils sont deux.

LISETTE

Monsieur le baron rentre.

LUCAS

Oui : ça, j'm'en vas donc faire
C'que tu m'as dit.

LISETTE

Feignez d'être bien en colère.
Il faut voir s'il m'épouse.

SCÈNE V : LUCAS, LISETTE, LE BARON.

LUCAS, *à Lisette.*

Oh ! c'est l'définitif,
Il t'épous'ra, morgué ! car le v'la tout pensif.

LE BARON, *à part.*

Lucas veut me quitter ! ouf ! cela m'inquiète :
Pourrais-je me résoudre à ne plus voir Lisette !

LISETTE, *bas à son père.*

Criez bien fort, et puis sortez sans lui parler.

LUCAS

Oui, j'veux quitter not' maître, et j'm'en vas m'en aller.

LISETTE

Eh, ne le quittez pas.

LUCAS

J'l'y ai dit, je n'sis point traître.

J'l'y ai dit tantôt, j'm'en vas.

LISETTE

Quitter un si bon maître !

LUCAS

Aussi ben te v'là grande, et c'est eun' cruauté ;
 Dans un villag' tu pards ton temps et ta biauté :
 A Paris en mariage on vend mieux sa jeunesse ;
 Oui, j't'emmène à Paris, et drès d'main, car ça presse.
 Tant qu'y a qu'un vartigo m'a fâché tout-à-fait,
 Et j'n'entends pus raison, drès qu'j'ai là mon toupet.
 (*Enfonçant son chapeau dans sa tête et passant devant le baron.*)
 J'sis fâché de l'quitter ; mais, morgué ! j'm'en console.

SCÈNE VI : LISETTE, LE BARON

LE BARON

Il m'a tantôt brusqué sur un sujet frivole ;
 Est-il devenu fou ? que peut-il donc vouloir ?

LISETTE *tire son mouchoir.*

Je ne vous verrai plus, je suis au désespoir.

LE BARON

Toujours sur la fortune il a quelque chimère.

LISETTE

Il a tort... car, monsieur, je vois ce qu'il espère.

LE BARON

Il voudrait tout d'un coup devenir grand seigneur.

LISETTE, *regardant tendrement le baron.*

Oui ; me voir grande dame, et c'est là mon malheur.
Il s'imagine... mais... c'est ce qui ne peut être,
La fille d'un fermier n'est pas tant que son maître.

LE BARON

Vous serez avec moi comme mon propre enfant.

LISETTE

Oh ! que ce n'est pas là, monsieur, ce qu'il entend.

LE BARON

Il veut me payer moins de la ferme, je pense ?

LISETTE

Il veut bien autre chose.

LE BARON

Oui, quelque récompense ?

LISETTE, *commençant à pleurer.*

Non, ce n'est point cela que vous disiez un jour ;
Là, ce jour que pour moi vous aviez tant d'amour :
Vous vouliez, disiez-vous, écrire une promesse ;
Vous ne m'aimez plus tant.

(Elle pleure.)

LE BARON

Ce jour-là ma tendresse
Était, comme aujourd'hui, pour vous pleine d'égards ;
Je vous aime, Lisette.

LISETTE

Et si pourtant je pars.

LE BARON

De mon amour enfin vous aurez un sûr gage.
Un contrat...

LISETTE, *suspendant ses pleurs.*
Aujourd'hui ?

LE BARON

Contrat de mariage ;
Il est écrit déjà, j'ai fait le premier pas ;
Signer, c'est le second.

LISETTE

Vous ne signerez pas?

LE BARON

Je signerai.

LISETTE

Mais quand? car mon père m'emmène ;
Il est si méfiant !

LE BARON

Ma parole est certaine.

LISETTE

Je vous crois ; mais mon père...

LE BARON

Oui, je vous fais serment.

LISETTE, *pleurant.*

Ne jurez pas pour moi, je vous crois bonnement ;
Mais mon père....

LE BARON

Je vais l'apaiser, je vous jure.

LISETTE, *pleurant et l'arrêtant par le bras.*

Non, il va m'emmener, c'est de quoi je suis sûre.

LE BARON

Non, non, je me fais fort de retenir Lucas.

LISETTE

C'est moi qui veux partir, car vous ne m'aimez pas.

SCÈNE VII : LISETTE.

Non, ce n'est qu'un trompeur, qui me croit innocente ;
Il faut prendre au plus tôt l'amant de ma parente,
Il n'a guère de bien, c'était mon pis aller :
Mais il vient du jardin encor me reparler.
Continuons ; j'ai fait la naïve et la tendre,
Faisons la rêveuse.

SCÈNE VIII : LISETTE, ARGAN.

ARGAN

Oui, Lisette va se rendre.
Qu'elle est belle en rêvant ! que de charmes je voi !
Elle soupire... Bon ! je sens que c'est pour moi.
A quoi rêvez-vous ?

LISETTE

Ah ! vous m'avez bien surprise.
Je rêvais... que je viens d'avoir trop de franchise.
Tout à l'heure au jardin.....

ARGAN

C'est ce qui m'a charmé :
Vous m'avez presque dit, non que je suis aimé,
Mais que vous m'aimerez bientôt.

LISETTE

Je suis confuse
De ce que vous pensez, je vous demande excuse ;
Vous aimer, ce serait vous manquer de respect.

ARGAN

Manquez-en, je le veux ; l'amour trop circonspect
N'obtient rien.

LISETTE

Mais je n'ose en dire davantage ;
Encouragez-moi donc ?

ARGAN

Pour vous donner courage,
Je fais un contrat, mais comblez donc mes désirs.

SCÈNE IX : ARGAN, LISETTE, LA VEUVE *qui écoute.*

ARGAN

Accompagnez d'un mot vos regards, vos soupirs.
Ce mot, c'est le grand mot ; dites-moi je vous aime.

LISETTE

Je vous l'ai dit cent fois, mille fois en moi-même.

ARGAN

En vous-même ?

LISETTE

Hélas, oui !

ARGAN

Quelle naïveté !

LISETTE

Pourquoi vous le cacher, si c'est la vérité ?

ARGAN

Voilà l'amour, voilà la sincérité pure ;
Voilà ce qui s'appelle aimer comme nature.
Çà, Lisette, voici le parti que j'ai pris :
Je veux vous emmener en secret à Paris ;
Car d'abord en secret ici je vous épouse.
Cachons tout à la veuve, elle en serait jalouse ;
Je vous épouserai sans qu'elle en sache rien ;
Au lieu d'elle, en un mot, vous aurez tout mon bien.

LISETTE

Ah ! je ne veux que vous, rien que votre personne ;
Donnez-lui votre bien.

ARGAN

Mais si je le lui donne,
Nous deux et nos enfants, de quoi donc vivrons-nous ?

LISETTE

Je n'en veux point pour moi, mais il en faut pour vous.

ARGAN, *lui prenant la main.*

Çà séparons-nous. Non... demeurez.

LISETTE

Je demeure.

ARGAN

Allez et trouvez-vous vers le bois dans une heure.

(Il lui baise la main.)

Allez vite. Attendez ; le mariage est fait.

174 — LA COQUETTE DE VILLAGE

LISETTE, *apercevant la veuve.*

Ah ! tout est découvert.

(*Elle sort.*)

ARGAN

Je suis un indiscret.

SCÈNE X : LA VEUVE, ARGAN *interdit.*

LA VEUVE

Qu'ai-je entendu ! j'en suis muette de surprise.

ARGAN

Et moi je suis muet de honte... Par franchise,
Je vais vous avouer... ce que vous avez su.
J'ai tort... mon mariage avec vous résolu
Devait bien m'empêcher d'en contracter un autre ;
Mais comme l'amitié seule faisait le nôtre,
L'amour est le plus fort, il fera celui-ci :
Au fond, j'ai tort pourtant de vous trahir ainsi ;
Mais si vous compreniez combien Lisette m'aime,
Par amitié pour moi vous me diriez vous-même,
Épousez-la, monsieur ; de bon cœur j'y consens.
Quel plaisir, à mon âge, à cinquante et quatre ans,
D'être aimé pour moi-même ; oui, là, pour ma personne ;
Car elle refusait mon bien que je lui donne,
N'en voulant que pour moi... Mais j'ai tort doublement ;
Vous trahir, vous fâcher ! Je devais prudemment
Ne vous jamais parler de Lisette : oui, madame,
J'ai tort, cent fois tort ; mais, elle sera ma femme.

SCÈNE XI : LA VEUVE, *seule.*

Je n'en puis revenir, ce coup est assommant ;
J'excuse Argan au fond, il aime aveuglément :
Moi, j'ai bien mérité que Lisette me trompe :
Mais, pour son mariage, il faut que je le rompe ;
Le bon Argan dût-il jamais ne m'épouser,
Par amitié, tâchons de le désabuser.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *tenant à sa main le paquet de lettres pour le baron.*

Sans lever le cachet et sans me compromettre,
De monsieur le baron j'entr'ouvre ici la lettre ;
J'y mets l'imprimé faux à la place du vrai.
La main me tremble, car c'est là mon coup d'essai
En faussetés.

LA VEUVE

Argan épouserait Lisette !

GIRARD

Il n'épousera point ma charmante coquette,
Ceci lui fera voir... ce que je vous ai dit

LA VEUVE

Fort bien ! mais laissez-moi digérer mon dépit.
Celui qui m'épousait, épouse la coquette ;
Était-ce donc pour lui que j'élevais Lisette !
Lisette impunément m'aura joué ce tour !
Lorsque je l'instruisais à feindre de l'amour,
J'étais donc le jouet de son apprentissage !
J'ai cru qu'elle n'avait de malice en partage
Que ce que j'en semais dans mon instruction,
Quelque grain seulement pour la perfection.
Je devais par moi-même être bien informée
Qu'en un cœur féminin la malice semée
Profite, multiplie, et croît comme chiendent.

GIRARD

En malice, Lisette est fertile, et pourtant
Je l'aime, je l'adore, et j'en ferai ma femme.
Mais, que dis-je ! je dois me souvenir, madame
Que vous ne donnez pas *Lisette à des Girards* ;
Je dois, ayant pour vous, pour elle, *des égards*,
Moi n'étant qu'un *pied plat, maltôtier de village*,
Lui laisser épouser votre amant.

LA VEUVE

A son âge
Ménager sous mes yeux à la fois trois amants !
Coquettes de Paris, et coquettes des champs,
A quelque jargon près, quelque minauderie,
Ma foi, tout est égal pour la coquetterie.

GIRARD

Vous vouliez la donner à quelque grand seigneur ?

LA VEUVE

Ah ! je la donnerais au diable de bon cœur.

GIRARD

Sur lui je vous demande au moins la préférence.

LA VEUVE

Soit ; mais achève-moi du moins la confidence.

GIRARD

Vous savez tout. Il faut leurrer par ce faux lot
Notre baron crédule, avare, amoureux, sot,
Afin qu'à ma Lisette il offre mariage ;
Qu'elle accepte, et qu'Argan voie qu'elle s'engage.

LA VEUVE

Lisette doit quitter Argan pour le baron.
Le baron est plus riche, ainsi le tout est bon.

GIRARD

Oui, mais il ne faut pas que j'y perde Lisette.

LA VEUVE

Qu'Argan soit détrompé, je serai satisfaite.

GIRARD

Qu'il la voie à demi mariée au baron.

LA VEUVE

Tout à fait, s'il le faut.

GIRARD

Tout à fait ! diable ! non.

LA VEUVE

Il vient.

GIRARD

Ma sûreté, je saurai bien la prendre.

SCÈNE II : LE BARON, LA VEUVE, GIRARD.

GIRARD, *présentant la paquet de lettres au baron.*

Je reviens de la poste, et j'ai l'honneur de rendre
A monsieur ce qu'il m'a chargé d'en retirer.

SCÈNE III : LA VEUVE, LE BARON.

LE BARON, *ouvrant la lettre.*

Voisine, mon amour va me désespérer ;
Lisette veut partir.

LA VEUVE

Je lui tiens lieu de mère.

Je vous la garantis tendre, sage et sincère,
Et vous ne connaissez que trop ce qu'elle vaut :
Elle veut un contrat, c'est là son seul défaut,
Et vous avez celui de n'en vouloir point faire.

LE BARON

Je veux bien l'épouser, qui vous dit le contraire ?
Mais pour faire un tel pas, le plus tard c'est le mieux ;
Et je me marierai quand je serai plus vieux.

LA VEUVE

Eh ! vous l'êtes assez, monsieur, pour une femme.

LE BARON

Je suis irrésolu, moi-même je m'en blâme.
Ha, ha ! bon, cette lettre est d'un de mes amis,
C'est pour la loterie où nous avons tous mis.

LA VEUVE

Elle est donc tirée ?

LE BARON

Oui, justement, c'est la liste.

LA VEUVE

Je suis sûre d'un lot ; un physionomiste
A vu, là, sur mon front, grosse somme d'argent
Que je dois, m'a-t-il dit, gagner en un instant.
C'est un lot, à coup sûr, que cet instant présage.
C'est le gain le plus prompt pour une femme sage.

LE BARON

Hon, hon... Je sais par cœur les rébus de chacun,
Les numéros, les noms ; et je n'en vois pas un.
Lisons... ah !

LA VEUVE

Qu'avez-vous ?

LE BARON

Ce que je vois m'irrite.

LA VEUVE

Qu'est-ce donc ? d'où vous vient cette douleur subite ?

LE BARON

Lucas, cent mille francs.

LA VEUVE

Au fermier le gros lot !

Mais, voyons, relisons ; est-ce bien là son mot ?
Lucas...

LE BARON

De mon dépit je ne suis pas le maître.

LA VEUVE

Le gros lot à Lucas... ! Tu nous ruines, traître.

LE BARON

A Lucas le gros lot !

LA VEUVE

Ne te lasses-tu pas,
O sort, injuste sort, d'enrichir des Lucas ?

LE BARON

Je n'en puis revenir, son bonheur me désole.

LA VEUVE

Mais... Réjouissons-nous, rions.

LE BARON

Etes-vous folle?

LA VEUVE

Non ; nous avions d'abord tous deux l'esprit bouché ;
C'est la surprise.

LE BARON

Hé bien?

LA VEUVE

Quoi ! vous êtes fâché
De ce que le hasard vient d'enrichir Lisette ?
La fortune au contraire en favori vous traite ;
Elle vous détermine à vouloir être heureux.

LE BARON

Ha ! ha !

LA VEUVE

Pour de l'argent, et sans être amoureux,
Aujourd'hui le plus noble épouse des Lisettes.

LE BARON

D'accord ; cent mille francs acquitteraient mes dettes ;
Ce motif et l'amour feront tout excuser.

LA VEUVE

Oui ; mais dans le moment il faudrait l'épouser
Avant qu'on sût ce lot ; c'est la délicatesse
Qu'elle croie devoir tout à votre tendresse.
De plus, Lucas voudra partager le gros lot ;
Mais, pendant qu'il l'ignore, il faut brider le sot ;
Qu'il donne par contrat tous ses biens à Lisette,
Biens présents, à venir.

LE BARON

Oui, mais soyez discrète.
Je dirai que je prends Lisette sans un sou.

LA VEUVE

Le plaisant de ceci, c'est qu'on vous croira fou.

SCÈNE IV : LA VEUVE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON

Ici, Lisette ici.

LA VEUVE

Votre fortune est faite ;
C'est moi qui la procure : embrassez-moi, Lisette.

LE BARON

Vos pleurs m'ont attendri, Lisette, je me rends ;
Le parti du contrat est celui que je prends :
Au plus vite il faudrait avertir le notaire.
Nous allons à l'instant terminer notre affaire.

LISETTE, *à part*.

Voudraient-ils me tromper ? car je n'y comprends rien.

SCÈNE V : LA VEUVE, LE BARON, ARGAN, LISETTE.

ARGAN, *à part*.

Un éclaircissement ici fera fort bien.

LISETTE, *à part*.

Ah ! les voilà tous deux. Tout est perdu... Que faire ?

ARGAN, *au baron*.

Que m'apprend donc Girard ? mais c'est votre ordinaire,
Et souvent sur l'amour je vous ai vu gascon :
Vous croyez être aimé de Lisette, dit-on ?

LE BARON

La preuve de cela, c'est que j'en fais ma femme.

ARGAN

Girard, en le disant, ne m'a point troublé l'âme.
Par vos grands biens d'abord vous voulez l'éblouir :
Mais son amour pour moi ne pourra se trahir.

LE BARON

Elle n'a point d'amour pour vous, je vous le jure.

ARGAN

C'est vous qui vous flattez à tort, je vous assure.

LE BARON

Je vous dis qu'elle n'a jamais aimé que moi.

ARGAN

Je suis sûr de son cœur et de sa bonne foi.

(*A Lisette.*)

Décidez entre nous, pour finir la dispute.

LE BARON

Qu'à mes yeux un mépris, un dédain le rebute.
Répétez-le cent fois, vous m'aimez tendrement.

LISETTE

Moi, vous dire cela? je n'ai garde vraiment.
Monsieur, c'est par respect que je vous laissais dire !
Je croyais que d'abord vous vous vantiez pour rire :
Mais sans vous offenser, monsieur, je vous dirai
Que je n'ai point d'amour pour vous, ni n'en aurai.

LE BARON

Quoi? comment?

LA VEUVE, *d part.*

Que dit-elle? ah ! quelle est ma surprise !

LE BARON

Que dites-vous?

ARGAN

Faut-il qu'elle vous le redise?

LE BARON

Quoi ! vous ne m'avez pas mille fois répété
Que vous m'aimiez?

LISETTE

Moi ? non.

ARGAN

Quelle naïveté !

LA VEUVE

Qu'entends-je ?

LE BARON

Quoi ! vos pleurs, vos soupirs...

LISETTE

Quel mensonge !

ARGAN

Je connais mon voisin ; sans doute c'est en songe
Qu'il vous a vue en pleurs et pousser des soupirs.
A son âge, en dormant, on se fait des plaisirs.

LE BARON

Mais je n'ai pas rêvé que vous vouliez écrire.

LISETTE

C'est mon père ; et madame est là pour vous le dire.

LA VEUVE

J'enrage.

ARGAN

Je connais Lucas ambitieux ;
Il préfère vos biens ; pour lui vous valez mieux :
Mais d'ailleurs je la crois ; au fond, quelle apparence
Que Lisette, qui dit toujours ce qu'elle pense,
Vous ait parlé d'amour quand elle m'aime, moi ?

LISETTE

Que dites-vous, monsieur ? J'ai cru de bonne foi
Que vous vouliez aussi dire par raillerie
Que je vous aime : mais cette plaisanterie
N'est pas vraie.

ARGAN

Eh ! comment ?

LA VEUVE, *à part.*

Quel est donc son dessein?
Rêve-t-elle? est-ce moi qui rêve?

ARGAN

C'est en vain
Que vous croyez encor le secret nécessaire.
(au baron.)
C'est que de notre amour nous faisons un mystère.
(à Lisette.)
Parlez, je vous permets de parler librement.

LISETTE

Si vous me permettez de parler franchement,
Je ne vous aime point.

LA VEUVE

Là-dessus elle est franche.

ARGAN

Que je suis indigné !

LE BARON

Parbleu, j'ai ma revanche.

ARGAN

Mais je n'y comprends rien ; parlez net, je le veux.
Dites qui vous voulez ménager de nous deux.

LISETTE

Je n'en veux ménager aucun, je vous assure,
Et vous le voyez bien.

LA VEUVE

C'est parler sans figure.

LISETTE

Car, tenez, j'aime mieux cent fois ma liberté,
Que tous vos grands honneurs et votre qualité :
D'un mari grand seigneur je serai la servante ;
De vos bontés pourtant je suis reconnaissante ;
Pardonnez-moi si j'ose ici les refuser.
En un mot, vous voulez tous les deux m'épouser :
Moi, je n'épouserai jamais ni l'un ni l'autre.

LE BARON

Voilà votre congé.

ARGAN

C'est bien aussi le vôtre.

LE BARON

De mon étonnement je ne puis revenir.

ARGAN

La laisser, l'oublier, c'est assez la punir.

LE BARON

C'est bien dit, plus d'amour.

ARGAN

Oui, méprisons Lisette.

LE BARON, *à la veuve.*

Elle a cent mille francs pourtant que je regrette.

LA VEUVE, *bas.*

Tenez-vous à l'écart, nous allons lui parler.

ARGAN, *bas.*

Madame...

LA VEUVE, *bas.*

Eh bien, monsieur?

ARGAN

Voudriez-vous aller
Faire venir chez vous tout à l'heure un notaire?
Nous allons à l'instant terminer votre affaire.

LA VEUVE, *bas, au baron.*

Il l'abandonne, et c'est pour vous le principal.
Je vais en terminant vous ôter un rival.

LE BARON

Non, je n'y comprends rien.

LA VEUVE

Ni moi ; mais la prudence
Vient qu'on aille d'abord au plus pressé.

SCÈNE VI : ARGAN, *qui revient par l'autre côté, regardant si la veuve ne le voit plus*, LISETTE.

LISETTE

Je pense...

Oui, sur ce que j'ai vu, j'ai fort bien fait, je croi ;
Quand seul à seul tantôt ils seront avec moi,
Pour les ravoir tous deux, je sais ce qu'il faut faire.

ARGAN, *à part*.

La veuve est déjà loin ; pénétrons ce mystère.

(*A Lisette.*)

Par mépris... j'ai banni toute animosité ;
Je reviens seulement par curiosité...
Pour voir quelles raisons vous aurez à me dire.

LISETTE

En vous voyant fâché, permettez-moi de rire.
Quoi ! n'avez-vous pas vu quel était mon dessein ?

ARGAN

Je ne l'ai pas vu, non, et tout détour est vain.

LISETTE

A monsieur le baron, sans détour et sans ruse,
J'ai dit la vérité, de peur qu'il ne s'abuse.
Je ne veux point tromper.

ARGAN

J'entends bien ; mais pourquoi
Me parler comme à lui, me rebuter, moi, moi ?

LISETTE

Parlons de lui d'abord. Vous me voyez ravie !
J'ai puni ce menteur, j'en avais bien envie.

ARGAN

Mais moi, moi ?

LISETTE

Patience. Il voulait aujourd'hui
M'épouser, et mon père est contre vous pour lui ;
Et puis vous voudriez que la veuve jalouse

Eût vu que je vous aime, et que je vous épouse?
S'ils savaient tous les deux que je vous pusse aimer,
Ils diraient au baron de me faire enfermer.

ARGAN

Ha ! ha !

LISETTE

Vraiment j'aurais tout gâté le mystère.
Vous m'avez dit tantôt vous-même de me taire.

ARGAN

Vous avez fort bien fait : oui, vous avez raison ;
C'est moi qui suis un sot. Pour tromper le baron,
Oui, je vois que la feinte est utile et prudente.

LISETTE

J'ai cru bien faire, au moins.

ARGAN

Que Lisette est charmante !
Je ne m'aveugle point, clairement je le voi,
Lisette me préfère à plus riche que moi.
Que d'amour ! que d'esprit !

LISETTE

D'esprit, je n'en ai guère.
L'amour m'en a donné plus qu'à mon ordinaire.

ARGAN

Il faut secrètement...

LISETTE

Oui, mais séparons-nous ;
J'irai seule en secret dans un moment chez vous.

ARGAN

Sans votre père...

LISETTE

Il vient : laissez-moi, car je tremble
Que le baron et lui ne nous voient ensemble.

SCÈNE VII : LE BARON, LISETTE, LUCAS.

LISETTE

Me voilà sûre d'un, mais c'est mon pis aller ;
Rattrapons l'autre encore, il revient me parler.

LUCAS

Faut qu'a sai d'venu folle, et c' qu'ou dit' là m'étonne.
Vous dir' qu'a n' vous aim' pas, et r'fuser d'êtr' baronne !

LE BARON, *d Lisette.*

Vous venez d'encourir mon indignation.
Ah ! que je devrais bien vaincre ma passion !
Comment donc ! à votre âge avoir déjà l'audace.
De me démentir... moi, me soutenir en face
Que vous ne m'aimez point ?

LISETTE

Oui, je l'ai soutenu,

Car il est vrai.

LE BARON

Sans doute il vous est survenu
Quelque vapeur qui trouble et bon sens et mémoire.
Car enfin, sans cela, comment pourrais-je croire
Qu'après l'ardent amour que vous m'avez montré...

LISETTE

Je ne vous aime point.

LE BARON

Encor ? Je suis outré.
Vous m'avez dit cent fois, et devant votre père...

LISETTE

Je ne vous l'ai point dit.

LE BARON

Elle me désespère !

LISETTE

Non, jamais... ou du moins ..

LE BARON

Du moins ?

LISETTE

Si je l'ai dit,

Je m'en repens si fort, j'en ai tant de dépit,
Que, comme j'ai fait là, je dirai le contraire
Toujours, à tout le monde, à vous-même, à mon père.
Quoi ! le monde saurait que je vous aimerais,
Et que, lorsque tantôt par amour je pleurais,
Vous n'avez point voulu de moi par mariage ?
Non, non ; et contre vous j'ai repris du courage.
Moi, je vous aimerais ? j'aurais bien peu de cœur.
Mon amour serait franc, et le vôtre trompeur.

LUCAS, *tristement*.

J'ai vu qu'al'a raison.

LE BARON

C'était donc par colère,
Soupçonnant mon amour de n'être pas sincère,
Que vous m'avez dit là que vous ne m'aimiez pas ?

LISETTE

Oui, vraiment ; ai-je tort ?

LE BARON

Vous m'aimez donc ?

LISETTE

Hélas !

LE BARON

Oublions tout, Lisette ; allons, vite un notaire.
Qu'un contrat soit le prix de votre amour sincère :
Hâtons-nous.

SCÈNE VIII : LUCAS, LISETTE.

LUCAS

Vite, vite.

LISETTE

Allons tout doucement.

LUCAS

Me v'la pèr' d'un' baronne !

LISETTE

Oh ! j'en doute.

LUCAS

Comment ?

Il t' fait sa femme, et l' dit.

LISETTE

Non, j'ai vu du mystère.

LUCAS

Il t'épous', v'la qu'est fait.

LISETTE

Je n'en crois rien, mon père.

LUCAS

A n' croira point la noc' tant que l' lendemain sai v'nu.

LISETTE

On me trompe, je crois. Premièrement, j'ai vu
La veuve, quand Argan a déclaré l'affaire,
Pester avec Girard, mais dans une colère...
Au désespoir ; et puis elle vient m'embrasser,
Sait que je la trompais, et vient me caresser !

LUCAS

Oui, c'est la trahison.

LISETTE

Le baron me refuse,
Puis tout d'un coup il change, et me veut.

LUCAS

C'est la ruse.

LISETTE

Si la veuve et Girard, qui savent bien ruser,
Avaient dit au baron : Feignez de l'épouser,
Afin qu'elle y consente, et qu'Argan s'en dégoûte ?

LUCAS

Oh ! v'la l' hic, j'y vois clair.

LISETTE

Pour moi, je n'y vois goutte :
Car, d'un autre côté, peut-être le baron
Voudrait-il, par amour, m'épouser tout de bon.
Tout cela m'embarrasse : oui, car plus j'examine...
Que n'ai-je assez d'esprit, que ne suis-je assez fine !

LUCAS

Écout' mes bons conseils, j'ai l' promptu merveilleux
Pour dans les embarras où li a du périlleux.
T'as d' l'esprit ; mais, en cas d'affaires de famille,
Un père a, comme on dit, pu d'âge que sa fille.
V'la donc mes tras conseils. Allons trouver l' baron.
C'est l' premier.

LISETTE

Non.

LUCAS

Non ?

LISETTE

Non.

LUCAS

C'est donc l' second qu'est l' bon
Allons trouver Argan.

LISETTE

Non.

LUCAS

Je n'sis donc qu'un' bête ?
Oh ! mon trasièm' conseil, c'est qu't'en fasse à ta tête.

LISETTE

Allez tout seul trouver le baron.

LUCAS

Oui, j'enten.

LISETTE

Et moi seule je vais trouver monsieur Argan.
Finissez d'un côté, je finirai de l'autre.

LUCAS

Tatigué ! ç'a fra ben. J'épous'rons chacun l' nôtre.

LISETTE

Moi, quand les deux contrats seront faits, je verrai ;
Sur le premier signé d'abord je signerai.

LUCAS

Tu prendras l'pu hâtif ; c'est hasard à la blanque.
Signons les deux contrats putôt, peur qu'un nous manque.

LISETTE

Monsieur Argan m'attend ; j'y cours.

SCÈNE IX : LUCAS.

Va vite, va.

Mais qu'ment d'un seul cerveau peut-ell' tirer tou ça ?
Je crois, moi, qu'al' n'a deux ; car, par la mornonbille,
Ça m'ébahit toujours : oui, quoiqu'a n' soit qu'ma fille,
Mornongoi, son esprit s'rait déjà l' pèr' du mien.

SCÈNE X : LUCAS, GIRARD:

GIRARD, *à part*.

Emparons-nous du père, et je ne risque rien ;
Car sans lui le baron ne saurait rien conclure.
De cette fausse liste en faisant la lecture,
Troublons-lui la cervelle, et jouons notre jeu.

(contrefaisant les gazetiers.)

Liste, liste des lots !

LUCAS

Des lots ? Voyons un peu.

Quêqu' tu dis là ?

GIRARD

Voyons si cette loterie

Rendra bien.

LUCAS

Que j' voi' donc ? n'vois-je pas là d' l'imprim'rie ?

GIRARD

D'ingénieux dictons êtes-vous curieux?

(mettant la liste du côté où Lucas n'est pas.)

Lisez ceci.

LUCAS

Fort ben ! mais montrez-moi donc mieux

GIRARD

Pour un lecteur avare. ô la belle pensée,

Qu'une sottise heureuse avec un lot placée !

LUCAS

Ha, ha ! c'est donc...

GIRARD

Oui, c'est... hon, hon.

LUCAS

Voyons cela.

GIRARD *tourne la liste de l'autre côté.*

Très volontiers, voyons.

LUCAS

Eh ! j' n'y vois rien par là.

GIRARD *tourne de l'autre côté encore plus mal.*

Lisons, lisons... Je vois.

(il s'écrie en baissant le papier, en sorte que Lucas ne voit plus rien.)

LUCAS, *avec un peu de joie.*

Qu'est-c' ? Montrez donc, compère.

GIRARD

Non ! je me suis trompé. Mais, hon, hon, hon, j'espère...

(il lui fait voir le lot.)

Morbleu ! je ne vois rien.

LUCAS

Ah ! morgué, j'aperçoi...

Lisons vit' ça, Girard ; j'ai vu du noir pour moi.

GIRARD, *cachant la liste.*

Non, ce n'est rien du tout.

LUCAS

Et moi, j'ai vu paraître.

Mon nom y est.

GIRARD

Composons, vous n'avez rien peut-être.

Je vous donne cent francs à tout hasard.

LUCAS

Non, non.

J'ai vu qu'ous avez vu Lucas, c'est mon dicton.

GIRARD

Si vous avez, du moins je veux qu'on me rembourse.

Retirer mon argent, c'est ma seule ressource.

LUCAS

Tope à ça, montrez vite.

GIRARD

Ah ! c'est un des bons lots ;

C'est au moins mille francs, j'ai vu plusieurs zéros.

LUCAS

Des zéros ? j'en voudrais voir là tant que d' grains d' sable.

GIRARD

Vous êtes de zéros un homme insatiable.

LUCAS

Ah ! c'est dix mille francs.

GIRARD

Malepeste ! oui ; je voi...

Mais, si ce n'était pas le numéro ?

LUCAS

Morgoi,

(*tirant le numéro.*)

J'ai ben peur.

GIRARD

Confrontons.

LUCAS, *transporté.*

Oui, le v'la, c'est l' quantième.

GIRARD, *lui donnant la liste.*

Relisez donc l'article, et calculez vous-même.

LUCAS, *prenant la liste.*

Le cœur me bat... me bat... je sis tout transporté ;
J'ai peur d'avoir vu trouble et d'avoir trop compté.
Un... deux... trois... quatre, et cinq...

GIRARD

Disons, nombre, dizaine.

LUCAS

Un, deux... quatre... ai-j' dit trois?

GIRARD

Oui, dizaine, centaine.

LUCAS

Ah ! j'vois l'mot qu'est moulé.

GIRARD

Oui, je vois le grand mot.

LUCAS

J' n'en peu pu d' joie.

GIRARD

En marge, à Lucas le gros lot.

LUCAS

Ouf !

GIRARD, *le déboutonnant.*

Déboutonnez-vous.

LUCAS

Le gros lot !

GIRARD

A la marge.

Dès qu'on est riche, il faut un habit bien plus large.

LUCAS

Cent mille francs !

GIRARD

Comptants ; je ne vous les plains pas.

LUCAS

Cent mille francs !

GIRARD

Combien nous boirons chez Lucas !

LUCAS

Allons vite à Paris.

GIRARD

Je vous donne une chaise.

Et des chevaux.

LUCAS

Girard, ah ! j' crois qu'j'en mourrai d'aise.
Voyons vit' la lotri : qu'on m' voi' là tout l' preumier.

GIRARD

A propos, voulez-vous être encore fermier ?

LUCAS, *d'un ton fâché.*

Moi fermier !

GIRARD

Pardonnez si j'ai dit la parole.
Je vois bien qu'en effet la question est folle.
Ainsi de votre bail rendez-moi possesseur :
Il ne vous convient plus, vous serez grand seigneur ;
Je suis un pauvre diable, et votre ami fidèle :
Vous me le céderez pour la bonne nouvelle.

LUCAS

Oui-da. Fait'moi trouver sur-l'-champ des chais', des ch'vaux.
Qu'aillent bian vit', bian vite.

GIRARD

Oui, comme des oiseaux.
Mais d'abord en passant entrons chez le notaire,
Pour me céder ce bail ; entendez-vous, compère ?

LUCAS

Oui, j' n'en veux pu pour moi, j' vous laiss'rai tous mes baux !
J' m'en vas bian à Paris en avoir de pu biaux.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ARGAN, LA VEUVE.

LA VEUVE

Je vous prouverai tout, pouvez-vous en douter ?
Mais restez un moment du moins pour m'écouter.

ARGAN

Le temps presse ; j'ai là Lisette et le notaire.
Si Lucas paraissait, je conclurais l'affaire.
En amour, les moments sont chers pour un vieillard.

LA VEUVE

Quand vous vous marierez un quart d'heure plus tard,
Vous aurez tout le temps d'être las de Lisette,
Et de vous repentir d'une sottise faite :
Pardonnez-moi ce mot, c'est amitié pour vous ;
Mon zèle n'est mêlé d'aucun transport jaloux.
Puissiez-vous n'épouser ni moi ni la coquette ;
Soyez désabusé, je serai satisfaite.
Eh ! pouvez-vous rester dans votre aveuglement ?
Je vous prouve qu'ici tantôt, en un moment,
Au baron comme à vous elle a tendu le piège
En se raccommoquant par le même manège.
Simplicité traîtresse et mensonges naïfs ;
Par les tours les plus fins, par les traits les plus vifs,
Elle a su lui donner de l'amour sans en prendre ;
Elle fait de sang-froid le discours le plus tendre,
Et feint effrontément un timide embarras,
Pleurs qui vont droit au cœur, et qui n'en partent pas.
Elle abuse, en un mot, de son faible et du vôtre ;
Vous offrant une main, elle lui donne l'autre.
Ainsi coquette franche, et marquée au vrai coin,
Prise par les deux mains, la perfide, au besoin,
En trouverait encore une pour un troisième.

ARGAN

Vous l'avez dit vingt fois ; mais après la centième
Il vous faudrait encor les preuves...

LA VEUVE

Parlez bas ;

J'aperçois justement le baron et Lucas :
Tenez-vous à l'écart ; vous pourrez voir peut-être
Non seulement Lucas nous préférer son maître,
Mais Lisette...

ARGAN

Voyons ; je serais détrompé.

SCÈNE II : LA VEUVE, GIRARD.

LA VEUVE

Eh bien ?

GIRARD

De son faux lot Lucas est occupé.

LA VEUVE

Mais le baron veut-il épouser ?

GIRARD

Patience.

Je me suis fait céder tous les baux par avance :
Car c'est pour moi, *primo*, que j'ai tout disposé.
Lucas en grand seigneur est métamorphosé.
Dès qu'il a vu le lot, sa subite richesse,
Lui troublant le cerveau, l'a fait changer d'espèce.
Il n'a plus rien d'humain que la forme et l'orgueil ;
Grave, mystérieux, décidant d'un clin d'œil,
Dédaignant de parler, ou parlant par sentence,
Il croit qu'on applaudit jusques à son silence ;
Saluant de la tête, enfin, bouffi, gonflé,
Lucas est devenu subitement enflé
D'un mal contagieux qu'on appelle finance.
Deux grands pas avant lui l'on voit marcher sa panse.

LA VEUVE

Çà, Girard, il faut... Mais Lisette court là-bas ;
Monsieur Argan la suit. Ceci ne tourne pas
Comme il faut.

GIRARD

Non.

LA VEUVE

Je vais joindre Argan au plus vite.
Amusez ces deux-ci.

GIRARD

Tout ce que l'on médite
Ne réussit pas.

SCÈNE III :

LE BARON, *le chapeau à la main suit Lucas, qui remet son chapeau le premier.*

LE BARON

Oui, j'apprends avec plaisir
Que fortune propice a comblé ton désir.

LUCAS

Quoiqu' ma fortune asteur soit bian pu haut qu' la vôtre,
J' srons pair à compagnon toujours l'un avec l'autre.
(il lui frappe sur l'épaule.)
Car je n'suis pas glorieux.

LE BARON

Je le vois bien, Lucas.

GIRARD

Vous voyez que monsieur ne se méconnaît pas.
Il mérite par là d'occuper un grand poste.

LUCAS

N' m'a-t'on pas fait ret'ni eun' bonn' place à la poste?
Car faut qu' j'aille à Paris.

GIRARD

Je vous l'ai déjà dit ;
On vous cherche une chaise aussi douce qu'un lit.

LUCAS

Mais qu'a vien' donc, ste chais', j' n'aim point qu'on m' fasse
[attendre.]

GIRARD

A vos ordres bientôt les chevaux vont se rendre.
Attendons-les ici. Holà, laquais, holà,
Des sièges.

LUCAS (*il fait des façons avec le baron, et se met le premier dans le fauteuil.*)

Allons donc sans façon, puisqu' mi vla.

LE BARON

Parlons de votre affaire.

LUCAS

Il m' vient d' bel' chose en tête :

LE BARON

Raisonnons.

LUCAS

En m' voyant tout Paris va m' fair' fête :
Vla stila qu'a l' gros lot.

LE BARON

Avant que de partir...

LUCAS

Tout l' mond' sra pu gueux qu' moi, ça m' va bain divertir ;
Pendant que j' s'rai dans l' grain, j' verrai crier famine.
Queu plaisir !

LE BARON

Çà, Lucas, voulez-vous qu'on termine ?
Car mon ardent amour...

LUCAS

On m'va v' nir proposer
D' bel' charges, d' bel' maisons, d' bel' fam' pour épouser,
D'affaire à bain gagner : j'ach'trai tout c' qu'est à vendre.

GIRARD

Mais, pour vous ennoblir, il faut monsieur pour gendre.

LE BARON

Lisette nous attend.

LUCAS

J'aurai d' tout ça très bain,
Car quand on est bain riche, on attrap' tout pour rain.

LE BARON

Vous m'avez promis...

LUCAS, *d'un air important.*

Hain !

LE BARON

De finir.

LUCAS

Quoi ?

LE BARON

L'affaire.

LUCAS

Quelle affaire ?

LE BARON

La nôtre, et j'ai là le notaire.
Pour régler un article il n'attendait que vous :
Nous en sommes déjà convenus entre nous.

LUCAS

Ah ! j' crois que j' m'en souviens.

LE BARON

Vraiment c'est tout à l'heure.

LUCAS

Dame, on a tant d'affair' qu'on songe à la meilleure.
Oui, nous parlions d' mariag' ; mais c'est que c' n'est pu ça,
Ça n'est pu but à but.

LE BARON

Comment !

GIRARD

Qu'entends-je là ?

Quoi donc, vous voudriez déjà vous méconnaître !

LE BARON

Souvenez-vous, Lucas, que je fus votre maître.

GIRARD

Lucas, souvenez-vous que c'est bien de l'honneur,
Belle alliance, avoir pour gendre son seigneur.

LUCAS

Oh ! c'est l'argent qui fait les pu biaux alliages.

LE BARON

Quoi ! vous ne voulez pas... ?

LUCAS

J' veux rien qu'vos héritages.

LE BARON

Quoi... !

LUCAS

Mais faut m'écouter, j' sis natif du hamiau.
Ça fait q' j'aime d'amitié... Vot' terre et vot' châtaiu,
Ça n'serait pas tout à moi, si vous étais mon gendre ;
Métavis qu' vaudrait mieux qu'ou voulissais me l' vendre.

LE BARON

Vous vous moquez, je crois ! vous vendre mon château ?

LUCAS

Il est tout délabré, j'en f'rai faire un pu biau.

LE BARON

Il est devenu fou !

GIRARD, *bas au baron.*

Ce maraud vous méprise.

LUCAS

La terr' m'ennoblira, c'est ell' qu'est à ma guise.
Vous... tandis qu'à Paris j' f'rai grossir mon argent,
Vous f' rais valoir la terr', toujours en attendant.

GIRARD

Vous serez son fermier.

LE BARON *se lève*

Ah ! c'est trop d'insolence.

GIRARD

Monsieur, modérez-vous, je vous promets vengeance.

LUCAS, *à part, s'étant levé aussi.*

Ce pti gentilhomiau, comm' ça fait l'entendu !
Ça doit d' l'argent partout, et ça croit qu' tout l'est dû.
Mais j'aurai son châtaiu, faudra qu'il déguerpisse ;
Il a des créanciers, j'aurai ça par justice.

GIRARD, *après avoir parlé bas au baron.*

Nous avons fait le tout, monsieur, pour votre bien ;
Mais, pour vous mieux venger, ne dites encor rien.

SCÈNE IV : LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE.

LISETTE

Je vous cherche partout, ouf ! je suis hors d'haleine.
A vous trouver, mon père, on a bien de la peine !
J'ai couru... car on dit... mais je ne le crois pas,
J'entends crier partout le gros lot à Lucas.
Ce sont des compliments que chacun me vient faire ;
On dit cent mille francs. Serait-il vrai, mon père ?

LUCAS

Bain vrai.

LISETTE

Cent mille francs !

LUCAS

Comptants ; ils sont moulés.

LISETTE

Cent mille francs !

SCÈNE V : LUCAS, LE BARON, GIRARD, LISETTE,
ARGAN, LA VEUVE.

ARGAN

Hé bien, me fuyez-vous ? parlez.
Sitôt que du gros lot vous savez la nouvelle,
Vous me méprisez.

LISETTE

Oui !

ARGAN

Cette fortune est belle,

Mais elle ne doit pas m'attirer vos mépris.
Répondez-moi du moins, reprenez vos esprits :
Voulez-vous m'épouser ?

LISETTE

J'obéis à mon père.
Il m'a dit qu'il voulait différer cette affaire.
(*bas à Lucas.*)
Dites-lui que c'est vous qui refusez.

LUCAS

Bon, bon.

LISETTE, *bas à Lucas.*

Cela ne coûte rien, débarrassez-moi.

LUCAS

Non.

LISETTE, *bas à Lucas.*

Dites-leur quelque mot du moins qui me dégage.

LUCAS

Eh ! tu t' souci bain d'eux ! lais' là ton clignotage ;
N' faut pu tant finasser, t'as d' quoi t' marier tout franc.

LA VEUVE

Son père la démasque, et le sot opulent
Aux sottises qu'il fait ne cherche point d'excuse.

ARGAN

Par sa faute elle-même elle me désabuse ;
Moi, pour ne point risquer un amoureux retour,
Je m'engage avec vous.

LA VEUVE

L'amitié sans amour,
C'est ce qui nous convient pour un bon mariage :
L'amour est inquiet, et s'ennuie en ménage.

LE BARON

Vous auriez eu nos biens ; vous serez confondus.

LUCAS

Lais'-les dir', t' en auras tras fois pus, quat' fois pus.

LISETTE

Allons vite à Paris être dans l'abondance.

LUCAS

D'leux terre à not' argent, tiens, vla la différence :
Leux terre et leux châtaux, ça n' fait qu'un pti ploton ;
Ça n' grandira jamais, non pu qu'un avorton ;
Mais mon argent bouté dans la grande aventure,
Ça renflera d'abord, et pi, comme une enflure,
Ça va gagner.

LISETTE

Gagner.

LUCAS

Gagner... ça gagera.

LISETTE

Ah ! que j'aurai d'amants ! qu'on me respectera !
Quel plaisir ! Je verrai des fortunes brillantes.
Quel train je vais avoir ! des laquais ! des suivantes !

GIRARD

Et des valets de chambre, un page.

LUCAS

Eh ! c'est Girard !
Qu'on m'amèn' donc mes ch'vaux.

LA VEUVE

On vous attelle un char.

GIRARD

Allez à pied, de peur que votre char ne rompe ;
De votre train ceci va réformer la pompe.

(donnant la liste à Lisette.)

C'est la véritable.

LA VEUVE

Oui. Retour très affligeant :
Mais vous avez assez brillé pour votre argent ;
Cent mille francs en l'air.

LE BARON

Cent mille francs pour rire.

LISETTE

Que disent-ils? comment!

LUCAS, *cherchant l'endroit où le lot était dans l'autre liste.*

Eh! va, va, laiss'-les dire.

Tien, tien, lis... c'est ici... pour Lucas le gros lot.

LE BARON

Vous n'achèterez pas mon château, maître sot.

LUCAS

C'était là.

GIRARD

Les zéros sont restés.

LISETTE

Ah! mon père,

On s'est moqué de vous.

ARGAN

Oui, voilà le mystère.

LA VEUVE

Vous n'avez rien.

GIRARD

Mais rien, ce qui s'appelle rien.

J'ai fait la fausse liste, et je m'en trouve bien;

J'ai tiré de Lucas ses ressources uniques,

Mon amour vous en fait les offres héroïques;

Je vous rends tout, Lisette.

ARGAN

Allons souper chez moi.

LE BARON

Allons.

GIRARD

Oui, j'ai pitié du trouble où je vous voi,

Ces messieurs hors des rangs, mon offre doit vous plaire;

Ils ont fortune faite, et moi fortune à faire:

Mais je suis en un jour moi seul plus amoureux

Qu'ils ne le peuvent être en un mois tous les deux.

Ils n'auraient pu sans doute acquérir la jeunesse;

Mais noblesse s'acquiert aussi bien que richesse.

LISETTE, *à la veuve.*

Que je vous veux de mal, madame ! car c'est vous
Qui mettiez mon esprit tout sens dessus dessous,
En me disant qu'il faut de la coquetterie.

LA VEUVE

De mes mauvais conseils la peur m'a bien punie.
J'en conviens, j'avais tort.

LISETTE, *à Girard.*

J'écoutais ses discours :
Il vous faut un baron, disait-elle toujours.
Non, je n'aurais jamais pensé qu'à vous sans elle ;
Et si j'avais suivi ma pente naturelle,
Par tendresse d'abord je vous aurais choisi.

GIRARD

Eh ! choisissez-moi donc ! Lucas, consentez-y.

LUCAS, *s'en allant.*

Ouf !

GIRARD

Parlez.

LUCAS

Ouf.

GIRARD

Deux fois... ouf, en langue muette,
Valent un oui.

LA VEUVE

Voilà le sort d'une coquette.
Après de hauts projets, on la voit tôt ou tard
Confuse, confondue, et réduite à Girard.



TABLE

LA COMÉDIE APRÈS MOLIÈRE	5
BARON ET SON ŒUVRE	11
L'HOMME A BONNES FORTUNES.	15
DUFRESNY ET SON ŒUVRE.	113
L'ESPRIT DE CONTRADICTION	118
LA COQUETTE DE VILLAGE	155





EXTRAIT DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE LAROUSSE

13 à 21, rue Montparnasse, et 114, boulevard Raspail
Paris (6^e) — R. C. Seine 84426

Le catalogue général de la Librairie Larousse et les prospectus des principales publications sont envoyés gratuits et franco sur demande.

Les prix indiqués dans le présent extrait de catalogue (février 1935) sont sans engagement pour l'avenir.

Dictionnaires Larousse

encyclopédiques et illustrés



Les *Dictionnaires Larousse* sont aujourd'hui universellement connus. Partout on s'accorde à les considérer comme les meilleurs des dictionnaires et, peut-on dire, comme les types mêmes du genre. A l'heure actuelle, où les conditions de la vie nous obligent plus que jamais à avoir sur toutes choses des idées précises et des renseignements exacts, ce sont des ouvrages qui ont leur place marquée dans tous les foyers. Il existe des éditions de tous prix, dont l'ensemble constitue une série unique au monde, des *dictionnaires encyclopédiques généraux* en un ou plusieurs volumes, des *dictionnaires spéciaux* répondant à tous les besoins de l'existence, et une collection de *dictionnaires en deux langues*, de petit format, mais plus pratiques et plus complets que les ouvrages de mêmes dimensions publiés jusqu'ici.

Dictionnaires Encyclopédiques Généraux

Larousse du XX^e siècle, en six volumes grand in-4^o (32 × 25), publié sous la direction de Paul AUGÉ. Le *Larousse du XX^e siècle*, dont la nécessité se faisait vivement sentir après les bouleversements et les progrès du dernier quart de siècle, est le grand dictionnaire encyclopédique de notre temps. On y trouve *toute la langue française* avec ses innombrables ressources et ses plus récentes acquisitions, *toutes les connaissances du passé et du présent*, jusqu'aux faits les plus récents, jusqu'aux dernières recherches, inventions et découvertes. L'ouvrage contient 235 640 articles, 46 641 gravures, 502 cartes et 364 planches en noir et en couleurs. — Immense succès : plus de 115.000 souscripteurs à l'heure actuelle.

(Demander le prospectus spécimen, avec conditions de souscription.)

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

COLLECTION IN-4° LAROUSSE (Suite)

L'Espagne et le Portugal illustrés, par P. JOUSSET. 772 gravures, 19 planches hors texte, 21 cartes. Broché, 95 fr.; relié..... 140 francs
Paiement à terme (voir page précédente): broché, 110 fr.; relié demi-chagrin, 155 fr.

Le Japon illustré, par F. CHALLAYE. 676 gravures, 12 planches en noir ou en couleurs, 26 cartes et plans. Broché, 95 fr.; relié..... 140 francs
Paiement à terme (voir page précédente): broché, 110 fr.; relié demi-chagrin, 155 fr.

La Suisse illustrée, par A. DAUZAT. 635 gravures photographiques, 21 cartes en noir et en couleurs, 14 planches en noir et en couleurs. Broché, 95 fr.; relié..... 140 francs
Paiement à terme (voir page précédente): broché, 110 fr.; relié demi-chagrin, 155 fr.

Histoire

Mythologie générale, publiée sous la direction de F. GUIRAND, agrégé de l'Université, avec le concours de nombreux spécialistes. (*En cours de publication. Prospectus spécimen sur demande.*)

Histoire générale des Peuples, de l'antiquité à nos jours, en trois volumes, publiée sous la direction de Maxime PETIT. 2 027 gravures photographiques, 96 planches en noir et en couleurs. Br. 310 fr.; rel... 445 francs
Paiement à terme (voir page précédente): broché, 335 fr.; relié, 470 fr.

Histoire de l'Armée française, des origines à nos jours, par le général REVOL. 500 gravures, 36 planches en héliogravure, 4 planches en trichromie, une carte en couleurs. Broché, 110 fr.; relié..... 155 francs
Paiement à terme (voir page précédente): broché, 120 fr.; relié, 165 fr.

Histoire de la Marine française illustrée, par Ch. DE LA RONCIÈRE, ancien président de l'Académie de marine, et G. CLERC-RAMPAL, de l'Académie de marine. Préface de l'amiral LACAZE. 790 héliogravures, 6 planches en couleurs. Broché, 120 fr.; relié demi-chagrin..... 165 francs
Paiement à terme (voir page précédente): broché, 135 fr.; relié, 180 fr.

Histoire de France illustrée (des origines à la fin de la guerre de 1870-1871), en deux volumes, par Maxime PETIT. 2 028 gravures, 43 planches en couleurs, 105 cartes. Broché, 195 fr.; relié..... 285 francs
Paiement à terme (voir page précédente): broché, 215 fr.; relié, 305 fr.

Histoire de France contemporaine (1871-1913), par Maxime PETIT. 1 164 gravures, 22 cartes, etc. Broché, 120 fr.; relié..... 170 francs
Paiement à terme (voir page précédente): broché, 130 fr.; relié, 180 fr.

La France héroïque et ses Alliés (1914-1919), en deux volumes, par G. GEFFROY, LÉOPOLD-LACOUR, L. LUMET. 1 283 gravures, 51 planches et 28 cartes en noir et en couleurs. Broché, 160 fr.; relié..... 250 francs
Paiement à terme (voir page précédente): broché, 175 fr.; relié, 265 fr.

(Ces trois derniers ouvrages forment, en cinq volumes, une histoire de France complète, la plus vivante et la plus intéressante qui existe.)

COLLECTION IN-4^o LAROUSSE (Suite)

Sciences

La Science, ses progrès, ses applications, en deux volumes, publiée sous la direction de G. URBAIN, de l'Institut, et M. BOLL, docteur ès sciences. 2 360 héliogravures, 12 hors-texte en couleurs. Br., 235 fr.; relié demi-chagrin 325 francs

Païement à terme (voir plus haut) : broché, 260 fr.; relié, 350 fr.

L'Air et sa conquête, par A. BERGET. 700 gravures, 276 cartes ou dessins, 26 planches, dont 20 héliogravures. Broché, 95 fr.; relié..... 140 francs

Païement à terme (voir plus haut) : broché, 110 fr.; relié demi-chagrin, 155 fr.

Le Ciel, astronomie pour tous, par A. BERGET. 710 gravures photographiques, 275 cartes ou dessins, 2 cartes en couleurs, 8 hors-texte en couleurs, 16 hors-texte monochromes. Broché, 95 fr.; relié..... 140 francs

Païement à terme (voir plus haut) : broché, 110 fr.; relié demi-chagrin, 155 fr.

La Terre, Géologie pittoresque, par Aug. ROBIN. 760 gravures photographiques, 24 hors-texte, 53 tableaux de fossiles. Broché, 95 fr.; relié..... 140 francs

Païement à terme (voir plus haut) : broché, 110 fr.; relié demi-chagrin, 155 fr.

La Mer, par CLERC-RAMPAL. 636 gravures photographiques, 16 hors-texte, 11 planches en couleurs, 316 cartes. Br., 95 fr.; relié..... 140 francs

Païement à terme (voir plus haut) : broché, 110 fr.; relié demi-chagrin, 155 fr.

Les Plantes, par J. COSTANTIN, membre de l'Institut, et F. FAIDEAU. 796 grav. fotogr., 338 dessins, 26 planches. Broché, 95 fr.; relié. 140 francs

Païement à terme (voir plus haut) : broché, 110 fr.; relié demi-chagrin, 155 fr.

Les Animaux, par L. JOUBIN, membre de l'Institut, et Aug. ROBIN. 910 grav. fotogr., 1 110 dessins, 29 planches. Br., 100 fr.; relié. 145 francs

Païement à terme (voir plus haut) : broché, 115 fr.; relié, 160 fr.

L'Homme, Races et Coutumes, par le Dr R. VERNEAU, professeur honoraire au Muséum d'histoire naturelle. 630 héliogravures, 37 hors-texte. Broché, 115 fr.; relié demi-chagrin..... 160 francs

Païement à terme (voir plus haut) : broché, 130 fr.; relié, 175 fr.

Littérature

Histoire de la Littérature française illustrée, en deux volumes, publiée sous la direction de Joseph BÉDIER, de l'Académie française, professeur au Collège de France, et Paul HAZARD, professeur au Collège de France. 857 gravures et 54 hors-texte. Broché, 175 fr.; relié..... 265 francs

Païement à terme (voir plus haut) : broché, 195 fr.; relié, 285 fr.

Arts

L'Art, des origines à nos jours, en deux volumes, publié sous la direction de L. DESHAIRS, directeur de l'Ecole nationale supérieure des Arts décoratifs. 1 900 héliogravures, 12 planches hors texte en couleurs. Broché, 250 fr.; relié demi-chagrin..... 340 francs

Païement à terme (voir plus haut) : broché, 275 fr.; relié, 365 fr.

Littérature

Chefs-d'œuvre des grands écrivains

(BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE)

Tout le monde devrait posséder les grandes œuvres qui sont le patrimoine de l'esprit humain. La *Bibliothèque Larousse* les met à la portée de tous en des volumes d'un beau format et d'une présentation originale et attrayante. Leur typographie nette et élégante, leur intéressante illustration, les notices et annotations qui accompagnent les textes sans les surcharger donnent à ces éditions une place à part entre toutes les collections de ce genre. Ajoutons qu'elles rendent accessibles à tous un certain nombre d'ouvrages que leur étendue ne permet généralement pas de lire intégralement : les larges extraits qu'elles donnent sont reliés entre eux par des notices analytiques; on peut suivre ainsi la pensée de l'auteur et avoir une idée de l'ensemble. *Le volume, sous couverture rempliée* (f^t 13,5 x 20)... 8 francs

XVI^e siècle

Ronsard : Œuvres choisies	1 vol.
Rabelais : Gargantua et Pantagruel	3 vol.

XVII^e siècle

Corneille : Théâtre choisi	3 vol.
Racine : Théâtre complet	3 vol.
Molière : Théâtre complet	8 vol.
Chefs-d'œuvre comiques des successeurs de Molière	2 vol.
La Fontaine : Fables	2 vol.
Boileau : Œuvres poétiques	1 vol.
Bossuet : Œuvres choisies	2 vol.
Fénelon : Œuvres choisies	2 vol.
Pascal : Les Pensées	2 vol.
La Bruyère : Les Caractères	2 vol.
La Rochefoucauld : Maximes	1 vol.
M^{me} de Sévigné : Lettres choisies	2 vol.
M^{me} de La Fayette : La Princesse de Clèves	1 vol.

XVIII^e siècle

Regnard : Théâtre choisi	2 vol.
Lesage : Gil Blas (extraits suivis)	2 vol.
Saint-Simon : Mémoires (extraits)	4 vol.
Abbé Prévost : Manon Lescaut	1 vol.
J.-J. Rousseau : Confessions, Émile (extraits)	2 vol.
Voltaire : Romans, théâtre, poésies, etc.	6 vol.
Diderot : Œuvres choisies	3 vol.
Montesquieu : Lettres persanes	1 vol.
Beaumarchais : Théâtre choisi	2 vol.
Chamfort : Maximes et Pensées	1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre : Paul et Virginie	1 vol.

BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE (Suite)

XIX^e siècle

Chateaubriand : Œuvres choisies.....	3 vol.
Benjamin Constant : Adolphe et œuvres choisies.....	1 vol.
Stendhal : Chefs-d'œuvre.....	5 vol.
Ch. Nodier : Contes choisis.....	2 vol.
Mérimée : Œuvres choisies.....	3 vol.
P.-L. Courier : Œuvres choisies.....	2 vol.
Balzac : Le Père Goriot.....	1 vol.
— Eugénie Grandet.....	1 vol.
— La Cousine Bette.....	2 vol.
— Le Cousin Pons.....	1 vol.
— Le Lys dans la vallée.....	1 vol.
— Le Médecin de campagne.....	1 vol.
— La Peau de chagrin.....	1 vol.
— La Rabouilleuse.....	1 vol.
Gérard de Nerval : Œuvres choisies.....	1 vol.
George Sand : Chefs-d'œuvre.....	3 vol.
Fromentin : Dominique.....	1 vol.
Lamartine : Œuvres choisies.....	7 vol.
Alfred de Musset : Œuvres complètes.....	8 vol.
Alfred de Vigny : Œuvres.....	7 vol.
Théophile Gautier : Chefs-d'œuvre.....	5 vol.
Baudelaire : Les Fleurs du Mal et Œuvres choisies.....	2 vol.
Michelet : Œuvres choisies.....	6 vol.
Sainte-Beuve : Profils et jugements littéraires.....	3 vol.
Murger : Scènes de la vie de bohème.....	1 vol.

Anthologies

Anthologie des écrivains français des XV ^e et XVI ^e siècles.....	2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVII ^e siècle.....	2 vol.
Anthologie des écrivains français du XVIII ^e siècle.....	2 vol.
Anthologie des écrivains français du XIX ^e siècle.....	4 vol.
Anthologie des écrivains français contemporains.....	2 vol.
Les Chefs-d'œuvre de la langue française.....	2 vol.

Littératures étrangères

Edgar Poe : Contes mystérieux et fantastiques.....	2 vol.
Shakespeare : Œuvres choisies illustrées.....	5 vol.
Gogol : L'Inspecteur.....	1 vol.

Hors série : Victor Hugo : Œuvres choisies illustrées. Deux volumes d'environ 550 pages chacun, illustrés de 60 gravures dont 48 hors texte (Poésie, 1 vol.; Prose, 1 vol.). Chaque vol., couverture rempliée. 22 francs

Les ouvrages de cette collection se vendent aussi en reliure Bradel genre XVIII^e siècle ou en reliure demi-peau, tête et fers dorés (les ouvrages en deux ou trois volumes sont généralement reliés en un seul). Pour toute commande d'au moins 100 fr. le paiement peut être fait par versements mensuels (demander les conditions).

Littérature

Classiques Larousse

Une collection nouvelle des auteurs français inscrits aux divers programmes, remarquable par son prix très modique, sa présentation soignée et la documentation littéraire qui accompagne les textes. *Volumes parus :*

La Chanson de Roland ... 1 vol.	Scarron : <i>Le Roman comique</i> ... 1 vol.
Chansons de geste (extraits)... 1 vol.	Saint-Simon : <i>Mémoires</i> ... 1 vol.
Villon, Marot : <i>Poésies choisies</i> ... 1 vol.	Buffon : <i>Pages choisies</i> ... 1 vol.
Ronsard : <i>Poésies choisies</i> ... 2 vol.	Regnard : <i>Le Légataire universel</i> , 1 vol. — <i>Le Joueur</i> ... 1 vol.
J. Du Bellay : <i>Œuvres choisies</i> ... 1 vol.	Marivaux : <i>Le Jeu de l'Amour et du Hasard</i> ... 1 vol.
Montaigne : <i>Essais</i> ... 2 vol.	Lesage : <i>Gil Blas</i> ... 2 vol.
Malherbe : <i>Poésies</i> ... 1 vol.	Florian : <i>Fables</i> ... 1 vol.
Corneille : <i>Le Cid</i> . — <i>Horace</i> . — <i>Cinna</i> . — <i>Polyeucte</i> . — <i>Le Menteur</i> . — <i>Nicomède</i> ... 6 vol.	Beaumarchais : <i>Le Barbier de Séville</i> , 1 vol. — <i>Le Mariage de Figaro</i> ... 2 vol.
Racine : <i>Andromaque</i> . — <i>Athalie</i> . — <i>Bajazet</i> . — <i>Bérénice</i> . — <i>Britannicus</i> . — <i>Esther</i> . — <i>Iphigénie</i> . — <i>Mithridate</i> . — <i>Les Plaideurs</i> . — <i>Phèdre</i> ... 10 vol.	Diderot : <i>Œuvres choisies</i> , 2 vol. — <i>L'Encyclopédie</i> (extraits)... 1 vol.
Boileau : <i>Satires et Épîtres</i> ... 1 vol.	Montesquieu : <i>Pages choisies</i> ... 2 vol.
Le Lutin, L'Art poétique ... 1 vol.	Voltaire : <i>Œuvres philosophiques</i> , 1 vol. — <i>Histoire de Charles XII</i> (extr.), 1 vol. — <i>Zaïre</i> ... 1 vol.
Molière : <i>L'Avare</i> . — <i>Le Bourgeois gentilhomme</i> . — <i>Les Femmes savantes</i> . — <i>Le Malade imaginaire</i> . — <i>Le Misanthrope</i> . — <i>Les Précieuses ridicules</i> . — <i>Le Tartuffe</i> . — <i>Dom Juan</i> ... 8 vol.	Bernardin de Saint-Pierre : <i>Paul et Virginie</i> ... 1 vol.
La Fontaine : <i>Fables choisies</i> ... 2 vol.	André Chénier : <i>Poésies</i> ... 1 vol.
Descartes : <i>De la méthode</i> ... 1 vol.	M^{me} de Staël : <i>Œuvres ch.</i> 1 vol.
La Rochefoucauld : <i>Maximes</i> ... 1 vol.	Augustin Thierry : <i>Récits des temps mérovingiens</i> ... 1 vol.
Pascal : <i>Pensées et opuscules</i> ... 1 vol.	Chateaubriand : <i>Atala</i> ... 1 vol.
— <i>Provinciales</i> ... 1 vol.	— <i>Les Martyrs</i> ... 1 vol.
La Bruyère : <i>Caractères</i> ... 2 vol.	Balzac : <i>Eugénie Grandet</i> ... 2 vol.
Bossuet : <i>Oraisons funèbres et Sermons</i> ... 2 vol.	— <i>Le Père Goriot</i> ... 2 vol.
Fénelon : <i>Lettre à l'Académie</i> ... 1 vol.	Th. Gautier : <i>Pages choisies</i> ... 1 vol.
— <i>Télémaque</i> (extraits)... 1 vol.	A. de Musset : <i>On ne badine pas avec l'amour</i> , 1 vol. — <i>Fantasio</i> , 1 vol.
M^{me} de La Fayette : <i>La Princesse de Clèves</i> ... 1 vol.	— <i>Pages choisies, poésie</i> , 1 vol. — <i>Pages choisies, prose</i> ... 1 vol.
M^{me} de Sévigné : <i>Lettres choisies</i> ... 1 vol.	Lamartine : <i>Méditations</i> . — <i>Harmônies</i> . — <i>Recueils</i> ... 3 vol.
H. d'Urfé : <i>L'Astrée</i> ... 1 vol.	A. de Vigny : <i>Poésies ch.</i> ... 1 vol.
Furetière : <i>Le Roman bourgeois</i> ... 1 vol.	G. Sand : <i>La Mare au Diable</i> , 1 vol. — <i>La Petite Fadette</i> ... 2 vol.
	Baudelaire : <i>Pages choisies</i> ... 1 vol.

Chaque volume (fr 11 x 17), carton. souple. 1 fr. 50

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Littérature

Études, histoire littéraire, etc.

Littérature française illustrée. (Voir plus haut : *Collection in-4^o Larousse.*)

Histoire de la Littérature et de la Pensée françaises, des origines à nos jours, par Daniel MORNET, professeur à la Sorbonne. Un volume illustré de 6 hors-texte (24 portraits), couverture rempliée..... 10 fr. 50

Histoire de la Littérature et de la Pensée françaises contemporaines, par D. MORNET. Un volume, 4 hors-texte. Couverture rempliée..... 12 francs

La Littérature française aux XIX^e et XX^e siècles, par Ch. LE GOFFIC, de l'Académie française. Tableau d'ensemble, accompagné de *pages types*. Deux volumes illustrés de 76 gravures. Chaque volume..... 10 fr. 50

Dictionnaire synoptique d'Étymologie française, par Henri STAPPERS, donnant la dérivation des mots usuels, classés sous leur racine commune. Un volume in-12 de 960 pages. Relié toile..... 35 francs

Vocabulaire par l'image de la langue française, par A. PINLOCHE. Attrayante et originale méthode pour arriver à bien posséder le vocabulaire français. Un volume in-8^o, 6000 figures avec légendes.... 35 francs

Dictionnaire méthodique et pratique des Rimes françaises, par Ph. MARTINON. Un volume petit in-12 de 300 pages. Cartonné..... 14 francs

Comment on prononce le français, par Ph. MARTINON. Traité complet de prononciation. Un volume in-12. Broché, 9 fr. 50; relié..... 14 francs

Comment on parle en français, par Ph. MARTINON. Une grammaire pratique, basée sur le bon usage. Un vol. in-12. Br., 13 fr.; relié toile 16 fr. 50

Cours pratique de composition française à l'usage des candidats aux examens des enseignements primaire supérieur, secondaire et supérieur, par D. MORNET. Un volume (f^o 15 x 21 cm.). Cartonné..... 15 francs

Beaux-Arts

Dictionnaire illustré d'Art et d'Archéologie, par L. RÉAU. Ce volume donne, avec le vocabulaire historique et technique des arts, les notions qui permettent d'apprécier en connaisseur les œuvres d'art. Un volume (15 x 21), 656 gravures, 16 hors-texte. Broché, 40 fr.; relié toile..... 50 francs

Les Arts décoratifs modernes (France). Importante documentation iconographique avec commentaires. Beau volume (26 x 27), 800 gravures, 2 planches en couleurs. Broché, 75 fr.; relié..... 100 francs

Le Musée d'art, en deux volumes. Aperçu d'histoire illustré de 2000 gravures photographiques. Tome I^{er} : *Des origines au XIX^e siècle*, Tome II : *XIX^e siècle*. Chaque vol. (f^o 32 x 25). Br., 50 fr.; rel. toile, titre or..... 75 francs

L'Art, des origines à nos jours. (Voir plus haut : *Coll. in-4^o Larousse.*)

L'Art vivant. Chaque année forme un superbe volume de près de 1000 pages (32 x 25); très richement illustré. Rel. toile : *tome I^{er}* (1925), 100 fr.; *tome II* (1926), 120 fr.; *tome III* (1927), 120 fr.; *tome IV* (1928), 130 fr.; *tome V* (1929), 130 fr.; *tome VI* (1930), 130 francs.

Histoire et Géographie



Toute la France, par E. SAILLENS. Vue d'ensemble très complète : géographie, histoire, vie sociale, intellectuelle, etc. Un vol. (13,5 x 20), 50 gravures, 1 carte en couleurs. Broché, 22 fr.; relié toile..... 30 francs

L'Université de Paris, du moyen âge à nos jours. Environ 300 héliogravures avec notices. Un vol. (15 x 21), br., 25 fr.; relié..... 38 francs

Deux Cents Vues de Paris, 200 reproductions en héliogravure choisies et commentées par R. BONFILS. Broché, 30 fr.; rel. toile artist. 45 francs

L'Algérie, par A. BERNARD. Le pays et les habitants, l'intervention française, l'organisation, la mise en valeur. Beau vol. (15 x 21), 140 héliogravures, 8 cartes. Couverture en couleurs, 30 fr.; relié..... 45 francs

La Tunisie, par J. DESPOIS. Le sol, les habitants, l'intervention de la France. 127 héliograv., 7 cartes. Couv. en coul., 30 fr.; relié... 45 francs

Le Maroc, par A. TERRIER. Les races, l'intervention, la réorganisation, etc. 132 héliogravures, 7 cartes. Couv. en coul., 30 fr.; relié..... 45 francs

L'Indochine, par H. GOURDON. La nature et les hommes; l'intervention, etc. 140 héliogr., 7 cartes. Couverture en coul. 30 fr.; relié. 45 francs

Canada, par R. RUMILLY et P. BERTIN. 312 héliogravures, avec légendes en français et en anglais. Broché, 35 fr.; relié..... 50 francs

Georges Clemenceau, sa vie, son œuvre, par Gustave GEFFROY et L. LUMET. Un vol. in-4° (22 x 28), nombreuses grav. Br., 30 fr.; relié. 45 francs

Sur la Démocratie : Neuf conférences de G. Clemenceau, rapportées par M. SÉGARD. Un volume (12 x 18,5), broché. 15 francs

La Marine française pendant la Grande Guerre, par G. CLERC-RAMPAL. Un volume in-8°, 90 gravures et 1 carte..... 10 fr. 50

Histoire des États-Unis d'Amérique, par DAVID-SAVILLE MUZZEY. Un vol. (13,5 x 20), 25 grav., 15 cartes. Broché, 30 fr.; relié... 38 francs

Histoire de la Pologne, des origines à 1922, par Henri GRAPPIN. Une histoire complète de la Pologne. Un vol. in-8°, 2 cartes. Relié. 15 francs

Histoire de la Russie, par L. LEGER, membre de l'Institut. Un volume in-8°, 12 gravures, 2 cartes. Broché. 2 fr.; relié toile souple..... 3 francs

Prague, Ville d'Art, par J. GUENNE. Beau vol. de 190 pages (19 x 25) sur papier de luxe, illustré de 260 héliogravures d'art. Relié toile. .. 60 francs

Paysages suisses, par Chr. MEISSER. Recueil de 92 planches d'art en héliogravure. Un volume (22 x 28), reliure artist. bleu et argent.. 90 francs

Les Mille et une Vues de la Suisse, par S.-A. SCHNEGG. Les meilleurs écrivains suisses de ce temps, aidés d'artistes photographes, ont collaboré à ce magnifique ouvrage, entièrement illustré en héliogravure. Un volume grand in-4° (32 x 25). Broché, 275 fr.; reliure amateur..... 350 francs

Cet ouvrage peut être payé en 14 versements mensuels (mêmes pays que ci-dessus); le prix est ainsi fixé dans ce cas : broché, 300 fr.; relié, 375 fr.

Grands ouvrages illustrés (voir, plus haut, *Collection in-4° Larousse*).

Sciences



La Science française. Exposé de la part que la France a apportée au progrès scientifique. Deux vol. Chaque volume broché, 28 fr.; relié. 38 francs

L'Électricité à la ville, à la campagne, en auto, par M. BOLL, docteur ès sciences. Un volume (13,5 × 20), 174 gravures. Broché. . . . 15 francs

Qu'est-ce que... le hasard ? l'énergie ? le vide ? la chaleur ? la lumière ? l'électricité ? le son ? l'affinité ? par M. BOLL. Notions fondamentales sous une forme très accessible. Un vol. (13,5 × 20), 152 grav. Broché. 15 francs

Pour connaître la relativité, l'analogie, l'inertie, la gravitation, le choc, l'incandescence, la luminescence, la fréquence, par M. BOLL. Un volume, 145 grav. Broché. 15 francs

Idées nouvelles sur l'électron, les piles, les dynamos, l'alternatif, l'induction, la radiophonie, la télévision, les ultrasons, par M. BOLL. Un vol. (13,5 × 20), 180 grav. Broché. 15 francs

Ce qu'il faut savoir de l'aviation, exposé simple des problèmes que pose le développement de l'aviation. Un vol., 115 gravures. Br. 10 francs

Pour bien comprendre la T. S. F. et la Télévision, par E. DE GEOFFROY. Les phénomènes de radiophonie; la construction et la conduite des postes récepteurs. Un vol. (13,5 × 20), nombreuses gravures. Broché. . 12 francs

Manuel pratique d'astronomie, par L. RUDAUX. Initiation à l'astronomie; méthode pour observer les astres; conseils pour fabriquer à peu de frais les appareils essentiels. Un vol. in-8°, 160 gravures. Broché. 12 francs

Qu'est-ce que la Science ? par F. LE DANTEC. D'intéressants aperçus sur la science. Un volume in-8°, illustré de 88 gravures. Broché . . . 5 francs

L'Œuvre de Félix Le Dantec, par J. MOREAU. La méthode scientifique; les lois biologiques; les horizons philosophiques. Un volume. . . . 5 francs

L'Évolution de l'Astronomie moderne, par P. BRUSCO. Un vol. (13,5 × 20), 63 gravures dont 16 hors-texte. Broché, 5 fr. 50; relié. 8 francs

L'Évolution de la Physique au XIX^e siècle, par M. COSMOVICI. Un volume (13,5 × 20), 8 portraits hors texte. Broché, 5 fr. 50; relié. 8 francs

L'Évolution de la Chimie au XIX^e siècle, par M. OSWALD. Un volume (13,5 × 20), 16 portraits hors texte. Broché, 5 fr. 50; relié. 8 francs

Herbier classique, par F. FAIDEAU. 50 plantes caractéristiques des principales familles. Un vol. in-8°, 162 grav. Broché, 6 fr.; relié. 12 francs

Champignons mortels et dangereux, par F. GUÉGUEN. Moyens de reconnaître les champignons. Un vol. in-8°, 7 pl. en couleurs. . . 6 francs

La Terre, tableaux de Géologie, par Aug. ROBIN. Deux tableaux synoptiques (63 × 80), en coul., avec illustrat. (I. *Les Formations sédimentaires*. — II. *Géologie de la région parisienne*.) Chaque tableau . . 4 fr. 50

Grands ouvrages illustrés (voir, plus haut, *Collection in-4° Larousse*).

Hygiène et Médecine pratique

Larousse médical illustré (voir, plus haut, *Dictionnaires Larousse*).

Dictionnaire illustré de Médecine usuelle. Notions essentielles en fait d'hygiène et de soins à donner aux malades, aux enfants, en cas d'accidents, etc. Un vol. (20 × 27), 991 grav. Broché, 40 fr.; relié toile. 50 francs

Le Bon Médecin, par le D^r HERBET. Hygiène, maladies et leur traitement, soins aux malades, aux blessés. Un vol. (11,5 × 18), 195 grav. Rel. 13 fr. 50

L'Infirmière de la Famille, par M^{me} KAPP. Connaissances que toute femme doit posséder. Un volume (13,5 × 20), 41 grav. Broché. 12 francs

Les Maladies infectieuses communes de l'Enfance (rougeole, scarlatine, rubéole, varicelle, oreillons, coqueluche, diphtérie, poliomyélite), par le D^r G. LAFOSSE. Un vol. (13,5 × 20), 28 gravures. Broché..... 12 francs

Les Trois âges de la femme, par les D^{rs} Héline GABORIAU et A. GABORIAU. Un volume (13,5 × 20), 25 gravures. Broché..... 12 francs

Maladies du Nez, de la Gorge et de l'Oreille, par le D^r J. ROUGET. Un volume (13,5 × 20), 60 gravures. Broché..... 12 francs

Maladies nerveuses et mentales, par le D^r GENIL-PERRIN. Conseils aux nerveux. Un volume (13,5 × 20), 18 gravures. Broché..... 12 francs

Maladies de l'Appareil respiratoire, par le D^r P. JACOB. Anatomie, symptômes des maladies. Maladies de la trachée, du poumon, des plèvres. Traitements, etc. Un vol. (13,5 × 20), 37 grav., 8 hors-texte. Br. 12 francs

Maladie du Cœur et des Vaisseaux, par le D^r C. LIAN et le D^r R. FINOT. Un volume (13,5 × 20), 47 gravures. Broché..... 12 francs

Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et du Foie, par le D^r A. CAIN. Anatomie, symptômes, maladies, traitements. 20 grav., 2 hors-texte. 12 francs

Diabète, Obésité et autres maladies de la nutrition, par le D^r Guy LAROCHE. Un vol. (13,5 × 20), 28 grav., 6 hors-texte. Broché... 12 francs

Maladies des Voies urinaires, par le D^r J. TISSOT. Anatomie. Méthodes de traitement. Symptômes des maladies: maladies des reins, de la prostate, de la vessie, de l'urètre. Un volume (13,5 × 20), 70 grav. Broché. 12 francs

Guide homéopathique, par le D^r E.-A. MAURY. Broché... 6 francs

L'Œil, hygiène, maladies, traitements, par le D^r VALUDE. Br. 6 francs

L'Oreille, par le D^r M.-A. LEGRAND. Broché..... 6 francs

La Bouche et les dents, par le D^r ROSENTHAL. Broché..... 6 francs

La Peau et la chevelure, par le D^r M.-A. LEGRAND. Broché. 6 francs

Arthritisme et artériosclérose, par le D^r LAUMONIER. Broché. 6 francs

Hernies et Varices, par L. et J. RAINAL. Broché..... 4 fr. 50

Précis d'alimentation rationnelle, par le D^r PASCAULT. Br... 6 francs

La Cuisine hygiénique, par M^{me} Cl. FAURE. Un vol. (13,5 × 20). 6 francs

Pour élever les nourrissons, par le D^r GALTIER-BOISSIÈRE. 6 francs

La Nourriture de l'enfance, par le D^r H. LEGRAND. Br., 6 fr.; rel. 7 francs

Pour vivre cent ans, par le D^r PASCAULT et G. MOREAU. .. 3 fr. 50

Livres d'intérêt pratique



Larousse commercial (voir, plus haut, *Dictionnaires Larousse*).

Larousse ménager (voir, plus haut, *Dictionnaires Larousse*).

Mémento Larousse. Toutes les connaissances d'utilité journalière : grammaire, histoire, géographie, arithmétique, sciences, droit usuel, hygiène, savoir-vivre, recettes, etc. (*Vingt ouvrages en un seul*). Beau vol. de 730 pages (13,5 x 20), 900 gravures, etc. Cartonné, 28 fr. 50; relié..... 32 fr. 50

Dictionnaire usuel de droit, par Max LEGRAND, avec *Supplément* 1934. Le droit par ordre alphabétique et à la portée du grand public. Un fort volume (15 x 21), reliure toile pleine..... 50 francs

La Comptabilité commerciale, industrielle et domestique, par G. SOREPH, expert. Un volume in-8°. Broché, 12 fr. 50; relié toile..... 18 fr. 50

Le parfait Secrétaire, par L. CHAFFURIN. Conseils, modèles et formules pour toutes lettres, actes et contrats. Un vol. (11,5 x 18). Cart. art. 13 fr. 50

Lettres commerciales en quatre langues (Français-Anglais-Allemand-Espagnol), par M. POTEL. Cartonné..... 17 francs

La bonne Cuisine de M^{me} Saint-Ange, 500 menus et 800 recettes choisies, peu coûteuses et d'exécution facile. Un volume (11,5 x 18), 450 pages, 36 gravures. Cartonnage artistique..... 13 fr. 50

Le Livre de Cuisine de M^{me} Saint-Ange. Plus de 1 300 recettes, cuisine de famille, entremets, pâtisserie, etc., grande cuisine; les tours de main des professionnels mis à la portée des maîtresses de maison. Un fort volume (13,5 x 20). 1 376 pages, 103 figures. Broché, 38 fr.; relié..... 48 francs

Le Livre de la jeune fille, par M. DOLIDON, M. MUNIÉ, etc. Mémento des connaissances pratiques nécessaires à la femme. Cart. art. 15 francs

Le Dessin de l'artisan et de l'ouvrier, par E. CHEVRIER. Traité pratique de dessin industriel. Un volume (13,5 x 20), illustré. Broché.... 5 fr. 50

Peinture usuelle à la maison. Brochure in-8°, 11 gravures.. 2 fr. 50

Harmonicolor. Disque d'harmonie des couleurs, permettant même aux non initiés de réaliser des combinaisons agréables. Sous pochette. 7 fr. 50

Menuisier à la maison, au jardin, à la basse-cour, 40 gravures. 2 fr. 50

Le Guide mondain, par la C^{tesse} DE MAGALLON. Art moderne du savoir-vivre. Un volume in-8°. Broché..... 8 francs

Le parfait Jardinier. Légumes, fruits, fleurs. Guide simple et pratique à l'usage des petits propriétaires. Un volume (11,5 x 18), 450 pages, 160 gravures. Cartonnage artistique..... 13 fr. 50

La Chasse moderne, encyclopédie du chasseur. Beau volume in-8° de 682 pages (15 x 21), illustré de 488 grav. Br., 30 fr.; relié toile. 40 francs

La Pêche moderne, encyclopédie du pêcheur. Beau volume in-8° de 600 pages (15 x 21), ill. de 680 grav. Broché, 25 fr.; relié toile.. 35 francs

Pour devenir bon Pêcheur, par R. GUINOT. Conditions d'une bonne pêche, mœurs des poissons, etc. Un vol. (13,5 x 20), 118 grav. Broché. 15 francs

Le Chien de garde, de défense et de police, par Joseph COUPLET. Un volume in-8° illustré de nombreuses gravures. Broché..... 11 fr. 50

Agriculture



Larousse agricole illustré (voir, plus haut, *Dictionnaires Larousse*).

Mémento agricole. Petite encyclopédie de la vie rurale. Onze ouvrages en un seul : agrologie, engrais, grande culture, potager, viticulture, basse-cour, etc. Un vol. (13,5 × 20), 600 grav. Cart., 26 fr.; relié toile. . . 32 francs

Le Parfait Jardinier (voir, plus haut, *Livres d'intérêt pratique*).

BIBLIOTHÈQUE RURALE

Traité signés de spécialistes autorisés, présentant sous une forme pratique et avec de nombreuses illustrations les connaissances indispensables aux agriculteurs, propriétaires ruraux, etc.

Progrès en agriculture, par R. DUMONT. 92 gravures. Br. . . 6 fr. 50

La Ferme moderne, par M. ABADIE. 388 gravures. Broché. . . 12 fr. 50

Rotations et Assolements, par F. PARISOT. Br., 9 fr.; rel. 13 fr. 50

La Culture profonde, par R. DUMONT. Br., 5 fr. 50; relié. 9 francs

Les Céréales, par R. DUMONT. 117 gravures. Broché. . . 12 fr. 50

Les Plantes sarclées, par R. DUMONT. 89 gravures. Br. . . 12 fr. 50

Les Sols humides, par R. DUMONT. 52 gravures. Relié. 12 fr. 50

La Médecine vétérinaire, par le Dr G. MOUSSU. 85 gr. Br. 12 fr. 50

Toute la Basse-cour, par H. VOITELIER. 59 grav. Broché. 8 francs

Élevage en grand de la volaille, par W. PALMER. 14 gr. Br. 5 fr. 50

L'Arboriculture fruitière en images 128 planches. Broché. . . 12 fr. 50

Le Pommier à cidre, par E. FAU. 32 pl. Br., 7 fr. 50; relié. 12 fr. 50

Le Jardin moderne, par P. BERTRAND. 103 grav. Broché. 7 fr. 50

La Fumure raisonnée des arbres fruitiers et de la vigne. Br. . . 9 francs

La Fumure raisonnée des fleurs. Broché 7 fr. 50

Pisciculture pratique, par H. HUMBERT. Br., 9 fr.; relié. . . 13 fr. 50

Destruction des insectes et autres animaux nuisibles. Br. . . 7 fr. 50

L'Eau pure, par LECOINTRE-PATIN. 119 gravures. Broché. . . 11 fr. 50

BROCHURES LAROUSSE

Ces brochures, consacrées chacune à une spécialité, conviennent particulièrement aux petits agriculteurs et cultivateurs.

Élevages, 18 brochures : Lapin. Poule. Oie. Dindon. Pigeon. Canard. Porc. Vache et Veau. Etc.

Cultures, 20 brochures : Pommé de terre. Haricot. Chou. Artichaut. Asperge. Betterave. Etc.

Constructions, 13 brochures : Ruche. Bâtiments ruraux. Maison. Béton. Charpentes. Etc.

Industries, 9 brochures : Miel. Œuf. Lait. Beurre. Fromage. Engrais. Boissons. Etc.

Chaque brochure, illustrée. 2 fr. 50

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Romans

Sur la lisière des Forêts, par W. SIEROSZEWSKI. Souvenirs tragiques d'un déporté en Sibérie. Un vol. (12 x 18,5), broché..... 15 francs

CONTES ET ROMANS POUR TOUS

Collection pour la famille et la jeunesse : en de jolis volumes reliés, d'un prix très modique, des œuvres vraiment intéressantes et littéraires. (*Deux séries.*) Chaque volume, cart., fers dorés, 6 fr.; relié toile..... 7 fr. 50

Série beige et or.

La Colombe, par A. DUMAS Père.
Le Naufragé de l'espace, par G. LE ROUGE.
Maitre Adam, par A. DUMAS Père.
La Belle-Jenny, par Th. GAUTIER.
Un Drame sous la Régence, par V. BONHOURE.
L'Agent secret, par J. CONRAD.
L'Astre d'épouvante, par Gustave LE ROUGE.
Dinah Miami, par P. MAC ORLAN.
Les Joyeuses Aventures d'Aristide Pujol, par W. J. LOCKE.
Les Guetteurs, par A. E. W. MASON.
Un Coup de fortune, par Rudyard KIPLING.
Le grand Cataclysme, par Henri ALLORGE.
Beau Geste, par le major WREN.
Veillées corses, par L. DE BRADI.
Histoires merveilleuses, par H. G. WELLS.
La Cocarde blanche, par Arnould GALOPIN.
Les Olympiques, par Henry DE MONTHERLANT.
Les Sourdiaux, par G. MAURIÈRE.
La Fille du Capitaine, par A. S. POUCHKINE.
Le Trésor de Châteauneuf, par V. BONHOURE.
Les Trois Messieurs de Kéravel, par J. DE KERLECO.
Vendetta, par L. DE BRADI.
La Vallée du Soleil, par D. DE PÉREYRA.
L'Homme qui fuit, par DEMOUSSON.

Série rouge et or (jeunesse).

La Montagne du silence, par Henri BERNAY.
Derradji, fils du désert, par R. MAUBLANC.
La Pastille mystérieuse, par Henri BERNAY.
Pedrito, le petit émigrant, par J.-D. ROUSTAN.
On a volé un Transatlantique, par H. BERNAY.
La Bête dans les neiges, par Ft. PARN.
Le Secret de la Sunbeam Valley, par H. BERNAY.
L'Homme qui dormit cent ans, par H. BERNAY.
Yvonne au pays de Derradji, par R. MAUBLANC.
Noëls fantastiques, par Ch. DICKENS.
Le Targui, par P. DEMOUSSON.
La Fortune errante, par H. BERNAY.
Le Raid fantastique, par E. DE RICHE.
Urfa, par J. DE KERLECO.
Bob et son chien Médard, par Ch. QUINEL et A. DE MONTGON.
Basile le Macédonien, par V. BONHOURE.
L'As de la route, par J. GOUBLET.
L'Armure du Magyar, par H. BERNAY.
Pierre et sa mère, par J. GRANDEY.
Les Chasseurs de papillons, par H. BERNAY.
Slim Kerrigan, par L. BOUTINON.
Le Brick en dérive, par H. BERNAY.
Sumatra, par E. de KEYSER.

Livres pour la jeunesse



Albums en couleurs (6 à 10 ans), illustrés par G. HÉMAR, Gérard COCHET, M.-M. FRANC-NOHAIN, MALO-RENAULT, etc. *Neuf albums* à 9 fr. 50. — *Treize albums* à 12 fr. — Hors série : *Nos Provinces en images*, 18 fr. — *L'Univers des enfants*, 28 fr.

L'Encyclopédie de la jeunesse (Qui? Pourquoi? Comment?). Tout le savoir humain mis à la portée des jeunes intelligences. Six vol. de 720 pages (16 × 25). Chaque vol. rel., 42 fr.; les six pris ensemble..... 240 francs

Contes et gestes héroïques. Les grandes œuvres de la littérature universelle, traditions et légendes. 18 vol. (15 × 20), illustrés en noir et en couleurs. Chaque volume. Br., 10 fr., cart., 16 fr., reliure toile pleine, 16 fr. 50 : *Récits des Temps bibliques* (2 vol.). — *La Guerre de Troie*. — *Le Retour d'Ulysse* (d'après l'Odyssée). — *Contes de la Loue*. — *Autour de l'Enéide* (d'après Virgile). — *Vercingétorix*. — *Roland, le vaillant Paladin*. — *Les Enfants de Lara*. — *Guillaume le Conquérant*. — *Rabelais*, en trois volumes, etc.

Les Livres roses pour la jeunesse. Pour les enfants de six à treize ans : contes, légendes, récits de la vie moderne, adaptations littéraires, histoire des inventions, etc., illustrés en couleurs. Deux volumes par mois (1^{er} et 3^e jeudis), le volume 0 fr. 50; *un an* (France et Colonies). 13 francs

Publications périodiques



Larousse mensuel illustré. Le *Larousse de l'actualité* : enregistre chaque mois dans l'ordre *alphabétique*, sous une forme documentaire, toutes les manifestations de la vie contemporaine; tient au courant de tout, forme la *mise à jour* indéfinie de toutes les encyclopédies. Le numéro, illustré (format 32 × 25) [paraît le 1^{er} jeudi du mois] 4 francs
Abonnement, un an (France et Colonies)..... 44 francs

La Collection du *Larousse mensuel* forme un volume tous les trois ans. Déjà parus : *Tome I à IX*. (*Demander le prospectus détaillé*.)

Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques. Le meilleur marché et le plus intéressant des périodiques littéraires. Inédits, questions d'actualité, études critiques, enquêtes et interviews, chroniques scientifique, artistique, dramatique, musicale, etc. Le numéro, format d'un quotidien à 6 colonnes (paraît tous les samedis)..... 0 fr. 75
Abonnement, un an (France et Colonies), 37 fr.; *six mois*..... 19 fr. 50

Monde et Voyages, revue de l'actualité universelle. Toutes les manifestations intéressantes de la vie dans le monde moderne : sciences, industries, mœurs, lettres, arts, théâtres, films, sports, mode, etc. Le numéro (21 × 30), illustré en héliogravure (le 1^{er} et le 15 du mois) 1 fr. 50
Abonnement, un an (France et Colonies), 33 fr.; *Six mois*..... 17 francs

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES



PQ
1229
R6
t.1

Roth, Georges
Chefs-d'oeuvre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

